

SOMMAIRE
HOMMAGE À JEAN LAPLANCHE

J.-B. Pontalis : <i>Hommage à Jean Laplanche</i>	6
Patrick Merot : <i>Jean Laplanche</i>	8
Christophe Dejours : <i>Hommage à Jean Laplanche</i>	10
Valdimir Marinov : <i>La séduction de la terre</i>	13
Janine Altounian : <i>Les dernière séances de travail, quand la mort est là</i>	15
Udo Hock : <i>Jean Laplanche, l'Allemagne et l'allemand. Quelques souvenirs</i>	18
Dominique Scarfone : <i>Lettre tardive à Jean Laplanche</i>	20
Hélène Tessier : <i>Psychanalyse et « Noblesse de l'esprit »</i>	22
Martin Stanton : <i>Professor Jean Laplanche : Celebrated Psychoanalyst</i>	25
Gérard Bonnet : <i>Un maître à penser</i>	27
Jean-Michel Lévy : <i>Éloge de la méthode</i>	29
Brigitte Eoche-Duval : <i>Un souvenir de travail avec Jean Laplanche</i>	30
Claude Arlès : <i>Travailler avec Jean Laplanche : à Paris, à Lyon</i>	32
Adama Boulanger Dufour : <i>Un moment de grâce à la Fondation Del Duca</i>	38
Laurence Aupetit : <i>À contre-courant</i>	41
Maya Evrard : <i>Pour parler de Jean Laplanche</i>	42
Chantal Lafaurie : <i>Survivances</i>	44
Arlette Robo : <i>Du fourvoisement de la sexualité infantile à l'homme</i>	46
Laurence Kahn : <i>À propos des Nouveaux fondements pour la psychanalyse : entretien de Jean Laplanche avec Laurence Kahn</i>	48
Alberto Luchetti : <i>Entretien avec Jean Laplanche</i>	53
Jean-H. Guégan : <i>Une bibliographie raisonnée</i>	58

CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF

Hommage à Jean Laplanche par J.-B. Pontalis

*Texte prononcé à l'enterrement de Jean Laplanche
(Communiqué par Brigitte Pontalis)*

En janvier, André Green

En mars, Guy Rosolato

En mai, Jean Laplanche

C'est dur, très dur à supporter.

Première apparition de Jean Laplanche dans ma vie :
octobre 1941, hypokhâgne du lycée Henri IV.

Jean avait fait de brillantes études au lycée de Beaune,
tout proche de son cher Pommard. Il avait le bac Maths
élem, puis, l'année suivante, pour faire bonne mesure,
le bac philo. Quelle orientation choisir ?

Il va d'abord rendre visite, accompagné de sa mère très
aimée, au proviseur du lycée Saint-Louis : Mats sup, Maths
spé, qui préparent aux grandes écoles scientifiques. Puis
au proviseur du lycée Henri IV qui se trouve être, soit dit
en passant, le beau-père de Merleau-Ponty, Henri IV qui
prépare à l'École normale supérieure.

Imaginons ce qu'aurait été la suite si Laplanche avait
opté pour les mathématiques. Car, aucun doute, il aurait
réussi le concours de Polytechnique ou de Centrale
comme il a réussi celui de l'ENS.

Laplanche : à Henri IV nous avons latinisé son patronyme,
Tabula. Ce n'est pas toujours très subtil, les khâgneux.
Mais nous vîmes là, lui aussi, une marque d'affection.
Nous l'aimions bien, Tabula.

Nous l'appelions aussi parfois « L'homme en vert ». Parce
qu'il portait toujours une sorte de blouson de couleur
verte et aussi parce qu'il nous rappelait l'Alceste de
Molière : il était assez taciturne, souvent d'humeur sombre.
Les élèves venus comme lui de province, comme Anzieu
qui était notre condisciple (étrange quand même que
trois de ces hypokhâgneux, si je me mets dans le lot,
soient devenus psychanalystes et se soient retrouvés à
l'APF), les provinciaux donc étaient pensionnaires. Ceux
dont le domicile familial était très éloigné du lycée,
demi-pensionnaires. Abominable la nourriture qu'on
nous servait !

Laplanche, lui, avait pris une chambre dans un hôtel,

rue Royer Collard. Était-ce le même hôtel où Freud avait
séjourné quand il était venu à la rencontre de Meister
Charcot ? Je n'en sais rien.

Exceptionnellement doué et travailleur, notre ami
Laplanche.

Un exemple : il n'avait pas fait de grec au lycée de
Beaune. Or, à l'époque, la connaissance du grec ancien
était exigée de ceux qui prétendaient intégrer l'École.
Qu'à cela ne tienne. Laplanche, après les cours, se met
au grec avec notre professeur et, en l'espace de trois
mois, il nous rattrape, nous qui, pour la plupart, avons eu
dans le secondaire le premier prix de version grecque.
Même exploit quand il devient le propriétaire du vignoble
de Pommard. Il dévore en quelques semaines des traités
d'œnologie et le voici vigneron hors pair.

Même chose encore quand, après avoir passé en 1950
l'agrégation de philosophie, il entreprend les longues
et difficiles études de médecine et le voilà interne en
psychiatrie.

Une entaille dans cette série de succès : Jean Delay
n'en a pas fait l'un de ses chefs de clinique. Vous savez
pourquoi ? Parce que dans sa thèse de médecine
consacrée à Holderlin et à la schizophrénie, Laplanche
avait quelque part parlé d'un « phallus boomerang ».
Le boomerang est retombé sur lui et, à juste titre, il en a
conservé quelque amertume.

La suite de sa carrière, vous la connaissez : ses cours
à l'université qui seront réunis dans la série des
Problématiques, la fondation de l'APF avec le groupe
des « motionnaires » (combien de soirées nous avons
passées à discuter avec passion !) et la construction
progressive d'une œuvre originale reconnue en France
et à l'étranger.

Une œuvre : très tôt, Laplanche voulait en bâtir une. Il
me l'avait confié alors que nous étions près de mener
à bien le *Vocabulaire*.

Le *Vocabu*, comme nous l'appelions, ce fut le temps le

plus heureux de notre amitié. Que d'heures laborieuses nous avons passées ensemble, entourés des volumes des *Gesamellte Werke* et de la *Standard Edition* ! Impossible de déceler ce qui vient de l'un ou de l'autre. Ce n'est pourtant pas facile d'écrire un ouvrage à deux. Eh bien, nous y sommes parvenus.

Après quoi, chacun de nous a suivi sa propre voie. Il faut consentir à se séparer pour pouvoir avancer. Il nous est arrivé de nous fâcher mais sans jamais nous brouiller, comme certains ont voulu le croire. Fâcheres : histoires de frères. Il m'est arrivé aussi de lui dire mes désaccords : j'avais des réserves dont je lui ai fait part sur la traduction des œuvres complètes de Freud.

J'ai craint aussi que son œuvre, du fait de disciples zélés, ne se fige en un nouveau dogme, au lieu de rester ouverte. Pourtant Laplanche avait donné un autre exemple en mettant Freud et Lacan au travail, comme il disait - au travail, pas à la torture - en en montrant les apories et les fourvoiements. Ne sacralisons pas la pensée de Laplanche. C'est ainsi que nous lui serons fidèles. Soyons des interlocuteurs et non des « laplanchiens ». La dernière fois que j'ai vu Jean, c'était il y a deux ans à peu près au cours d'un déjeuner. Je l'avais trouvé en

petite forme, comme on dit. Alors, pour tenter de l'animer, je lui montre des photographies d'un voyage que nous avons fait ensemble durant l'été 1948 avec le tout jeune Pierre Nora, entre autres, un voyage qui nous avait fait découvrir l'Italie. Et découvrir l'Italie, c'est quelque chose qui ne s'oublie pas : nous campions sous la tente au bord d'un lac et même au cœur d'une petite ville. Heureux temps de l'insouciance.

Jean jette à peine un coup d'œil sur les photos. Aucune réaction. J'ai en face de moi l'homme en vert, taciturne. Alors je tente à nouveau ma chance : « Jean d'Ormesson - qu'il avait connu à l'ENS et qui était devenu son ami - tu le vois toujours ? » - « Oui de temps en temps. Il est guilleret comme toi ».

« Guilleret » : je n'ai jamais su s'il m'enviait ma gaîté apparente ou s'il se demandait : « comment peut-on être guilleret ? »

Je l'ai raccompagné jusqu'à la rue de Varenne. Il était essoufflé, avait peine à marcher. Je l'ai quitté, pas guilleret du tout, avant de connaître le chagrin que nous partageons aujourd'hui. Un chagrin qui n'est pas près de s'effacer.

Salut mon vieux Jean !

Jean Laplanche
Texte lu au cimetière de Pommard
Patrick Merot

La disparition de Jean Laplanche est un moment de grande tristesse. Nous avons beau savoir que la mort rôdait autour de lui et que la souffrance immense était là, nous ne pouvons nous dissimuler la perte que nous venons de vivre.

Il a fait partie de cette génération de psychanalystes qui a porté très haut la psychanalyse en France, cette génération dont beaucoup ont disparu et dont nous sommes les héritiers. Plusieurs nous ont quitté cette dernière année, mais comment ne pas ici rappeler la mort, il y a deux mois jour pour jour, de son grand ami Guy Rosolato avec lequel s'était poursuivi un cheminement qui n'avait jamais cessé.

L'Association psychanalytique de France sait ce qu'elle doit à Jean Laplanche : il en fut le fondateur quand, après avoir été un des plus proches élèves de Lacan, il s'en sépara avec quelques autres. Daniel Widlöcher me rappelait combien sa détermination, qui s'appuyait déjà sur son refus de l'emprise de l'Institution sur la cure, fut alors décisive, alors même que sur le plan théorique, la confrontation avec Lacan ne devait jamais cesser. À l'APF, il a constamment œuvré dans la vie de l'Institution pour que soit préservée l'intégrité de la pratique de l'analyse et de sa transmission, dans une exigence très grande par rapport à l'idée freudienne : les réformes, qu'il a contribué à impulser, concernant la formation ont été essentielles dans l'identité de l'APF et elles se sont imposées jusqu'à devenir ce qu'on appelle maintenant le modèle français.

Et ce n'est pas seulement l'APF, c'est toute la communauté psychanalytique qui perd aujourd'hui un de ses plus importants représentants. Son œuvre essentielle est là, reconnue dans toute son importance au niveau national et au niveau international, qu'il nous appartiendra désormais de faire fructifier. Une œuvre d'une force et d'une cohérence qui suscite l'admiration et force l'adhésion. Je suis pour ma part convaincu que sa pensée est d'une actualité très grande et qu'elle est

centrale dans l'approche, par la psychanalyse, des questions auxquelles notre monde contemporain est confronté.

Son œuvre de traducteur est aussi un des pans de son œuvre pour laquelle il a montré une détermination et une intelligence qui font aujourd'hui de cette traduction une référence incontournable pour quiconque veut aujourd'hui, en France, aborder les écrits de Freud.

Je rappellerai enfin que ce travail n'était pas seulement une œuvre de pensée, mais qu'il s'appuyait sur une pratique clinique, la pratique de l'analyse dont tous ceux qui ont pu en être témoins, dans les contrôles par exemple et dans le dialogue clinique avec lui, en ont gardé un souvenir ébloui.

Ce que je voudrais évoquer ici, au moment de lui dire ce dernier adieu, c'est l'homme tel qu'on pouvait le rencontrer, de la place qui fut la mienne, comme beaucoup d'autres, auditeur de cet homme chaleureux qui avait la passion de transmettre.

Ce qui m'a toujours frappé lorsqu'il intervenait, installé à la tribune, c'était une impression de solidité, et même de massivité. Comme s'il s'installait à l'intérieur de lui-même. Il avance dans sa théorie lentement, dans la plus grande clarté, avec une formidable assurance. Puis quand le moment du débat arrive, se mettant un peu en retrait, concentré, cheveux en bataille, le regard comme retourné en lui-même ou regardant par en dessous un point énigmatique où il examine la controverse. Souvent la tête appuyée sur le dos de la main, comme pour retenir une parole qui voudrait déjà sortir, la bouche sur le poignet, la main un peu raide, le coude appuyé sur le bureau.

À certains moments, son visage prend une animation extrême, attentif à ce qu'il entend, comme si tout son être se pénétrait des paroles entendues, ses yeux se mettent à papillonner comme si, par quelque regard en coin, il cherchait à voir derrière les phrases qu'on lui sert le fond de l'argumentation. Sa bouche aussi s'anime,

tantôt les lèvres un peu rentrées, tantôt un sourire réjoui, anticipant avec gourmandise sur l'objection qu'on va lui faire, ou sur la réponse qu'il prépare.

Je me souviens lui avoir dit à l'occasion d'un débat sur un de ses textes combien j'abordais toujours ses écrits avec inquiétude, celle de voir, avec ses avancées, des blocs entiers de la théorie freudienne s'écrouler comme les bords de la banquise s'écroulant dans la mer: découvrir qu'un nouveau pan de la théorie freudienne « n'est pas central », « ne tient pas », « est un fourvoiement » etc... Sa réponse fut un sourire malicieux et, je crois, ravi¹.

Parfois, dans de rares occasions, il pouvait dans le cadre de l'APF livrer quelque chose de plus privé. Chanter le répertoire de chansons françaises lorsque nous avions fêté les Trente ans de l'APF. Fredonner Édith Piaf chantant *Les filles en tailleur*, c'était il y a seulement six ans années, lorsqu'il voulait évoquer la pulsion d'indice.

Enfin, il y a le Jean Laplanche de Pommard. Ce n'était plus le domaine de l'Institution. C'était là le domaine privé. Pourtant nous en savions quelque chose. Et, par exemple, que Jean Laplanche était indisponible les week-end et à l'époque des vendanges. Il reste de cela une image que nous reverrons avec émotion : celle qu'Agnès Varda était venu prendre de lui sur les marches de son château.

¹ Ce soir là, il annonçait pour bientôt une reprise de la question des fantasmes originaires pour en montrer la fonction idéologique... L'annonce parut si mystérieuse que personne parmi les assistants n'osa le questionner.

Hommage à Jean Laplanche

Texte lu au cimetière de Pommard

Christophe Dejours

(Président du Conseil scientifique de la Fondation Jean Laplanche)

Jean Laplanche a consacré sa vie à la psychanalyse. L'œuvre de Freud, il l'a d'abord et avant tout travaillée et fouillée en philosophie, avec la maîtrise et le raffinement d'un penseur qui était dépositaire de ce que la tradition philosophique française a de meilleur. Et il est juste d'honorer d'abord ce que l'on doit à son œuvre de **philosophe** : l'extraction du tissu de concepts sur lesquels repose l'architecture de la métapsychologie freudienne. Ce magnifique travail qu'il a accompli avec Jean-Bertrand Pontalis est, peut-être, la contribution la plus importante qui ait été apportée à la pérennité de l'œuvre de Freud, depuis Freud. Jean Laplanche était de surcroît un **praticien** de la psychanalyse, et un maître dans ce compagnonnage qui consiste à transmettre les savoir-faire du métier de psychanalyste dont beaucoup d'entre nous avons eu la chance de profiter.

Mais, comme il le disait lui-même, il avait un deuxième métier. Et tout le monde, alors, de penser à son métier de viticulteur. Ce n'était pas ce qu'il voulait, de cette façon indiquer. Son second métier c'était celui de **traducteur**. Traduire, pour lui, ce n'était pas seulement faire œuvre de germaniste traduisant des textes de l'allemand au français. Car c'est bel et bien de ce travail de traduction que Jean Laplanche a tiré la Théorie de la Séduction Généralisée pour rendre compte de la sexualité humaine. Traduire Freud c'était donc aussi prendre l'œuvre de Freud comme un message. « Le message freudien » contenu dans ses œuvres complètes était alors à comprendre comme un message, oh combien ! « **compromis** », laissé par Freud aux lecteurs que nous sommes. Ainsi faut-il sans doute reconnaître que Freud lui-même, a été l'un des grands séducteurs du XX^{ème} siècle, non pas au sens ironique du terme, mais au sens de ce qui caractérise la position de l'adulte par rapport à celle de l'enfant. Freud - adulte séducteur - a fait, de millions de lecteurs, des enfants herméneutes. Et parmi eux il a séduit un enfant particulièrement génial : Jean Laplanche. Entouré, il est vrai, d'un groupe auquel nous devons aussi dire notre

gratitude : Janine Altounian, André Bourguignon, Pierre Cotet, Alain Rauzy, François Robert et quelques autres. Jean Laplanche a œuvré une bonne partie de sa vie à déchiffrer le texte freudien.

Mais à son tour, l'œuvre de Jean Laplanche, et sa « **Théorie de la Séduction Généralisée** », forment ensemble un nouveau message à traduire, pour ses lecteurs et ses élèves. Et nous sommes désormais nombreux à travers le monde à nous trouver pris dans le travail d'herméneutes du message Laplanchien.

Jean Laplanche, il faut le reconnaître, était un grand séducteur devant l'éternel... et devant la communauté scientifique. Car pour lui la « situation anthropologique fondamentale » avec, en son centre la séduction, plus universelle assurément que le complexe d'Œdipe - est l'une des conséquences essentielles de la découverte psychanalytique. C'est la raison pour laquelle la psychanalyse est d'abord et avant tout, comme il est arrivé à Laplanche de le dire : « **La** théorie de la sexualité humaine » ou encore la **seule** véritable théorie constituée et cohérente de la sexualité humaine.

Cette « passion » pour la sexualité humaine qui aboutit à la démonstration de son importance ou mieux encore, de sa centralité dans la vie psychique et la culture tout entière, ne conduit nullement à la conclusion que tout en ce monde serait sexuel. Pas du tout ! Jean Laplanche a accordé beaucoup d'attention et de temps à ce qui ne ressortit pas au sexuel, dans la société d'un côté, dans la vie biologique et l'autoconservation de l'autre. La Théorie de la Séduction Généralisée est tout sauf un pansexualisme.

Le corps, les instincts, les besoins du corps d'abord qui appellent en retour le soin, le « care » dirait-on aujourd'hui. Aucun d'entre nous ne deviendrait adulte s'il ne profitait du « care ». Et aucun adulte, même, ne pourrait se passer du care lorsqu'il est malade ou lorsqu'il va vers sa mort. J'y insiste pour pouvoir dire quelques mots sur ceux qui ont accompagné Jean pendant ses années de maladie.

Nadine, son épouse, d'abord, mais aussi ses amis les plus proches, en particulier Monsieur et Madame Moati, grâce auxquels les archives de Jean Laplanche seront mises incessamment à la disposition des chercheurs. Même si c'est la tristesse de la mort de Jean Laplanche, survenue le 6 mai 2012, à l'âge de 87 ans, qui a réuni tant de gens au cimetière de Pommard, je ne voudrais pas finir sur le spectre des ténèbres. La mort n'est pas toujours le terme indépassable de la vie. De Socrate nous tenons que la lutte pour l'immortalité n'est pas vaine. Il y a deux façons de survivre à la mort. Par la **création** et par la **procréation**. Pour ce qui est de cette dernière, Jean et Nadine n'ont pas eu la chance de pouvoir donner naissance à des enfants. Mais ils ont pour une large part élevé un neveu : Olivier et assurément ils l'ont aimé comme des parents, ainsi que ses deux fils.

Quant à ce qu'il en est de la création, l'œuvre de Jean Laplanche n'est rien si ce n'est un monument. Pas au sens du Palais Garnier, ni des châteaux de Ludwig de Bavière à Füssen. Bien au contraire. Et s'il fallait choisir un style architectural pour caractériser le monument laplanchien, il me semble que celui qui conviendrait le mieux serait le style Directoire.

Car parmi les œuvres de Laplanche qui résistent à la mort, il faut, je crois, faire aussi une place à Pommard. Non seulement à la construction patiente de ce domaine viticole, le plus grand vignoble d'un seul tenant de toute la Bourgogne, il faut faire une place non seulement à l'élaboration d'un cru et à un art de la vinification que nombreux lui reconnaissent, mais je pense ici aux deux châteaux : à celui de Marey-Monge où il demeurait et à l'autre château, XVII-XVIII^{èmes} avec ses somptueuses caves et ses dépendances. Jean, mais Nadine y a beaucoup donné d'elle aussi, ont entretenu, restauré et embelli ces châteaux, avec un talent et un savoir-faire grâce auxquels de belles pierres du patrimoine de France sont aujourd'hui transmises à la postérité. C'est une partie de leur œuvre et je souhaite aussi la célébrer.

L'autre part de création par laquelle Jean Laplanche se survivra à lui-même, c'est bien sûr son œuvre de savant. Mais il n'y aurait pas de surmontement de la mort – pour reprendre un des termes prisés de Laplanche – s'il n'y avait des livres pour lui survivre. Et il n'y a pas de livre sans éditeur. C'est pourquoi dans cet hommage il convient aussi de remercier les Presses Universitaires de France,

de rappeler à cette occasion la mémoire de Michel Prigent, et dire nos vœux à ses successeurs, à Monique Labruno et à toute leur équipe pour avoir rassemblé l'œuvre de Laplanche et avoir réalisé le magnifique chantier presque achevé de l'édition complète des œuvres de Freud en français.

Dans son travail Jean Laplanche a toujours cherché le débat, avec ses amis de l'Association Psychanalytique de France d'abord, avec ses élèves à travers le monde ensuite, mais aussi avec le séminaire dit « Séminaire de Pommard » qui rassemblait ceux qui étaient, en définitive, des amis précieux, à commencer par Jean-Louis Brenot le plus proche parmi tous et Maddy, Gilbert Diebold, François Auger, Jacky Rigaud, Bertrand Barré et quelques autres encore parce qu'ils ont beaucoup compté pour lui.

Et il faut remercier l'Institut de France et son chancelier Monsieur Gabriel de Broglie, pour l'avoir accueillie et pour la contribution qu'ils apportent à la « Fondation Jean Laplanche-Nouveaux fondements pour la psychanalyse », que Jean et Nadine ont voulue, afin d'apporter à leur façon, une participation durable au débat sur la psychanalyse et sur l'œuvre de Freud, en France et à travers le monde. Et c'est l'occasion pour nous de dire que les membres de cette Fondation et les membres de son Conseil Scientifique – José Carlos Calich de Porto Alegre, Adriana Cinello de Madrid, Gilbert Diebold de Besançon, Udo Hock de Berlin, Jonathan House de New York, Alberto Luchetti de Rome, Marcelo Marquès de Paris, Francis Martens de Bruxelles et Hélène Tessier d'Ottawa – feront en sorte d'honorer et Freud et Laplanche et de permettre que l'œuvre de Laplanche continue de catalyser le débat entre psychanalystes et le débat entre la psychanalyse et les autres disciplines.

Du 3 au 5 juillet 2012 se sont tenues les Journées internationales Jean Laplanche à Paris dans les salons de l'Hôtel del Duca qui appartient à l'Institut de France. Ces Journées ont lieu tous les deux ans depuis une vingtaine d'années. Pour la première fois elles se sont déroulées sans la présence de Jean Laplanche, mais l'esprit de ces rencontres a été respecté. Le thème était : « Théorie de la séduction généralisée et pratique psychanalytique » et avait été choisi en accord avec Jean Laplanche.

En juillet 2014 des Journées Jean Laplanche se tiendront à Cerisy la Salle. Le thème général en sera : « La séduction

à l'origine, l'œuvre, de Jean Laplanche ». Elles seront organisées à l'initiative de l'Association Psychanalytique de France, en partenariat avec la Fondation Jean Laplanche. Les trois volets de ce colloque : les moments théoriques de l'œuvre, les incidences de la théorie sur la pratique analytique et la psychanalyse « exportée » (ou « hors cure »), articuleront les interventions de façon à permettre la discussion la plus large entre analystes et chercheurs d'autres disciplines et d'autres cultures linguistiques.

D'autres manifestations sont en cours d'organisation, en France et à l'étranger, qui autorisent à penser que la pensée de Jean Laplanche contribuera à faire vivre le débat sur la place qui revient à la sexualité dans la théorie psychanalytique et dans les œuvres de la culture.

La séduction de la terre

Valdimir Marinov

2012, au mois de mai. Un dimanche à Pommard. J'entre dans la cour du vignoble du château, guidé par mes souvenirs.

À l'intérieur, quelques statues de Dali un peu tape-à-l'œil, une girafe, peut être aussi un éléphant... sur des pattes très minces... je ne m'en souviens pas exactement. Elles ne cadrent pas bien avec mon souvenir de ces lieux visités environ une vingtaine d'années auparavant en compagnie du maître des lieux et des terres de l'époque, et de sa femme.

Le jour précédant, le samedi, je m'étais rendu à l'église de Pommard, ensuite au cimetière et enfin au château pour accompagner Laplanche à sa dernière demeure. 1979. Je débarque à Paris en provenance de la Roumanie de Ceausescu, fatigué par cinq années de tentatives infructueuses pour obtenir un passeport. Enfin libre en dehors des murs d'une prison...

J'ai vingt ans et je veux « étudier » la psychanalyse.

J'ai lu Freud, Klein, Jung, Reich... pêle-mêle et beaucoup d'autres œuvres analytiques plus ou moins inspirées, grâce à la générosité d'une tante londonienne. Parmi tous ces ouvrages, bien sûr, le déjà célèbre *Vocabulaire* de Laplanche et Pontalis qui avait passé les frontières. Paris 1979 donc : le premier psychanalyste que je rencontre à Paris est Laplanche.

Tout de go, je lui présente un manuscrit d'environ 700 pages, un travail écrit pendant mes années d'attente de passeport et sorti clandestinement par petites tranches avec des touristes qui n'étaient pas fouillés à la douane. Tous les morceaux étaient arrivés à bon port et l'ensemble consistait dans une confrontation entre l'univers de Dostoïevski, qui me captivait à l'époque, et l'œuvre de Freud. Le tout traduit par une autre tante généreuse qui avait fait des études de lettres à la Sorbonne au début du XX^e siècle. Le français était archaïque mais correct. Laplanche fut sur le champ séduit et me voilà trois ans après (ayant alors passé en revue toute la bibliographie

française et anglo-saxonne sur la question) inscrit à une thèse d'Etat. Laplanche faisait confiance à l'« autre », à l'étranger arrivé du fin-fond de l'Europe orientale, sur la base d'un simple document écrit. Ce passionné sans égal de la pensée de Freud ne doutait pas que l'inconscient était là avant son œuvre, avant l'expérience du divan - Léonard de Vinci, Hölderlin et Dostoïevski l'intéressaient. Sachant bien qu'à l'université on ne forme pas d'analystes, il pensait qu'un simple étudiant, même non analysé, pouvait entendre quelque chose de la logique de l'inconscient.

S'était-il fourvoyé en consacrant tant de temps à enseigner à l'université ? Ce qui est certain, c'est qu'à l'époque tout au moins, il y avait dans le milieu universitaire des analystes intéressants.

Je dois en partie à Laplanche ma carrière universitaire avec ses bonheurs et ses aléas, et aussi l'ouverture vers d'autres analystes : Guy Rosolato, Didier Anzieu, Roger Dorey, Daniel Widlöcher, Jacques André et bien d'autres, d'Italie, d'Amérique latine, du Canada, universitaires ou non. J'ai vu avec Laplanche le Canada, le Brésil, l'Italie et l'Espagne. Je lui dois aussi la publication de mes deux premiers livres. Je suivis un moment son séminaire à l'APF. La période où j'ai travaillé davantage avec lui, entre 1979 et 1986, était celle des *Problématiques*. « Problématiques » : c'est un mot que je préfère à celui de « séduction généralisée », même si je reconnais qu'à certains égards ce sont les *Problématiques* qui ont ouvert le chemin vers les *Nouveaux fondements*.

Je pense que je n'ai jamais été un laplanchien *stricto sensu* : ma nature, mon histoire me portent à me nourrir de plusieurs univers analytiques à la fois. Mais la limpidité d'écriture de Laplanche et la profondeur de son analyse m'ont toujours séduit. Et puis la théorie de la séduction reste malgré tout l'un des sillons les plus importants de la psychanalyse.

Nous étions là lorsque Laplanche a lancé ses « nouveaux

fondements » en 1986 : Jacques André avec l'inceste dans la famille noire antillaise et les fondements féminins de la sexualité, Gérard Maïdani avec une thèse sur Léonard de Vinci, Louisa de Urtubey avec une thèse sur le diable, Jacqueline Lanouzière avec une thèse sur le sein, et bien d'autres. Peut-être certains de nos travaux l'ont-ils inspiré, peut-être l'ont-ils égaré aussi...

J'avoue que lorsque son livre parut en 1987, je fus un peu surpris, voire déçu : alors tout ça (pas moins de six volumes de *Problématiques*) pour faire irradier à ce point un seul concept freudien, fût-il majeur...

À cette même époque, malicieusement, Pontalis m'invite à écrire un article sur la scène primitive dans la *Nouvelle revue de psychanalyse*. La scène primitive, une autre figure de la séduction ou malgré tout autre chose ?

Aujourd'hui, après une longue expérience d'analyste, je pense que la séduction dans sa variante névrotique refoulante ou intromissive (*borderline* ou psychotique) reste l'une des grandes questions de la psychanalyse : masquée par le symptôme, le rêve ou le cauchemar, agissante dans le transfert et ouverte vers l'infantile. Elle n'est pas la seule sans doute mais elle est parmi les plus importantes.

Et puis il y a la limpidité de l'écriture de Laplanche. Non pas ses traductions (c'est là une autre histoire sur laquelle je ne saurais me prononcer), mais son écriture à lui. L'écriture n'est-elle pas née peu de temps après que l'homme ait apprivoisé la terre et fondé les premiers villages et ensuite les premières cités ?

Dans Grimal on lit : « Pomone (Pommard vient de Pomone, j'ai évoqué un jour cela avec lui) est la nymphe romaine qui veillait sur les fruits. Elle avait un bois sacré, le Pomonal, sur la route de Rome à Ostie. Un flamme était chargé de son culte. Les poètes lui attribuaient des aventures amoureuses. Par exemple, ils en font la femme du roi légendaire Picus. C'est par amour pour elle que celui-ci aurait repoussé la passion de Circé, ce qui lui aurait valu d'être transformé en pic-vert. Ovide en fait la femme de Vertumne, qui, comme elle, est une divinité liée au retour des saisons et de la fécondité de la terre ». Laplanche était fidèle à sa terre, à ses amis, à ses amours et à sa théorie. Il marchait sur la terre ferme et savait qu'il faut patienter (le temps d'une saison, le temps de plusieurs saisons) pour qu'une idée germe, pousse, donne fruit et saveur.

Tout ce qui était mal taillé pouvait l'agacer. Un jour il me

fit la remarque que je ne taillais pas assez les rosiers de mon jardin.

Dans l'album de famille qu'il m'a montré lors d'une de mes visites à Pommard, je garde le souvenir d'une photo (« la photo ») qui dévoilait peut-être le mieux son caractère : l'homme est allongé sur la (sa) terre, sur le dos, les yeux mi-clos regardant le ciel. Son sourire est celui d'un homme heureux, enivré par le simple contact avec sa terre.

Pourtant, pour Laplanche, l'énigme ne se trouve pas à la surface de la terre ni sur les lèvres de la Joconde ou de Pomone, ni à la surface de la peau ou de l'enveloppe qui métaphorise l'enveloppe psychique. L'énigme gît dans la profondeur de la terre ou dans la profondeur du psychisme de l'autre séducteur, comme une source cachée qui a perdu son nom.

Mai 2012 donc : je me trouve dans la cour du vignoble du château de Pommard, acheté aujourd'hui par un milliardaire genevois et entouré par des statues de Dali. Je peux aimer Dali, tellement plus proche de Circé et de Lacan que de Laplanche, mais en ce moment, à cette heure, je le trouve déplacé. Je descends, accompagné par un guide, dans les caves.

Là rien n'a changé, ou presque, par rapport à mon souvenir d'il y a 20 ans. Les vieilles bouteilles alignées par « le médecin » (mon guide appelle Laplanche « le médecin ») sont toujours là comme une source (une des sources de l'objet-source ?) intarissable. Rien d'auto-conservateur dans ces profondeurs ; on sent plutôt le règne du *Sexual* sans lequel la vie serait triste, sans saveur, sans séduction, sans inspiration. Le vin bourguignon, m'a-t-il dit lors d'un repas, c'est une sauce qui accompagne toujours la nourriture.

De Pomone à Dionysos le chemin est court, mais Laplanche n'était pas l'homme de la démesure ni celui de l'ivresse dionysiaque. Parmi les vieux jouets de ma fille, maintenant une jeune femme, je me souviens d'un chien dont il fallait tourner la clé pour qu'il fasse une culbute dans les airs et retombe ensuite sur ses pattes (c'était le cadeau de Laplanche) et aussi d'une poupée en peluche (c'était le cadeau de Nadine) qu'on avait surnommée « bébé Nadine ».

Mon souvenir de Laplanche, de lui et de Nadine, est imprégné de reconnaissance, de tendresse et d'admiration. C'est une partie de ma vie.

Les dernières séances de travail, quand la mort est là.

Le témoignage de Janine Altounian

Il m'est arrivé récemment, à l'atelier « Jean Laplanche et la question du père » du CPLF 2013 sur *Le paternel*, d'exprimer l'émotion encore vive qu'éveillait en moi le souvenir de Jean Laplanche relisant avec nous les nouvelles traductions de Freud aux PUF, lors des séances de « révision »¹ auxquelles j'ai participé deux fois par semaine pendant presque trente ans. C'est sans doute ce qui incita Brigitte Eoche-Duval à m'inviter à en livrer ici quelques mots.

Malgré la tristesse que je ressens à plonger dans les impressions pénibles qui me sont restées des derniers moments de vie de Laplanche, j'ai accepté cette invitation car j'ai compris, en écho avec le thème même du Congrès et dans l'après-coup de la perte d'un homme avec qui je n'avais eu pourtant que des échanges de travail et quasi aucun à titre personnel, qu'il avait malgré tout représenté pour moi une figure de père.

Je vais donc tenter de rendre compte ici quelque peu de mon expérience au long cours, en qualité d'« harmonisatrice² » au sein de cette « équipe de révision », pour montrer comment assister au travail de pensée d'un maître, dont l'objet passionnément investi est le travail de pensée de son propre maître - en l'occurrence Freud -, peut constituer pour ses élèves l'expérience d'une rencontre avec une certaine instance paternelle ; ce dont témoignent d'ailleurs pratiquement

tous les anciens étudiants de Laplanche.

Je commencerai toutefois par évoquer les dernières séances de travail que nous avons pu avoir avec lui par vidéoconférence, car dans ces derniers mois d'un travail devenu précaire je fus obligée, malgré moi, de m'impliquer à titre personnel dans l'accueil de ses fréquentes sollicitations téléphoniques. Voici pourquoi : comme il avait cessé de venir à Paris dès janvier 2009, il devenait clair que les deux séances hebdomadaires de travail de « l'équipe de révision » dans son appartement rue de Varenne n'allaient plus jamais avoir lieu. Devant cet arrêt brusque et inquiétant du travail guetté par la dépression de toute l'équipe, je crus bon de suggérer à Michel Prigent, Directeur des PUF, de nous fournir le matériel permettant un travail à distance au moyen d'un logiciel Skype. Cet ancien normand dont les connivences nombreuses avec Laplanche l'avaient déterminé à mettre en place et soutenir jusqu'à sa mort³ la gigantesque entreprise éditoriale des Œuvres complètes de Freud prit aussitôt la décision d'installer, à la rentrée de septembre 2009, ce dispositif chez moi, Pierre Cotet n'ayant pas chez lui de connexion internet. À partir de ce moment, il me devint difficile de me soustraire aux nombreuses demandes téléphoniques que Jean Laplanche adressait depuis son château de Pommard à Pierre Cotet, en passant par moi qu'il jugeait sans doute

1 Faisaient partie de cette « équipe de révision » des *Œuvres complètes de Freud/Psychanalyse* : Jean Laplanche (direction scientifique), Pierre Cotet et André Bourguignon (direction de la publication), Janine Altounian (harmonisation) et François Robert (co-responsable terminologie, glossaire et index) ; après la disparition d'André Bourguignon en 1996 et, par la suite, après celle de Jean Laplanche en mai 2012 : Pierre Cotet, Janine Altounian, François Robert et Alain Rauzy (notices, notes et variantes, contrôle du manuscrit). De ces *OCF/P* en cours de publication aux Presses Universitaires de France 18 volumes ont paru depuis le premier en 1988. Les deux derniers sont à paraître fin 2013 et fin 2014, auxquels feront suite les deux volumes d'index.

http://www.puf.com/Espace_Freud/%C5%92uvres_comp%C3%A8tes_de_Freud_Psychanalyse

2 Telle fut en effet désignée la fonction inédite qu'on m'attribua.

3 Intervenue le 19 mai 2011, un an avant celle de Laplanche le 6 mai 2012. Le premier décès qui avait assombri notre groupe de travail avait été celui d'André Bourguignon le 9 avril 1996 et, en temps de mélancolie, il me semblait parfois qu'il y avait grande urgence à publier nos trois volumes restant avant notre propre mort.

plus disponible à recevoir et transmettre ses doléances⁴. Il restait à ce moment là trois volumes à publier : *La psychopathologie* (vol. V) était en cours de traduction et de révision, *Le trait d'esprit* (vol. 7) et *Les premiers écrits* (vol. I), déjà traduits, attendaient d'être relus. Malgré le désir de notre « Directeur scientifique » de procéder, comme dans le passé, à la relecture méticuleuse des traductions ligne à ligne, il nous apparut bientôt, au cours de l'année 2010, que son état de santé, tel qu'il était perceptible à l'écran, l'empêchait de suivre le texte avec une attention soutenue, voire même parfois de se présenter aux rendez-vous des séances. Comme Pierre Cotet et moi, nous poursuivions, malgré tout, le travail sans lui, c'était moi qui devais, dans la peine et l'impuissance, faire bon accueil à ses réclamations d'un travail qui, après le décès de Nadine Laplanche en avril, aurait pu, disait-il, rompre sa solitude⁵. Ses appels réitérés me mettaient grandement dans l'embarras car, malgré son attachement bouleversant à l'œuvre dont il tenait à poursuivre et contrôler la réalisation coûte que coûte, et ce en dépit de l'instabilité préoccupante de sa santé, je ne pouvais lui avouer ouvertement qu'à ce rythme nous ne pourrions jamais mener à bien la publication des volumes à paraître.

Ses facultés d'attention déclinant de façon pathétique de séance en séance, je lui proposai de la part de Pierre Cotet qu'on ne travaille avec lui qu'une fois sur deux et qu'on lui soumette ensuite les points à discuter ; il ne l'accepta pas et alla jusqu'à me faire entendre le 3 décembre 2010 cette terrible parole : « Je suis en train de dépasser ». Je ne pus alors que lui dissimuler les raisons pour lesquelles un échange intellectuel qui nécessitait

4 Comme, par ex., dans ce courriel du 6 mai 2010 :

Chère Janine,

Dans mon désarroi actuel, je ressens comme un manque et un manque-à-gagner pour l'arrivée à bonne fin de notre entreprise, de n'avoir pas de tâche en cours pour celle-ci ; j'imagine que la révision du *Witz* sera un gros morceau, le plus important pour pouvoir boucler pratiquement le tout, se dire qu'on peut lever l'ancre tranquille, en opposant un visage serein au «noir vol du blasphème épars dans le futur». Ceci juste pour bavarder et sans vouloir interférer dans la marche de la PVQ **

Amicalement vôtre, J.L.

*** Psychopathologie de la vie quotidienne.

5 Cf. ce courriel du 3 septembre 2010 : « Chère Janine,

Où en sommes-nous de cette rentrée, et des OCF ? Il me tarde de reprendre, car je suis sans travail et je m'ennuie ; la santé ne s'améliore guère et je consulte de droite et de gauche ; j'ai absolument besoin du dopant-travail ! Mes amicales pensées ainsi qu'à Pierre si vous le voyez. J.L. »

une certaine agilité d'esprit dans l'appréhension des mots et du sens d'un texte parsemé de « traits d'esprit », devenait impossible dans ces conditions.

On s'étonnera peut-être que pour aborder le véritable propos de mon témoignage, j'aie paradoxalement voulu commencer par évoquer la fin de vie de Jean Laplanche. C'est, à l'évidence, pour mettre en lumière - comme on serait porté à le faire pour un cher maître disparu - le contraste douloureux que nous offrait ce spectacle déchirant de la mort en marche avec celui du lecteur-traducteur qu'il avait été, il y a peu de temps encore, en scrutateur du verbe freudien : passionnément attentif, il progressait sous nos yeux et avec nous, d'un pas lent, ligne à ligne sur les pistes du texte pour en explorer les implications avec pugnacité.

Je ne crois pas qu'une des figures paternelles que Jean Laplanche représenta pour moi et pour d'autres ait trouvé son fondement dans un quelconque rapport paternel qu'il aurait entretenu envers l'un de ses disciples. Il me semble que ce transfert se situerait plutôt en amont, dans celui qu'il entretenait, lui, jalousement avec son maître à penser : Freud. En ce philosophe psychanalyste, le vigneron soupesait avec un soin artisanal et un bonheur évident la pertinence de tel choix lexical ou de telle innovation conceptuelle. Son exigence tatillonne, voire tracassière, inspirait à chacun de nous le sentiment que toute pensée et surtout celle vouée au père fondateur de la psychanalyse était un bien constitutif hautement précieux pour la vie. Son travail au texte instaurateur de l'inconscient dispensait, comme toute herméneutique, une leçon de vie en tant que celle-ci n'a de sens que si elle vise une transcendance, la *Geistigkeit* freudienne. Après avoir, tous les mardi et mercredi, pris place sur son fauteuil, face au bureau où André Bourguignon, puis Pierre Cotet, lisaient et, après concertation dans le groupe, avalisaient ou corrigeaient le manuscrit étudié, il se livrait à corps perdu au plaisir du texte et à celui de le partager avec nous. Le plaisir de se confronter à la parole d'un texte primordial était pour lui une telle évidence qu'il s'y adonnait de concert avec les autres, avec nous, reprenant ainsi les habitudes de ses années de normalien et nous offrant alors l'exemple de sa vigilance. Lorsque survenait un éventuel désaccord entre son point de vue et celui de l'un d'entre nous, il attendait de pied ferme l'argumentation de son contradicteur car l'objection,

pertinente ou pas, lui donnait, par émulation, l'occasion de mieux analyser toutes les incidences spéculatives de l'élaboration freudienne. Autrement dit, le transfert « paternel » qu'il pouvait faire naître chez ses élèves était en fait un transfert à Freud dont il devenait le médiateur dans une triangulation particulière.

Enfin si, comme souvent bien des penseurs, Jean Laplanche n'était guère attentif à la personne de l'autre, il avait par contre le mérite et l'intelligence de l'être éminemment aux produits de son travail qu'il considérait avec l'intérêt d'un chercheur curieux et sans *a priori*. L'attention à la personne de l'autre s'effaçait sans doute pudiquement chez lui pour ne laisser s'exprimer qu'une bienveillance implicite, tant ce qui lui importait était le produit du travail de pensée. À l'émission de France culture *Le bon plaisir de Jean Laplanche*⁶ à laquelle il m'avait demandé de participer, Serge Leclair l'avait nommé « un étranger de l'intérieur ». C'est dans une position d'extériorité quant aux coteries intellectuelles parisiennes qu'il travaillait et accueillait ses étudiants étrangers. Il était tout sauf mondain, pouvait parfois fredonner un air de Trenet ou une chanson de potache pour nous commenter un passage où s'analysait la *Lust* freudienne. Le bon vivant bourguignon qu'il se révélait être dans ses vignes et parmi ses fûts dont il vantait les propriétés, se nourrissait de la pensée de Freud comme d'une substance à savourer avec gravité et discernement.

⁶ *Le bon plaisir de Jean Laplanche*, émission de Pascale Werner, diffusée à France Culture le 21 novembre 1992, 15h 30, avec Serge Leclair, Jean-Claude Rolland, Jean d'Ormesson et Janine Altounian.

Jean Laplanche, l'Allemagne et l'allemand. Quelques souvenirs

Udo Hock

(Membre de la German Psychoanalytical Association, GPA)

J'ai rencontré Jean Laplanche pour la première fois en 1991 dans le cadre d'un D.E.A. de psychanalyse à Paris 7. C'était sa dernière année en tant que professeur à l'université. Arrivé en France, j'ai aussitôt commencé à traduire ses textes, d'abord le fameux texte sur les fantasmes originaires qu'il avait écrit avec Pontalis en 1964, texte qui marquait déjà son désaccord avec Lacan, puis *La révolution copernicienne inachevée* qui venait d'être publié en France. Ma traduction de ce livre était éditée en 1996 et, peu de temps après, Laplanche commençait à donner un séminaire à Francfort. Francfort a toujours été une ville plutôt ouverte pour la pensée psychanalytique française à tous les courants, il y a d'autres centres psychanalytiques en Allemagne où on est assez réticent à toute interprétation de Freud venant de France. C'était une expérience tout à fait nouvelle et singulière pour moi d'assister à un séminaire avec JL en Allemagne et non plus à Paris : nous étions une trentaine de participants, j'ai gardé certains contacts avec quelques-uns. JL se débrouillait assez bien en allemand qu'il lisait beaucoup mieux qu'il ne le parlait. Il était assez content d'avoir une aide à la traduction. Après le séminaire, on allait manger dans un restaurant en ville, occasion d'approfondir les questions qu'on avait abordées, mais aussi de faire la connaissance d'autres collègues de toute l'Allemagne. La même année JL était invité à donner une conférence sur « Les buts du processus psychanalytique », dans le cadre du congrès annuel de la *Deutsche Psychoanalytische Vereinigung* (DPV), donc devant un grand public. C'était vraiment un événement réussi dont j'ai gardé un souvenir exceptionnel parce qu'on appréciait beaucoup ce qu'il disait et comme il le pensait. Le soir nous allions dîner ensemble en petit groupe dans un restaurant renommé, il y avait aussi Christopher Bollas et Elisabeth Boff Spillius parmi nous parce qu'ils étaient, comme JL, invités à donner une lecture. Ce fut une soirée extraordinaire : Nadine

nous racontait les rencontres que le couple avait eues avec l'*intelligentsia* française et internationale tandis qu'à l'autre bout de la table, sérieux, voire stoïques, étaient rassemblés les trois grands psychanalystes contemporains. Si Nadine aimait bien parler de ses expériences avec le monde intellectuel, JL restait plutôt discret en ce qui concernait les petites histoires de la vie quotidienne. Il est sûr que son attitude vis-à-vis de ses compagnons de route n'était pas toujours sans ambiguïté. Dans ses relations personnelles il était « *menschlich, allzu menschlich* » (humain, bien trop humain), ne cachant point ses rivalités avec ses collègues, voire anciens amis. Au cours des années suivantes, il vint à plusieurs occasions en Allemagne. À Bad Berleburg, petite ville de la région ouest, il présenta en 2000 son texte sur le rêve : « Rêve et communication : faut-il réécrire le chapitre VII » ? Mais, comme c'est le cas pour tous les courants psychanalytiques venant de la France, le nombre d'amateurs et d'adhérents de sa théorie restait restreint dans mon pays. Actuellement, il y a sûrement pas mal de gens qui s'y intéressent et leur nombre augmente. Mais pendant longtemps, j'étais le seul Allemand (de nationalité et non pas de langue - nous étions toujours un petit groupe de germanophones) à participer aux journées « Laplanchiennes » se déroulant dans différents pays, surtout en Europe. La pensée de JL a toujours été très métapsychologique, écrite dans une langue très attentive aux particularités et de l'Allemand et du Français et qui n'était donc pas plus facile à traduire qu'à lire. En outre, sa rigueur théorique, sûrement liée à sa formation philosophique, est pratiquement inconnue en Allemagne. La psychanalyse allemande qui est largement orientée vers les théories venant d'Angleterre et des États-Unis, a toujours préféré la clinique et la pratique, peu soucieuse de forger de nouveaux concepts, voire de nouvelles théories. Du moins, elle ne l'a pas fait dans un grand style - les ravages suscités par le national-socialisme

dans les années 30 et 40 ne sont toujours pas surmontés, surtout dans le milieu psychanalytique allemand. Le seront-ils un jour ?

En 2006, Jean Laplanche était invité à donner une lecture en l'honneur de Karl Abraham à Berlin - une invitation adressée à des collègues internationaux de haute renommée. Malheureusement, c'était déjà la période où le déclin de ses forces physiques était apparu, ce qui l'empêcha finalement d'entreprendre ce voyage. Un an plus tard, en 2007, il nous fit cependant la joie d'assister au congrès de l'IPA, à Berlin. Il y discuta avec Judith Butler sa théorie de la séduction généralisée, dialogue qui provoqua un grand intérêt international. Il faut avouer que les conditions de cette rencontre n'étaient pas à la hauteur de cet échange : surtout la taille de la salle qui n'était pas du tout adaptée à la réputation, non seulement de JL, mais aussi de Judith Butler. Il y avait donc une foule de gens qui n'ont pas pu assister à cet événement extraordinaire. La relation de JL avec l'IPA n'a évidemment jamais été facile.

En revenant sur les 20 années pendant lesquelles j'ai fréquenté JL j'aimerais surtout souligner qu'il adorait d'une manière exceptionnelle la langue allemande qui

est toujours restée pour lui la langue psychanalytique de base bien qu'il créât ses nouveaux concepts en langue française. Il a travaillé et retravaillé la langue de Freud pour trouver de nouvelles configurations encore inconnues ou bien non comprises jusqu'à maintenant, pour en trouver la meilleure traduction en français. Le statut de cette langue freudienne allemande était quand même assez particulier. Bien que JL n'ait jamais vécu longtemps en Allemagne et qu'il ne parlait par conséquent que moyennement l'allemand, à mon avis il ne se trompait pratiquement jamais dans l'explication des ambiguïtés du texte freudien. Je sais, bien sûr, combien la traduction de Freud développée sous sa direction selon les critères de l'OCF a été critiquée depuis le début. Je ne veux pas défendre tous les choix conceptuels que l'équipe a faits. Je suis Allemand, et la tâche d'en juger en détail me semble assez difficile pour un étranger, mais je suis persuadé que ces choix sont tous bien fondés et qu'il y a toujours de bonnes raisons pour les décisions que l'équipe a prises. JL nous a donc légué un héritage en théorie comme en traduction qui sera, par son interconnexion avec l'allemand, particulièrement attirant pour les gens de culture germanophone.

Lettre tardive à Jean Laplanche
Dominique Scarfone
(Membre de la Canadian Psychoanalytic Society)

Cher professeur, cher Jean,
Nous n'aurons donc pas eu la conversation que nous nous étions promis d'avoir. La maladie a frappé en même temps votre maison et la mienne, et j'ai dû reporter *sine die* ce voyage qui m'aurait conduit une fois de plus à Pommard où vous m'aviez invité. Nous n'aurons donc pas pu nous expliquer de vive voix sur ce texte de moi que vous n'approuviez pas et où j'essayais de creuser des passages entre votre pensée et celle de Winnicott. Non que cela eût été d'une grande importance, ni pour votre œuvre ni pour celle de Winnicott, mais c'était important pour moi que nous en discutions. J'aurais voulu au moins répondre à certaines de vos critiques et voir, en débattant avec vous, s'il fallait vraiment me résoudre à juger mon projet irréalisable. C'est que je suis ainsi fait : j'accepte les différences de modèle théorique, de terminologie, de style de pensée, mais je ne crois pas à l'incommensurabilité des œuvres psychanalytiques, du moins pas de celles que j'admire et qui m'inspirent. Je n'y peux rien : dans ma pratique je vois surgir à la fois la séduction originaire et l'espace transitionnel, l'intromission et l'*impingement*, la traduction et l'usage de l'objet. Ce n'est pas pour gommer les différences, ni à la recherche d'une « grande synthèse », c'est tout simplement que, pour moi, les grandes œuvres psychanalytiques ou bien se croisent en leurs points nodaux - et leur rapprochement peut alors nous ouvrir de nouvelles pistes -, ou bien se contredisent partiellement - et il faut alors travailler à réduire ces contradictions -, ou bien encore s'excluent mutuellement - et il faut alors choisir son camp. Sur ce point, vous étiez, je crois, de mon avis, même si vous supposiez une exclusion mutuelle entre Winnicott et vous, ce à quoi je ne peux toujours pas souscrire.
Ce que je regrette le plus, cher Jean, c'est de ne pas avoir pu vous dire au revoir, vous redire mon affection et vous remercier pour celle que vous m'avez témoignée. On ne vous a peut-être pas assez connu sous cet angle : celui

de l'homme affectueux derrière le penseur exigeant. Intransigeant sur les questions de fond, vous écoutiez avec grande attention mes interrogations et objections ; vous vous plaigniez parfois quand je tardais à vous écrire, et me disiez que nos discussions vous manquaient. Il était clair pour moi que votre sévérité intellectuelle était au fond une marque de respect, pour votre interlocuteur comme pour vous-même. Bien entendu, vous ne détestiez tout de même pas - faut-il s'en étonner ? - que l'on soit en faveur de vos idées.

On ne sait probablement pas assez, non plus, que vous pouviez à l'occasion être inquiet, avoir le trac. Comme cette fois à Nice, au congrès de l'API de 2001, où je devais vous interviewer devant public. On nous avait au départ assigné une petite salle, puis on s'est ravisé et on nous a mis dans la salle des séances plénières, grosse de quelque deux mille places. Les gens se sont mis à y affluer par centaines et pendant que la salle ne cessait de se remplir, vous me demandiez en aparté de vous rassurer, de vous confirmer que j'allais vous aider si jamais... Je n'arrivais pas à imaginer ce que vous pouviez craindre, mais c'était tout à coup comme si je tenais par la main un petit garçon timoré.

Oh, il est maintenant clair pour moi que votre désir d'être vous-même « remis au travail » comme vous aviez remis au travail Freud, que ce désir, certes sincère, n'était pas réalisable de votre vivant. Cela me semble aujourd'hui dans l'ordre des choses : vous n'alliez quand même pas laisser dériver votre théorie tant que vous-même étiez vivant et pensant. Il était tout à fait normal que vous défendiez votre œuvre. Qu'aurait d'ailleurs signifié une « remise au travail » qui n'aurait pas eu à affronter votre propre résistance ? Vous avez su malgré tout ne pas trop verser dans un esprit d'école, même si on vous sentait désireux de savoir vos collaborateurs bien campés sur vos positions. Cela aussi nous a valu quelques bonnes discussions, mais je ne vois pas aujourd'hui comment

il aurait pu en être autrement. Les penseurs de votre calibre, il n'en pleut pas, et si votre pensée a acquis une telle importance, c'est, entre autres raisons, parce que vous êtes resté ferme sur vos positions, fidèle à votre exigence. D'autres font cela plus subtilement ; vous, vous annoncez clairement vos couleurs.

Maintenant, il nous revient à nous - qui avons pu profiter de votre enseignement - de savoir travailler à partir de ce que vous nous avez légué. Nous ne referons probablement pas la même démarche que vous. Nous ne reprendrons certes pas Laplanche « en sous-œuvre » comme vous l'avez fait pour Freud. La théorie de la séduction généralisée va certes continuer de compter, elle va durer ce que durent les bonnes théories ; mais ce qui sera plus durable encore, c'est, je crois, la méthode que vous nous avez apprise, votre manière de lire Freud, qui nous a dessillé les yeux à plus d'un endroit dans l'œuvre du viennois. En vous insurgant contre la

multiplication des « épicycles » dans la conceptualisation de la psychanalyse vous avez fait bon usage du « rasoir d'Occam » et nous avez ainsi légué le « couteau de Jean », celui dont vous avez passé la lame-critique dans les concepts freudiens. À nous de ne pas en faire un « couteau de Jeannot ».

Et tant qu'à reprendre vos métaphores, je me suis parfois demandé pourquoi vous n'aviez jamais fait usage de celles qu'aurait pu vous inspirer votre autre pratique, celle de la vigne. Par exemple, au lieu de la reprise en sous-œuvre de l'édifice freudien, pourquoi pas un greffon nouveau sur un vieux cep ? Mais laissons cela, ce n'est pas à vous que je vais apprendre comment produire un grand crû !

Merci, cher Jean. Reposez en paix.

Psychanalyse et «Noblesse de l'esprit»

Hélène Tessier

(Membre de la Canadian Psychoanalytic Society)

Noblesse de l'esprit est le titre que l'éditeur français a donné à un livre regroupant des essais de Thomas Mann¹. Ce titre pourrait très bien qualifier l'œuvre de Laplanche dont la clarté et l'élégance témoignent d'une haute tenue intellectuelle. Toutefois, l'expression « *Noblesse de l'esprit* » évoque aussi, sous forme condensée, une autre dimension de la pensée de Laplanche. Il s'agit de son rationalisme, un rationalisme dans lequel, comme chez Thomas Mann, la composante humaniste comporte un aspect politique, « *une attitude de révolte* » contre tout ce qui (...) *dénature l'idée de l'homme* »².

Évoquer le rationalisme en psychanalyse peut facilement provoquer des malentendus. Rationalisme n'est pas synonyme de rationalité. Le rationalisme ne doit pas non plus être confondu avec la croyance voulant que la raison, et encore moins, l'entendement, constituent les seuls moteurs des conduites ou des pensées humaines. Il implique au contraire la reconnaissance des côtés irrationnels de l'âme, sans pour autant les considérer comme une donnée première, inaccessible à la raison. Il impose d'en rendre compte par la raison discursive. En psychanalyse il représente donc un rapport à la théorie. La pensée de Laplanche s'inscrit dans la tradition rationaliste. Elle s'y rattache par le rejet du principe d'autorité, par le rôle prépondérant qu'y joue la critique et par l'exigence de vérité qui la sous-tend. Par ailleurs, la filiation rationaliste se retrouve aussi dans le contenu de la théorie de Laplanche. Elle s'y exprime dans la délimitation du champ épistémologique de la psychanalyse, dans la définition de la pulsion et de la sexualité et dans l'impératif de théoriser la formation de l'inconscient sexuel d'une façon qui permette en même temps de rendre compte du mode d'action de la méthode analytique. Elle se manifeste également

dans la conception du réalisme de l'inconscient, en tant que réalité indépendante de la conscience, irréductible à la subjectivité, aux affects et au ressenti. Elle s'incarne enfin dans la remise en question de la notion d'originaire, plus précisément dans le rejet du caractère originaire et non historique que les courants psychanalytiques attribuent, le cas échéant, soit à l'inconscient lui-même, soit à ses contenus, soit à l'expérience vécue ou à la subjectivité psychologique. L'œuvre de Laplanche est en débat avec les orientations actuelles en psychanalyse. Elle conteste le rôle de la théorie phylogénétique, du « roc biologique », de la différence des sexes et des grands complexes de la psychanalyse, considérés comme des contenus originaires de l'inconscient. Elle s'objecte aux conceptions qui attribuent une source endogène ou héréditaire à la pulsion sexuelle. Par ailleurs, bien qu'elle soutienne que l'origine de l'inconscient sexuel et de la sexualité de l'enfant, - de « *la sexualité élargie au sens freudien* » -, se situe dans le message provenant d'un autre humain déjà doté d'une telle sexualité, elle insiste sur le fait qu'il ne tire pas sa source de la relation comme telle, mais du fantasme de l'adulte concret et historique qui prend soin de l'enfant, fantasme qui compromet les messages, verbaux et non verbaux, que cet adulte lui adresse. La théorie de la séduction généralisée ne constitue pas une théorie relationnelle ou intersubjectiviste : l'inconscient sexuel y procède d'une « pure culture d'altérité ». Bien que ses contenus soient singuliers et tributaires de l'histoire individuelle de chacun, l'inconscient n'est pas subjectif et ses manifestations se font connaître par leur résistance à toute logique du sens et de la communication, à toute psychologie du besoin et de la motivation.

L'œuvre de Laplanche ne constitue pas seulement une théorie critique. Sous la forme de la théorie de la séduction généralisée et de l'hypothèse traductive du refoulement, elle propose de véritables « *nouveaux fondements pour la*

1 Dans lequel se trouve un de ses essais sur Freud « Freud et l'avenir », 1936, trad., F. Delmas, *Noblesse de l'esprit*, Albin Michel, Paris, 1960.

2 T. Mann. (1924), *La Montagne Magique*, Paris, Arthème Fayard, et Le livre de poche, 1991 trad. Maurice Betz.

psychanalyse ». Le fait d'être nouveau n'est évidemment pas tout. En quoi ces nouveaux fondements seraient-ils meilleurs que les anciens ?

Cette question rejoint celle des critères de validation des théories en psychanalyse. Elle ne peut être esquivée, s'agissant de la théorie de Laplanche, puisque cette théorie est incompatible avec l'éclectisme de la psychanalyse contemporaine. Elle impose un choix. Et ce choix, comme celui de toute orientation épistémologique, se fonde sur une argumentation qui dépasse le champ purement disciplinaire de la psychanalyse. L'objectivité scientifique, écrivait Thomas Mann dans un essai en l'honneur du 80^e anniversaire de Freud, « est un fait d'ordre moral - ou devrait l'être »³. Les choix épistémologiques comprennent toujours une dimension axiologique. Ils impliquent - ou devraient impliquer - une évaluation. La valeur de la théorie de Laplanche réside aussi dans son rattachement à la tradition rationaliste et dans la dimension politique que celui-ci comporte.

Il ne s'agit pas ici de définir le rationalisme en fonction de critères philosophiques, mais de rappeler que la tradition rationaliste, fondée sur l'exercice de la pensée critique et la recherche de la vérité, s'est avérée le seul véritable rempart contre l'obscurantisme et le totalitarisme. Il existe aujourd'hui une attitude de mépris pour la raison et pour l'esprit qui, bien que dans un autre contexte, n'est pas sans rappeler la situation qu'évoquaient Thomas Mann et Victor Klemperer quand ils décrivaient combien « la destruction de la raison » (Klemperer), et « une volonté (...) anti-intellectuelle de briser la primauté de l'esprit (...) » (Mann), ont constitué des éléments déterminants du fonds culturel qui a favorisé le succès du nazisme. La psychanalyse n'est pas à l'abri des influences de son temps. L'irrationalisme y a pris et y prend encore diverses formes, différentes, bien sûr, selon les époques, les cultures et les courants de pensée qui y sont dominants. Laplanche a combattu les diverses manifestations de l'irrationalisme en psychanalyse. En poursuivant son projet initial de « révolution copernicienne » et en se tenant au plus près de la découverte qu'a constituée la méthode analytique, il a délimité de façon stricte le champ épistémologique de la psychanalyse. Il en situe

effectivement la frontière aux confins de ce qui relève de l'ordre du vivant, en l'occurrence, l'auto-conservation, y compris l'attachement, et de ce qui initie le processus d'humanisation, en l'occurrence, le refoulement originaire et la formation de l'inconscient sexuel, qui envahit par la suite l'ensemble des activités humaines. Dans la théorie de la séduction généralisée, l'humanisation est corrélative de la sexualisation⁴. Cette théorie a radicalisé la découverte freudienne des caractères spécifiquement humains de la sexualité : l'existence, tout au long de la vie, d'une sexualité infantile perverse et polymorphe et la place prépondérante qu'occupent le fantasme et la recherche d'excitation. Selon Laplanche, « la fantaisie, dans sa liaison originelle avec l'excitation, constitue le domaine propre et non spéculatif de la psychanalyse »⁵. La psychanalyse ne peut donc pas prétendre expliquer l'ensemble de la vie d'âme et de sa formation. Elle n'est ni une psychologie, ni une philosophie. La légitimité des autres disciplines demeure entière. Elle se concentre cependant sur une dimension qui ne relève pas de celles-ci dont elles ne peuvent rendre compte. Il s'agit de la sexualité, la sexualité infantile et perverse, - que Laplanche nomme - *sexual* -, de ses liens avec le corps, avec les autres phénomènes de l'âme et de son impact sur les rapports sociaux. Cette dimension se révèle invasive et doit être prise en considération, au risque de se contenter d'une appréhension abstraite, - et, par conséquent, faussée, - de la réalité. De ce point de vue, la théorie de Laplanche établit de véritables ponts entre la psychanalyse et les autres disciplines.

En définissant la pulsion comme l'exigence de travail que l'âme impose au corps, Laplanche ne fait qu'insister sur la limite du champ dans lequel se déploie la théorie psychanalytique. Il rejette l'opposition corps/âme et rappelle que celle qui définit le domaine de la psychanalyse consiste au contraire en l'opposition sexualité/autoconservation, dans laquelle chacun des termes engage à la fois l'âme et le corps. Conformément à la tradition rationaliste, il n'admet pas de passage magique de l'ordre matériel à l'ordre de la pensée, pas de surgissement du contenu à partir de la sensation, pas de transition automatique entre la

4 À ne pas confondre avec sexualisation.

5 J. Laplanche, *Le primat de l'autre en psychanalyse*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1997.

3 T. Mann, « Freud et l'avenir », op. cit.

conscience et la conscience de soi, pas de jaillissement de la sexualité à partir de l'activité auto-conservatrice. La théorie de la séduction généralisée écarte l'hypothèse d'un « créationnisme » de la pulsion sexuelle : le sexuel y prend sa source d'un matériau qui est déjà sexuel. Pourquoi le rationalisme de la théorie de la séduction généralisée serait-il un critère pour en apprécier la valeur ? J'insisterai sur deux éléments de réponse. D'une part, ce rationalisme protège la psychanalyse contre un risque qui lui est inhérent et que, dans un texte de 1929 écrit en l'honneur de Freud, Thomas Mann avait déjà identifié, en l'occurrence, celui d'« offrir aux forces régressives et restauratrices du passé, une chance d'abuser d'elle, sans y être autorisées »⁶. La psychanalyse a effectivement montré qu'elle pouvait, le cas échéant, faire bon ménage avec la normativité, l'attachement aux rôles parentaux traditionnels, les stéréotypes de genre, une vision archaïsante du droit et une attitude condescendante envers les revendications égalitaires ou, par ailleurs, avec un vitalisme susceptible, malgré elle, de nourrir le discrédit pour la pensée critique et la recherche de la vérité.

D'autre part, ce rationalisme implique une conception de l'âme compatible avec une visée d'émancipation. La théorie de la séduction généralisée ne simplifie pas les enjeux de l'émancipation. À la différence du courant

6 T. Mann, « Freud dans l'histoire de la pensée moderne », *Sur le mariage, Lessing, Freud et la pensée moderne*, édition bilingue Paris, Aubier Flammarion, 1978, trad. L. Servicen.

phénoménologique, elle n'occulte pas le processus de réification concomitant de la formation de l'inconscient sexuel et l'aliénation interne qui en résulte : elle n'assimile pas l'inconscient à la subjectivité psychologique et à ses créations, mais le conçoit au contraire comme une réalité qui leur résiste. Par ailleurs, elle ne considère pas cette aliénation comme un phénomène premier. Elle refuse d'attribuer à l'inconscient sexuel et à ses contenus une source supra humaine, mythique et à l'abri de l'histoire ou, à l'opposé, une source infra humaine, relevant de la sphère du vivant, de l'ordre de l'instinct ou des phénomènes matériels. Au-delà de son caractère de chose, étranger au sens, elle en retrace la source jusqu'au message, c'est-à-dire jusqu'à une modalité de rapports entre humains. Pour paraphraser Camus, on pourrait dire qu'elle dévoile ainsi « l'origine toute humaine de ce qui est humain »⁷, et que, dans les limites du champ de la psychanalyse, elle fait « du destin une affaire d'homme qui doit être réglée entre les hommes »⁸. *Afflavit et dissipati sunt*. Ce qui est fait par les humains n'est ni inné, ni naturel, ni surnaturel, ni même ineffable. Les rapports entre humains et leurs effets sont historiques. Ils sont donc transformables.

Une visée d'émancipation n'implique pas seulement la conception d'une âme capable de se transformer. Elle comporte une dimension morale : elle suppose la possibilité d'une forme de vie d'âme plus libre, à laquelle chacun serait en droit d'aspirer. Dans l'anthropologie de Laplanche, la référence à la traduction témoigne de cet aspect. L'éthique de la traduction implique en effet l'idée d'une langue ou d'une formulation vers laquelle on peut tendre et qui serait toujours améliorée, toujours plus vraie⁹. C'est pourquoi, selon Laplanche, renoncement pulsionnel et traduction se rejoignent pour former le destin culturel de tout être humain¹⁰, un destin dont, avec Thomas Mann, on pourrait souhaiter que l'horizon soit celui « d'une vie meilleure, plus belle, plus équitable, selon l'esprit »¹¹.

7 Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1942, p.166.

8 Albert Camus, id, p. 165.

9 A. Berman, *L'épreuve de l'étranger*. Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1984.

10 J. Laplanche, *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien*. Paris, PUF, coll « Quadrige », 2007.

11 T. Mann (1955), *La dernière année, Esquisse de ma vie, Essai sur Kleist, Essai sur Tchekhov*, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1967, trad. L. Servicen.

Obituary Jean Laplanche
Professor Jean Laplanche : Celebrated Psychoanalyst¹
Martin Stanton
(Practising Psychoanalyst in London)

There is an exquisite surprise moment in Agnes Varda's award-winning documentary *Les glaneurs et la glaneuse* (2000) when she discovers that the man she has interviewed solely as the proprietor of the Château de Pommard turns out to be France's most famous living psychoanalyst¹, whose work has had an immense impact on the very world of contemporary film and culture whence her project derived. She is already shocked by the fact that a wealthy château-owner like him has no practical problem whatsoever with gleaners - the scavengers who gather the grapes left over from his harvest - but she is dumbfounded when she is told that these figures actually profoundly inspire his own clinical and creative work : « As a psychoanalyst, » he tells her, « I am completely familiar with heading out across already harvested land searching out for the fruit and unexpected treasures that have been previously overlooked. »

This interview charmingly reveals the deep roots that bound together seemingly disparate areas of Jean Laplanche's life and work. First and foremost, he always remained deeply connected to the soil of Burgundy. He was born there, studied there, joined the Resistance there in 1943, inherited the proprietorship of the Château de Pommard in 1966, and from then on divided his working life between four days in Pommard and the remaining three in Paris.

His wife Nadine was a vital counterpart in this work-life balance. They were inseparable, and happily married for 60 years. Nadine was irrepressible, sociable and stylish, and brought a large dash of Corsican passion, volatility and gregariousness to temper his more withdrawn and contemplative sides. Nadine accompanied him everywhere, and sat through hours of technical lectures and conferences which surely held little interest to her.

He was, equally, always subliminally and creatively engaged with Burgundy, often in surprising ways. I will

never forget a conversation we had visiting Leeds Castle in Kent in 1990. We had entered a room filled with 14th century carved furniture from John the Fearless, the Second Duke of Burgundy. After a brief celebration of Burgundy's independence from France, and the pre-eminence of its regional style during this period, Laplanche began to muse on the contrast between the human figures, cut to stand out embossed from the wood, and the features of the landscape, which were cut into the main flat surface of the chest.

He embarked on a long reverie about how the silences of open spaces in nature allow you the space to follow your own line of thought, whereas the loud noise and anger of other humans intruded and cut off your space to think. He concluded with the association that there may be children surrounded daily with unprocessed anger or passion from adult others, who will probably later come to feel trapped and claustrophobic in their relationships. Everything they then feel unable to digest will stand out embossed and intrude monolithically in their thinking, like the human figures in the wood-carving. Alternatively, there may be children who live surrounded by the long silences of depressed adult others. They will probably find themselves at some point feeling anxious and agoraphobic. Gaping holes will emerge in their thinking, which may never bottom out, but rather pull everything into their vortex. I realised years later that Laplanche had discovered in that Burgundy carved chest some free associations that clustered, ripened, and came to fruit in his theory of the embossed and hollowed-out forms of transference that govern human relationships.

Laplanche's method was built around enabling people to explore how such cut-out and embossed forms emerge, intrude and wend their way through their own personal lives. For Laplanche, at the heart of our consciousness lies a foundational enigma posed by the intrusion of otherness - the dawning awareness from

¹ *The Independent*, Wednesday 24 July 2013.

childhood that other people and things are ultimately separate from us, so do not follow our thoughts or wishes about how we would like them to behave or respond. From the beginning we become seduced by this other adult world, which we cannot understand, but make every attempt to translate it. We create stories and theories to try to make sense of why others feel and act unpredictably or in puzzling ways, but we always fail - as all translations ultimately fail to capture their original - and we are always left with bits that just do not fit in, so come to stand out mysteriously ; or worse, form some ominous prescience that vital bits may be missing.

For Laplanche, these bits form the central concern of analysis - and set out the main starting points for any work with the unconscious. He remained adamant that

the analyst must leave the story-telling and big life-constructions to the client : « Hands off the theories of the client ! » he would half sing, always with a broad grin. The worst of all outcomes for him would be a world in which ex-clients ended up explaining their miseries and unhappiness by the set theories of their own psychoanalyst. He wanted clients to grapple with the sources of their own feeling and thinking, and, if possible, be surprised, nourished, strengthened and inspired by their discoveries - just like the more fortunate gleaners end up surprised and inspired in Agnes Varda's film.

Jean Laplanche, psychoanalyst and author : born Paris 24 June 1924 ; married Nadine (died 2010) ; died 6 May 2012.

Un maître à penser

Gérard Bonnet

Toutes ces années où j'ai travaillé avec Jean Laplanche, j'ai été frappé par le contraste entre l'extraordinaire continuité de sa démarche, et son aptitude au changement. La continuité s'affirme comme un leitmotiv à chaque page de son œuvre, où il affirme et répète la réalité de l'inconscient, une réalité de plus en plus niée ou sous-estimée dans la pensée contemporaine, qu'il s'est efforcé toute sa vie de rappeler et d'illustrer avec insistance. L'inconscient n'est pas à ses yeux cette hypothèse fumeuse destinée à faire rêver les poètes ou à provoquer les philosophes, c'est un potentiel d'énergie psychique inépuisable, propre à chaque sujet, fondé sur des traces effectives, et qui s'avère déterminant dans toutes les productions humaines.

C'est en cherchant comment se faire entendre dans le concert des sciences et des opinions du moment qu'il a pris deux tournants importants. Le premier s'est produit en 1970/75 quand il a inscrit effectivement l'enseignement de la psychanalyse à l'université, en participant à la création de l'UER de sciences humaines cliniques, à la mise en place d'un doctorat spécifique, d'une revue intitulée *Psychanalyse à l'Université*. Ayant été le premier à soutenir une thèse sous sa direction et l'ayant accompagné dans les démarches qui ont suivi, j'ai pu mesurer l'impact de ces différentes initiatives dans le monde analytique où l'on se demandait si la psychanalyse n'allait pas y perdre son âme. Autant cet enseignement universitaire suscitait l'intérêt des autres disciplines, y compris scientifiques, autant il suscitait méfiance et même rejet de la part de beaucoup d'analystes, convaincus que seuls les travaux cliniques et le cursus institutionnel étaient fidèles à l'esprit de la psychanalyse. On connaît la suite. Même si l'abord comportemental ou neurologique tient aujourd'hui la vedette, la présence active et inventive de la psychanalyse dans les instituts universitaires est essentielle pour qu'elle puisse continuer à se faire entendre dans le monde de la recherche scientifique, à tous les niveaux.

Un autre tournant a mis en émoi le monde analytique. Il est intervenu en 1987 avec la publication des *Nouveaux fondements* et la mise en œuvre de la nouvelle traduction des œuvres de Freud. Jean Laplanche faisait retour à la première intuition majeure de Freud pour lui donner un sens et une portée nouvelle, et en même temps, il mettait en chantier une version de l'œuvre freudienne aussi proche que possible du texte d'origine. Ce double parti pris a suscité de nouvelles réactions, plus vives encore que les précédentes, et il n'a pas toujours été aisé de répondre aux nombreuses objections qui se sont élevées. Mais Jean Laplanche a persévéré dans cette direction, réaffirmant dans divers articles, comme Freud aux origines, que l'inconscient est sexuel, et pour être plus précis *sexual* ; en explicitant d'un point de vue analytique la distinction entre genre et sexe qui fait tant parler aujourd'hui ; en montrant le rôle déterminant de la séduction dans la création artistique et plus précisément dans ce qu'il appelle « l'inspiration ».

Finalement, ce ne sont pas seulement les notions proprement dites qui m'ont personnellement le plus marqué dans la recherche, ce sont ses exigences. Exigence de respect des textes, de rigueur qui nous obligeait à retravailler nos travaux sans relâche, et en même temps, exigence de nous voir prendre des positions personnelles qui fassent avancer la pensée. Quand on abordait un sujet, il insistait pour qu'on ne se lance pas sans avoir pris connaissance de tout ce qui avait été écrit à ce propos jusque-là, tout en exigeant qu'on fasse preuve de critique et d'inventivité. Je retiens aussi de ces années d'enseignement les maîtres-mots qu'il répétait volontiers et qu'il était le premier à mettre en œuvre. « Il faut faire travailler Freud », « repérer les contradictions, les retours, les bévues pour les rendre fécondes ». « Faire grincer le texte ». Ce n'était pas un retour à Freud, mais un retour de Freud, repris dans le discours analytique actuel pour le mettre à l'épreuve et lui faire livrer sa part d'inachevé.

Ce théoricien hors pair était aussi un homme d'une sensibilité extrême. Je garde surtout de lui le souvenir d'un véritable ami, sans concession, mais sûr, solide, vous aidant à vous accomplir sur votre propre chemin. Il a toujours répondu présent aux moments difficiles et soutenu les démarches qu'il estimait constructives. C'est dire si son absence est pour moi sans égale. Et pourtant, il va falloir poursuivre la route sans lui, selon le souhait qu'il m'écrivait très peu de temps avant sa mort : « vous avez maintenu le cap avec une souple intransigeance et la fidélité à vos idéaux, l'EPCI en est le témoignage qui doit vous survivre malgré les difficultés actuelles pour maintenir ce pôle d'exterritorialité féconde et indispensable ».

Éloge de la méthode

Jean-Michel Lévy

Mettre au travail la pensée des maîtres c'est prendre le risque d'une dés-idéalisation pour maintenir le pari d'une pensée vivante. Ce qu'il effectuait si bien avec Freud, Jean Laplanche m'avait dit un jour la grande difficulté qu'il éprouvait à le faire avec Lacan, tant l'aspect tellement structuré de son système en rendait la tâche ardue. Une tâche qu'une question transférentielle compliquait sûrement. Comment faire travailler Lacan ? Celui-là même qui demeura toujours, de façon explicite ou implicite, un interlocuteur privilégié de Laplanche. Je me souviens de ce jour où nous travaillions à partir d'un séminaire de Lacan et où Laplanche, avec un air malicieux mais aussi avec une émotion qu'il nous avait fait partager, avait sorti de sa serviette son petit cahier de notes de l'époque.

La méthode « laplanchienne » consiste en une mise au travail des concepts afin de pouvoir, selon sa belle expression, « leur faire rendre l'âme », c'est-à-dire de tenir compte du mouvement de refoulement que la théorie opère, parfois au prix du vif de la découverte aussitôt recouvert. Cette façon de procéder, accompagnée d'un refus des concepts à majuscules ou du pathos grandiloquent, soutenait un mouvement de liberté de la pensée bien plus attrayant pour moi que l'inertie d'une référence-révérence théorique envers un homme, aussi génial soit-il ! Cette méthode m'avait « séduit » lors de mes années d'apprentissage et je m'étais tout naturellement tourné vers Laplanche pour entreprendre une analyse : au téléphone, une voix grave, un ton un peu bourru, « pas de place, rappelez-moi dans... » Combien de temps, je ne le sais même plus, trop longtemps de toute façon en raison de l'urgence personnelle de recourir à l'analyse, et je m'étais alors, provisoirement, détourné de lui.

Mais quand se fit jour mon souhait d'entamer une supervision, je décidai de m'adresser de nouveau à Jean Laplanche. Et tout d'abord la scène sembla se répéter à l'identique, car à ma demande il répondit qu'en ce moment précis il ne prenait pas de contrôles. Désappointé, déçu par cette annonce d'un nouveau rendez-vous manqué, je m'apprêtais à prendre congé quand soudain Laplanche me demanda si j'étais en formation à l'APF. Quand il entendit ma réponse négative, il s'exclama : « Alors vous êtes un franc-tireur ! ». Sa curiosité, son ouverture à l'inattendu, à l'inconnu suscitèrent un petit échange et il me proposa alors un rendez-vous au terme duquel il accepta de me prendre en contrôle.

Quelques années plus tard, le « franc-tireur » effectuait les démarches pour rejoindre les « aspirants » de l'Institut de formation de l'APF.

Je me sens redevable à plus d'un titre envers Jean Laplanche, l'homme, le théoricien, et j'espère continuer à faire fructifier ce qu'il m'a transmis, non pas en « laplanchien », un signifiant d'ailleurs peu engageant, mais plutôt, ce qui lui rend hommage, en espérant préserver toujours, pour penser, un esprit de franc-tireur... Pour penser les fils ne doivent pas seulement tuer les pères, ils doivent aussi intérieurement les quitter, s'éloigner d'eux. Pour pouvoir vraiment penser il nous faut supporter la distance qui nous sépare de ceux qu'on aime et dont on veut être aimé. Heureusement cet écart est aussi ouverture sur une communauté : tous ceux avec lesquels on débat. C'est en ce sens que « discuter » Jean Laplanche pourra maintenir pour moi sa place d'interlocuteur de choix et garder sa pensée vivante.

Un souvenir de travail avec Jean Laplanche

Brigitte Eoche-Duval

L'analyse du texte de Roiphe et Galenson¹ par J. Laplanche dans le cadre de son séminaire de travail, en mai 2000, me permit de questionner autrement la question de la castration par rapport à la constitution de l'identité sexuelle, et par rapport à l'Œdipe. À vrai dire, c'était cette question qui m'avait amenée à suivre son séminaire, sur le conseil de Dominique Maugendre, dont j'avais précédemment suivi le séminaire dans mes débuts à l'APF, dans la même optique, prise encore à l'époque dans les rets de ma formation universitaire. Déjà fort troublée par le déroulement des processus associatifs qui y opéraient au détriment de l'étude approfondie ou plutôt objective du concept lui-même, je le fus encore plus dans le séminaire de Jean Laplanche, quoique d'une toute autre manière. Si beaucoup d'entre nous insistent sur la rigueur de la méthode utilisée par celui-ci pour l'analyse du texte freudien et la mise en question radicale de ses concepts, il faut souligner aussi combien le dialogue qu'il instaurait avec des penseurs contemporains, étrangers ou venant d'autres disciplines, contribuait à façonner sa propre pensée, dans sa différenciation voire rupture avec la pensée freudienne et aussi lacanienne. C'était en quelque sorte une source d'inspiration, à partir de ce noyau d'altérité auquel il se confrontait.

Ce texte de Roiphe et Galenson, psychanalystes new-yorkais, fut sans doute un des éléments qui contribua à l'élaboration de sa pensée concernant « le genre, le sexe, le sexual »², dans le mouvement d'analyse et de confrontation aux travaux contemporains dans ce domaine de recherche, que ce soient ceux de Stoller, Judith Butler, ou Teresa de Lauretis, et d'autres. En effet, ces deux auteurs, « malhériens » à l'origine, à la suite des travaux de Stoller et ceux de Money et Ehrhardt, avaient émis l'hypothèse d'une assignation primaire de genre.

1 H. Roiphe-E. Galenson, 1987, *La naissance de l'identité sexuelle*, « Le fil rouge », PUF.

2 J. Laplanche, in *Sexual, La sexualité élargie au sens freudien*, 2007, « Quadriges », PUF.

Ce que reprit J. Laplanche avec l'assignation de genre par l'autre parental, dans la communication qu'il instaure avec l'enfant, brouillée par ses propres fantasmes sexuels inconscients. Pour ensuite développer l'idée que cette identité primaire de genre était remaniée dans l'après-coup par l'expérience de la différence des sexes et codée symboliquement.³

Il était d'abord surprenant de constater que J. Laplanche accordait un intérêt pour l'observation d'enfants (il s'agissait ici d'observation sur de longues années de jeunes enfants vivant collectivement dans une crèche expérimentale). Il l'avait toutefois critiquée en tant que méthode d'investigation analytique, car ne pouvant tenir compte des attitudes parentales inconscientes, malgré l'évolution des auteurs en ce sens. Ce qui l'avait amené à penser, avec humour, encore un pas vers la séduction généralisée ! Néanmoins, nous n'étions pas dans l'expérience clinique analytique... Est-ce que cette observation lui permettait de continuer à différencier la sexualité infantile, celle qui s'observe et se réprime, du sexuel ou sexual, considéré par lui comme le refoulé - même, dans sa force de déliaison mais aussi à la source de la « poussée à traduire » ? Cette complexité là n'est-elle pas à déployer et en regard des topiques freudiennes et en fonction des processus opérant dans l'actualité des cures analytiques ? Était-ce aussi la démarche scientifique des auteurs qui l'intéressait ? Ceux-ci en effet nous proposaient une expérience de la différence sexuelle à partir de l'observation chez les enfants de « réactions de castration précoces » lors de la perception de la différence des sexes. Cela leur permettait de postuler une phase génitale précoce, pré-œdipienne, lors de laquelle s'acquiert pour chaque enfant son identité sexuelle, lors de la deuxième moitié de la deuxième année. Les petites filles réagissaient différemment des petits garçons,

3 J. Laplanche, « Castration et Œdipe comme codes et schémas narratifs », in *Sexual, la sexualité élargie au sens freudien*, 2007, « Quadriges », PUF.

avec une certaine vulnérabilité mais aussi avec des capacités de symbolisation rapides et importantes, alors que ces derniers opposaient le plus souvent un déni face à la perception de la différence, les rendant moins vulnérables, mais susceptible d'entraver leur pensée. Pour les petites filles, s'établissait donc très tôt le sens de leur féminité, et un développement complet vers la féminité. Ceci évidemment m'intéressait beaucoup, et je regrettais que Jean Laplanche ne s'engage pas plus sur cette voie de la féminité précoce, comme s'il en laissait tomber la clef, mais ce n'était pas le but de sa recherche.

Cela lui permit de différencier la castration comme réaction à la perception de la différence des sexes, de la castration comme attribution de cette différence à un retranchement, suite à la menace d'une figure œdipienne. Désolidarisant ainsi castration et Œdipe, il s'écartait de la pensée freudienne qu'il estimait peu élaborée sur ce point. Toutefois, je fus étonnée, et le suis encore par le saut épistémologique qu'il opéra alors, en proposant de penser la castration d'abord comme un code mettant en jeu la logique binaire, celle de l'opposition « phallique/castré », et ensuite comme élément narratif œdipien. Comme si le règne du concept de castration reprenait de la vigueur avec ce mode de symbolisation par le code. Je fus un peu

soulagée de lire ce bref passage, dans son article sur « le genre, le sexe, le sexual » où il interroge la possibilité « de modèles de symbolisation plus souples, plus multiples, plus ambivalents » que la forme rigide de l'universalité du complexe de castration. Je regrettais là aussi que Jean Laplanche ne se soit pas aventuré sur cette voie, qu'il ait là aussi laissé tomber ce qu'il avait entre les mains. Dans la mesure où il accordait cette importance à la perception quant à la reconnaissance de la différence, n'y avait-il pas à en élaborer le champ métapsychologique ? Par ailleurs faisait-il référence ainsi à des processus de symbolisation plus primaires, relevant de la plasticité du vécu corporel de l'*infans*, de formes ludiques primitives, balisant ainsi un champ transitionnel et assurant le passage, l'étiayage du sexuel sur l'auto-conservatif ?

Autant de questions proposées ici de manière bien succincte face à l'ampleur, la précision et la créativité métapsychologiques de l'œuvre de Jean Laplanche, comme autant d'énigmes pour continuer à penser, autrement, en désaccord ou en continuité avec lui. Et lorsque nous savons la fonction primordiale qu'il leur accordait dans sa pensée théorique et qu'il leur accorde comme source pulsionnelle de toute pensée de recherche, la voie s'ouvre vers l'inachèvement.

Travailler avec Jean Laplanche : à Paris, à Lyon

Claude Arlès

Inventée par Freud, la situation analytique est la confrontation à l'énigme que représente l'analyste pour le patient, du fait du cadre qu'il instaure et des *refusements*¹ qu'il maintient. Pour Jean Laplanche cette situation est la reproduction analogique d'une séduction originaire. Par cette énigme, transfert de l'originaire, l'analyste favorise le retour des *messages compromis* et implantés par l'inconscient parental. La théorie de la séduction est ainsi, pour Jean Laplanche, la nécessaire contre partie de la situation analytique.

Ce texte s'inspire d'une introduction écrite en 2006 pour une après-midi de travail autour de Jean Laplanche qui avait très généreusement accepté de venir rencontrer les analystes en formation de l'APF à Lyon. Je voudrais, ici, témoigner de cette rencontre, de ma reconnaissance et surtout de cette singulière disposition que possédait Jean Laplanche à mobiliser, transmettre et faire travailler l'analytique en chacun de nous. Au lendemain de mon admission à l'APF, je me suis inscrit au séminaire qu'il animait avec Christophe Dejourné. J'ai ainsi découvert des textes, des contrées de sa pensée et une façon d'approcher les textes analytiques qui m'étaient inconnus mais j'ai surtout pu approcher et rencontrer l'analyste engagé qu'il était. Évidemment, son engagement fut d'avoir, à l'instar des frères fondateurs de la horde, rompu avec Lacan et créé l'APF mais il fut aussi de présider à l'abandon par l'APF de l'analyse didactique au terme d'une longue réflexion fondée sur le modèle de l'extraterritorialité qu'il a soutenu, théorisé et mis en débat au sein de l'Institution. L'extraterritorialité est d'ailleurs l'application du refusé étendu à la question du cursus et de l'enseignement au sein de l'Institution. Comme beaucoup de collègues, ce qui m'a conduit, dès mon internat, à lire Jean Laplanche, fut la clarté et la rigueur de son propos mais surtout cette façon de

1 J. Laplanche tient à la traduction de *Versagung* par refusé (et non frustration). Cette traduction où il utilise un mot ancien rejoint la langue de Freud mais surtout témoigne mieux de l'idée que le refusé est un mouvement que l'analyste s'applique à lui-même tout autant qu'à l'analysant.

faire travailler, sans complaisance ni dogmatisme, le texte freudien à l'aune des concepts décrits par Freud. Sa longue carrière de traducteur l'a familiarisé avec Freud mais aussi avec ce concept de traduction, clé de voûte de sa *théorie généralisée de la séduction*. Je garde un souvenir ému d'un homme attentionné et sensible mais intraitable sur l'utilisation du mot, du mot juste. Pour cautionner ses agacements concernant le fourvoiement de certains, il scandait avec une vigueur et une vitalité saisissantes : « Lorsque l'on cède sur le mot, on cède déjà sur les idées... »

Un de ses textes, au demeurant trop peu connu, illustre parfaitement ces aspects et cette façon de prolonger le cheminement freudien depuis ses quelques impasses ou fourvoiements mais surtout depuis le souhait de Freud de faire fructifier l'héritage qu'il nous a légué. Il s'agit du texte : « Rêve et communication »² dont le sous-titre, « Faut-il réécrire le chapitre VII de la *Traumdeutung* ? », témoigne moins de son goût pour la polémique, au sens du débat et de la controverse, que de sa volonté inlassable de faire travailler un texte jusqu'à en entendre les grincements et les plaintes comme on écouterait celles d'un analysant. Une des séances de son séminaire de 2005 illustre bien cette question. Il nous rapporta la difficulté rencontrée par l'équipe de traduction des Œuvres complètes concernant la nouvelle traduction de la « *Traumdeutung* ». « *Traumarbeit* » devait-il être traduit par travail de rêve ou travail du rêve ? Le choix de la préposition « de » renvoyant à un équivalent de l'adjectif onirique (c'est-à-dire un travail qui a rapport au rêve) et celui de la préposition « du » mettant l'accent sur le verbe travailler, c'est-à-dire sur le fait que le rêve lui-même travaille. Malgré d'inévitables critiques et bien que la langue allemande ne puisse trancher, les traducteurs proposèrent « travail de rêve » puisque c'est là, la pensée de son auteur. Pour Freud, le « travail de rêve » est en effet un travail psychique qui

2 J. Laplanche, « Rêve et communication : faut-il réécrire le chapitre VII ? », *Sexual* (La sexualité élargie au sens freudien), 2000-2006, PUF pp. 51-78.

précède le rêve et ne vise qu'à sa construction. Pour lui, le rêve ne travaille pas et ne communique pas.

Pourtant une lecture attentive de l'œuvre de Freud révèle des développements et des mouvements de sa pensée que Jean Laplanche met en perspective et n'hésite pas à prolonger en nous invitant au questionnement suivant : le rêve peut-il produire autre chose qu'un accomplissement de souhait ? Peut-il travailler à quelque chose ? Peut-il abriter un message, c'est-à-dire s'inscrire dans une communication interpersonnelle ou intrapersonnelle dont la visée serait alors, pour cette dernière, perlaborative ? Cet article, « Rêve et communication », convie le lecteur à revisiter la question de la fermeture narcissique du rêve, de son solipsisme centré sur l'accomplissement de souhait que Jean Laplanche réexamine à l'aune d'une ouverture potentielle du rêve à communiquer. Son intuition est d'ailleurs que les conséquences de la théorie de la séduction généralisée ne soient pas sans effet sur la métapsychologie des processus du rêve. Ainsi se justifie son sous-titre qui, si tel est le cas, conduirait à réviser le chapitre VII de la *Traumdeutung*.

La première partie du texte aborde le problème de la communication du rêve (en particulier dans la cure) et dénonce une dérive de la psychanalyse contemporaine qui assimile souvent le rêve à son récit. C'est-à-dire à un discours comme un autre, un simple récit qui s'interpréterait à partir du transfert et de sa dynamique intersubjective. Noyé dans son récit, le rêve n'existe plus sinon comme discours commun. Jean Laplanche nous incite à renouer avec la réalité objective du rêve qu'il appelle alors joliment « le rêve rêvé », il invite à un retour sur le rêve, pour le sauver des eaux de son récit. Seul ce récit nous le fait parvenir, certes, mais certains auraient trop tendance à l'y réduire. Ils s'éloignent par là de la méthode d'analyse du rêve et de la façon de l'interpréter telle que Freud l'a conçue comme voie royale d'accès à l'inconscient. Les enjeux de cette méprise sont nombreux, citons essentiellement celui de méconnaître la réalité du rêve, du rêve comme objet, mais surtout celui de renverser son analyse en délaissant les associations du rêveur et en interprétant à partir du choix arbitraire du signifiant qu'aura retenu l'analyste. La dérive est alors de verser dans un « lacanisme » ou l'inconscient resterait, non seulement, pris dans les rets du langage mais surtout s'échouerait sur les rives d'un inconscient

collectif et s'éloignerait encore plus d'une référence à un inconscient individuel.

La seconde partie du texte aborde la question de la communication dans le rêve, à savoir : l'expérience du rêve, du « rêve rêvé », a-t-elle quelque chose à voir avec la communication inter-humaine ? L'enthousiasme suscité par cette question est vite tempéré par une fin de non recevoir de Freud qui répond explicitement que le rêve ne veut rien dire à personne, il n'est pas un véhicule de la communication³ et que les paroles de l'analyste n'ont pas plus d'effets sur le rêveur que les stimuli somatiques⁴. Retenons que pour Freud, le rêve n'émet pas de message et ceux qu'il reçoit sont traités comme de purs stimuli matériels.

Faisant jouer cette opposition stimulus/message, Jean Laplanche revient sur l'usage que fait Freud de la notion de message dans le rêve télépathique. Dans ce dernier, le rêveur rêve, par exemple, que son fils meurt à la guerre et apprend le lendemain que son fils est bien mort à l'heure du rêve. De fait, le rêveur doit bien, et ce quelqu'en soient les modalités, être là récepteur d'un certain message. Mais Freud ne concède rien et réaffirme que le message télépathique est traité comme un morceau de matériel en vue de la formation du rêve, comme un autre stimulus venant de l'extérieur ou l'intérieur, comme un bruit dérangent venant de la rue⁵. Assimiler un message à un bruit c'est ce que Jean Laplanche conteste. Pour ce faire il s'appuie sur les travaux d'André Bourguignon qui rapporte que des stimuli significatifs, par exemple des mots, sont beaucoup mieux perçus par le dormeur que des stimulations matérielles : soit qu'ils le réveillent, soit qu'ils soient intégrés dans les pensées du rêve.

Ces deux arguments (rêve télépathique et expériences de Bourguignon) invitent à modifier le modèle de l'appareil psychique tel qu'il est décrit dans le chapitre VII. C'est-à-dire réviser ce schéma fondé sur une analogie entre le fonctionnement psychique et l'arc réflexe. Ainsi, au stimulus perceptif afférent et à la réaction motrice du pôle efférent, il conviendrait mieux de concevoir un message afférent et un message efférent, en un mot de substituer au stimulus la réalité du message.

3 S. Freud (1915-1917), « Incertitudes et critiques », « XV leçons d'introduction à la psychanalyse », OCF/P, XIV, PUF, 2000, p. 239.

4 *Ibid.*, p. 245-246.

5 S. Freud (1922), « Rêve et télépathie », OCF/P, XVI, PUF 1991, p. 131.

Attardons-nous un instant sur cette démarche de vouloir substituer au stimulus perceptif un message, pour passer d'un modèle béhavioriste à un modèle de communication. C'est, à mon sens, le fil rouge de tout le texte. Jean Laplanche la reprend quelques paragraphes plus loin en faisant retravailler cette question au travers de *l'expérience de satisfaction* décrite dans le projet de psychologie scientifique mais aussi largement reprise dans le chapitre VII. L'intérêt d'appliquer ce questionnement (message/perception) à l'expérience de satisfaction se fonde sur son analogie avec le rêve. Avec poésie, Jean Laplanche compare l'excitation de l'enfant dans l'expérience de l'allaitement à une bouilloire qui, on l'imagine, siffle... Sa métaphore illustre subtilement les deux critiques adressées à la conception freudienne de l'expérience de satisfaction. La première est de réduire la situation de maternité à un schéma comportemental froid et purement mécanique qui méconnaît ou aseptise toute la richesse de la relation et du dialogue entre la mère et son bébé. La seconde critique est d'envisager cette situation uniquement sous l'angle du besoin alimentaire.

La critique sous-jacente est évidemment de surtout méconnaître à ce stade l'existence d'un sexuel. Rappelons que Freud va sortir de cette impasse en proposant l'existence d'un sexuel à concevoir comme quiescent, comme déjà là et qui se révélera en s'étayant sur le besoin, sur l'auto-conservation, c'est-à-dire sur l'expérience d'allaitement. Jean Laplanche réfute catégoriquement cette conception de l'étayage qui supposerait la coexistence d'un besoin alimentaire et d'un besoin sexuel, tous deux instinctuels et qui supposerait une « pulsion sexuelle orale innée » que rien ne permet de présumer. Il propose alors d'accorder plus d'importance à cette situation anthropologique fondamentale, à cette dissymétrie mère-enfant qui répond certes au besoin mais qui inévitablement et heureusement va y associer les nombreux messages et échanges entre cette mère et son enfant. Paradigme de *la séduction originnaire* cette situation fondamentale se polarise sur des messages constitués de signifiants verbaux, non verbaux ou comportementaux qui sont imprégnés de significations sexuelles inconscientes. Rappelons que ces messages compromis par l'inconscient, énigmatiques pour l'enfant, le sont tout autant pour l'adulte qui les

émet, dans la mesure où ils restent non-traduits.

Abordons un autre aspect important de la relation mère-enfant. Le principe de réalité mais aussi cette dissymétrie essentielle entre l'adulte et l'enfant imposent à l'enfant une tâche de liaison, de maîtrise et de symbolisation que Jean Laplanche désigne comme un travail de traduction⁶. Certains de ces messages resteront non-traduits, d'autres en attente de traduction. Retenons surtout que ce sont ces restes non-traduits qui deviendront les objets-sources de la pulsion et qui organiseront topiquement l'inconscient. Partition entre l'inconscient et le pré-conscient-conscient, le refoulement originnaire résulte, pour Jean Laplanche, de ce mouvement et de ces restes non-traduits qui resteront fortement contre-investis tout en gardant cette capacité d'affecter le sujet en tant que source d'excitation interne. Jean Laplanche rappelle que l'inscription inconsciente se fait toujours en deux temps. Celui de l'expérience elle-même et celui de l'après-coup qui en est sa reprise signifiante qu'il nomme traduction et qui laisse toujours quelques restes non-traduits.

Les enjeux de cette conception sont majeurs et ne doivent pas être sous-estimés. Quels sont-ils ? Dans la théorie de l'étayage la pulsion prend sa source dans un rapport de contiguïté avec l'auto-conservation et non dans les restes immaîtrisés et non-traduits du message de l'autre. Cela ne signifie pas que, dans la conception de Jean Laplanche, le corps soit mis de côté mais que c'est le message compromis de l'autre qui désignera dans le corps les zones d'implantation des objets-sources. Concernant l'expérience de satisfaction, il faut donc substituer à la notion de perception celle de message, introduire la dualité (moi et l'autre), admettre le compromis entre sexuel et auto-conservatif (cette bigarrure du sexuel au sein de l'auto-conservatif) et enfin, faire jouer pleinement la notion d'après-coup et de traduction.

Ainsi dans la perspective freudienne ce sont les restes perceptifs, ceux de l'objet satisfaisant, qui sont reproduits avec une telle force qu'ils sont même hallucinés. Au point que l'on peut se demander, nous dit Jean Laplanche, comment le nourrisson sortirait d'une hallucination pleinement satisfaisante pour le besoin ? Avec la notion

⁶ Il est saisissant de voir ce retour régulier et cette importance de « la traduction » dans la pensée de Jean Laplanche.

du primat de l'autre, c'est un message qui est rejeté dans l'inconscient et non une perception inerte sans signification intersubjective. Ces signifiants désignifiés sont autre chose que des souvenirs, ils ont perdu leurs liaisons de sens et leurs relations contextuelles spatio-temporelles ; ce sont des signifiants quasi-chose qui prennent alors une valeur de réalité psychique.

C'est pourquoi, nous dit Jean Laplanche, qu'il est préférable de concevoir l'hallucination comme un « message sans émetteur » que comme la classique « perception sans objet ».

Même si c'est probablement très réducteur, pensons à notre façon d'écouter le témoignage d'un sujet qui aurait vu un OVNI ! J'en vois au moins deux. La première : face à l' inexplicable effroi d'une situation si énigmatique, le sujet se frotte les yeux, ou son entourage le fait à sa place, en invoquant un rêve, une illusion ou plus probablement une hallucination ; c'est-à-dire en interrogeant la réalité de cette perception. L'autre position qui a d'ailleurs conduit certains à réfuter le terme d'OVNI pour lui préférer celui « d'expérience vécu inexplicable » consiste à se placer du côté de l'énigmatique et surtout du message ; c'est-à-dire que l'on interroge l'énigmatique du message. Un message qui se réduit d'ailleurs le plus souvent à : « que me veulent-ils ? » et qui d'emblée interroge le sens plus que la réalité de la perception.

Qu'il s'agisse d'une réalité, d'un rêve ou d'une hallucination, cette situation reproduit celle d'une séduction originaire dans ce qu'elle dépasse le sujet qui probablement comme dans la situation du rêve et celle de la cure remet et témoigne d'une vive circulation du pulsionnel et de la présence de l'autre.

Revenons à « Rêve et communication », où il est justement question de circulation. En effet, après avoir montré pourquoi le message doit prévaloir sur la perception, Jean Laplanche revient sur le schéma de l'appareil psychique du chapitre VII qu'il propose de ré-enrouler puisque une note de Freud de 1919 nous y invite.

Cet enroulement du schéma du baquet, il l'enrichit de quelques prolongements pour en faire alors non plus un modèle de l'appareil psychique mais un modèle polyvalent du surgissement des formations de l'inconscient qui rend compte de la séduction originaire. Concevoir le rêve comme voie royale d'accès à l'inconscient ne doit pas, précise-t-il, nous faire confondre les deux.

Ainsi, affirmer l'absence d'intention communicative lui semble abusif s'agissant du rêve mais probablement plus approprié pour l'inconscient. Cela sous entend, me semble-t-il, que l'on devrait plus parler du solipsisme de l'inconscient que du solipsisme du rêve. Cette précision est importante. Elle indique que de la même façon qu'il ne faut pas réduire le rêve à son récit, il convient d'éviter de confondre rêve et inconscient.

De tous temps les rêves ont eu une ouverture allocutoire. Si le rêve ne parle pas directement à quelqu'un, nul doute qu'il a une adresse. Ferenczi constate d'ailleurs, qu'il existe une compulsion à raconter son rêve à celui que le contenu latent concerne⁷. Pour Jean Laplanche, l'énigme est l'instigateur du rêve. Sur la base du schéma du baquet, qui établit une équivalence entre le rêve et la séance analytique, il invite à penser que le rêve pendant la cure soit, comme le transfert, provoqué par l'énigme que représente l'analyste.

Plus qu'une séduction, Jean Laplanche propose là de parler d'inspiration ou de provocation... L'analyste provoque le rêve et à son tour le rêve cherche le désir inconscient.

Comment illustrer cette conception ? Permettez-moi un détour « hors les murs de la psychanalyse », selon son expression et une démarche à laquelle il tenait, dont le but sera de montrer comment la présence de sa pensée m'anime et m'inspire aujourd'hui.

Dans son analyse de l'anachronisme dans la peinture, Daniel Arasse explique que les conditions actuelles de visibilité transforment ce que l'observateur peut voir d'un tableau⁸. Une œuvre de la Renaissance ne se voit plus de la même façon dans un musée que lorsqu'elle était, dans la pénombre, suspendue à la cimaise d'une église ou d'un château. Je m'appuierai, en premier lieu, sur l'analyse proposée par Daniel Arasse d'une *Annonciation* peinte par Fra Filippo Lippi, exposée à la *National Gallery* de Londres. Il s'agit d'une composition, assez classique pour l'époque, où Gabriel rend visite à Marie. Dans le calme d'une cour, assise, le visage penché, elle regarde une colombe, habituelle représentation de l'esprit saint, qui l'observe et semble avoir suspendu son vol quelque

7 S. Ferenczi (1913), « A qui raconte-t-on ses rêves ? », « Psychanalyse II », *Œuvres complètes* (1913-1919), p. 32.

8 D. Arasse, « Secrets de peintres » et « Heurs et malheurs de l'anachronisme », *Histoires de peintures*, Folio essais, p. 118-119 et p. 219-232.

centimètres au dessus de ses genoux. Si l'on regarde le tableau plus attentivement, on s'aperçoit que cette colombe virevolte et que des rayons d'or partent de l'oiseau pour aller vers le ventre de Marie, se ficher dans les plis de sa robe. À cet endroit, à peine visible, se trouve un trou dans son vêtement, une boutonnière. Avec l'érudition et l'acuité qu'on lui connaît, Daniel Arasse interprète ce détail du tableau comme une fantaisie concernant la religieuse qui lui servait de modèle. Selon lui, ce qui rend cette fantaisie possible, c'est que le tableau était initialement destiné à être installé comme imposte au dessus d'une porte et de ce fait bien peu visible dans ses détails pour l'observateur. Refusant de verser dans une interprétation anecdotique⁹, Daniel Arasse tient ce détail pour la marque d'un éros et insiste sur l'importance de garder cette interprétation incertaine du fait de l'intimité entre le peintre et son œuvre. Par un autre cheminement, il rejoint ces deux composantes de l'énigmatique : le stimulus perceptif et le message, ou encore le rêve et la communication que Jean Laplanche fait travailler dans son texte. Dans son étude sur le détail, il écrit : « Dans le contexte de l'œuvre faite par *amoris causa*, « par amour », le détail peut devenir pour le peintre un lieu et un moment pulsionnels »¹⁰. Comme Jean Laplanche dans son activité de traducteur, Daniel Arasse s'attachait tout aussi méthodiquement à « écouter » patiemment un tableau. Il s'en imprégnait, se laissait travailler par son énigme jusqu'à ce qu'il soit saisi, comme l'écrit Edmundo Gómez Mango, par la «poïésis» de sa constitution. Au-delà de l'anecdote, il connaissait parfaitement la *Traumdeutung* et attendait de ses étudiants d'histoire de l'art qu'ils lisent avec attention le sous-chapitre concernant le travail de rêve¹¹.

À la lumière du propos de Jean Laplanche, Filippo Lippi semble peindre une annonce assez classique dans sa facture, mais concernant ce détail et l'impulsion vénérielle qui le saisit - et qu'assurément il ne s'autorise

9 Anecdotique au sens d'être uniquement centrée sur la biographie du peintre et non sur le travail du rêve et les associations que cette création lui donne à voir. En effet, quelques années après la réalisation de ce tableau, Filippo Lippi, entré au couvent à l'âge de 15 ans, s'enfuit du couvent et épousera Lucrezia Buti, son jeune modèle, après avoir appris qu'elle attendait un enfant de lui.

10 D. Arasse, *Le détail - pour une histoire rapprochée de la peinture*, Flammarion, 2008 (2^{ème} édition), p. 327.

11 E. Gómez Mango, « L'émotion poétique », *Un muet dans la langue*, Gallimard, p. 33-52.

que parce qu'il pense que ce détail ne sera pas vu - il ne sait pas ce qu'il peint lorsqu'il peint ce détail. Présent au centre même du tableau, ce détail est un véritable message énigmatique que nombre de critiques et d'historiens ne verront d'ailleurs pas pendant de très nombreuses années et ce, malgré la levée du refoulement liée au décrochage du tableau et à son installation dans un musée.

La difficulté à voir puis à traduire ce détail relève probablement du fait que nous nous retrouvons exactement dans la même position de voyeur que le peintre. L'énigme de ce détail, ce qu'il nous donne à voir, ce qui nous attire et nous intrigue est en fait, le retour subreptice de ces restes non-traduits qu'il nous a fallu refouler ou sublimer.

Plus qu'au corps du modèle qu'il désire comme le propose Arasse, l'artiste se trouve ici confronté au retour de ces restes non-traduits concernant ces objets-sources issus de sa relation à sa mère. Mais ne nous trompons pas, il est ici question de la mère de l'enfance, de celle qui fut parfois débordée par ses propres messages énigmatiques, disons par sa propre sexualité infantile, de cette mère séduite et séduisante qui n'a pas toujours pu tempérer ses émois ni ceux de son enfant pour elle. Notons, que c'est bien de l'énigme représentée par son modèle, que naît cette néogénèse libidinale qui aboutit ici à un véritable rêve que le talent du peintre lui permettra de coucher sur la toile. C'est en effet le silence, l'immobilité et le *refusément* du modèle qui provoque la résurgence d'une situation, transfert de l'originare, où quelque chose du désir du peintre l'appelle, recircule puis apparaît dans son rêve et secondairement sur le tableau.

Malgré les mécanismes de déplacement, condensation et renversement en son contraire : la mère sexuée devenant vierge immaculée, l'enfant excité une colombe, le travail de rêve échoue partiellement dans sa visée de déguisement au niveau du détail du tableau. C'est-à-dire au niveau de cette boutonnière. Qu'en est-il donc de ce trou ? Qu'en est-il de l'attraction et de l'effet qu'il produit sur cet oiseau, mais surtout sur le rêveur c'est-à-dire le peintre mais aussi son destinataire, le modèle, dont on peut penser qu'elle fut la seule pendant de

nombreuses années à avoir vu ce détail qui pour une part lui était adressé.

Si le rêve dans la cure peut chercher, au-delà de l'accomplissement de souhait, à communiquer quelque chose au rêveur, dans un mouvement perlaboratif, ou à l'analyste, nul doute que ce tableau est ici inspiré et adressé autant au modèle qu'à celle que ce modèle incarne : sa mère. Une mère que le peintre a perdu très jeune et qu'il chercha inlassablement à retrouver dans sa compulsion à ne peindre, toute sa vie durant, que des Madones.

Un moment de grâce à la Fondation Del Duca

3 au 5 juillet 2012

« Vie et mort en psychanalyse »
Adama Boulanger Dufour

La chance qu'offre peut être la psychanalyse : appel au transfert, création d'une aire de déplacement, aire de jeu qui est un espace de mise en forme et non de mise en acte, démolition bien tempérée dans un espace où l'un se refuse, respectant l'inconnu qu'il sait l'habiter, cependant que l'autre renvoyé à une très initiale position anthropologique fondamentale cherche à connaître autant qu'à se faire reconnaître, énonce des scénarios pour traduire ce qu'il vit, ce qui lui remonte du fond de son silence, inconscient refoulé, inconscient enclavé qui sont la trace tombée de ses premiers liens, quand ses figures d'attachement, si nécessaires au bébé qu'il fut, troublées de cette jeune vie tombée entre leurs mains lui bafouillaient des messages énigmatiques, compromis par leurs mémoires et leurs désirs qui se réveillaient dans le plus grand désordre, à la vitesse de l'émotion soulevée par ce petit corps gigotant. Cette vitesse n'est pas toujours celle de la lumière, loin s'en faut, et quand il y a de la lumière c'est parfois trop lumineux pour être parfaitement honnête. La lumière montre le visuel, la présence, le corps.

On est prié de fermer les yeux parfois ou par foi, de soi-même, on les ferme, une musique inconnue peut toujours arriver et c'est parfois, confusément ou plus -trop- nettement, celle de voix chères qui se sont tuées ou éloignées et qui reviennent, peut être, si c'est bien elles... Le cadre est muet, mais il est là.

Entre séduction et inspiration...l'homme...il pleut sur Nantes et je suis enrhumée, toute occupée de mouchoirs et d'un corps qui ne se laisse pas oublier, qui me prévient d'être hypnotisée.

Dans Sade, il y a comme ça des moments de généralités d'allure philosophique qui s'intercalent entre des scènes imaginées ou vécues où se déploie toute une machinerie pulsionnelle. Ça remplace le noir au théâtre, la coupe au montage au cinéma, le silence que crée la musique, parfois nous laissant le temps d'une écoute, une écoute

qui soit la notre. La nôtre quand bien d'autres autour de nous partagent cette position, ce renvoi à soi-même. Construction du silence en soi. La solitude, ensemble. Alors que c'est il passé pendant ces trois jours de grâce ? Le commencement manifeste des actions de la fondation Jean Laplanche.

« Fondation Jean Laplanche : nouveaux fondements pour la psychanalyse ».

Rive droite, à Paris.

On passe des portes, de grandes portes et il y a quelqu'un pour chacune les ouvrir. Comme si c'était normal qu'on vienne. On n'est pas tenu de décliner son identité. Pas de Plan Vigipirate pour inspecter nos sacs.

Passées les portes, traversée une cour, gravies des marches.

Soudain un grand espace, agrandi de miroirs.

Une table au fond.

Des piles de livres vert pâle : « Travail du rêve, travail de rêve » bilingue, multilingue, fonds francophone.

Derrière la table, une femme sourit.

Je dis mon nom.

Elle me sort un chèque, envoyé il y a longtemps... j'avais omis de le signer.

Changement de pièce, changement de décor.

Une salle de travail, immense et dorée, des colonnes de Buren du temps jadis, quand on n'était pas minimaliste, cannelées, blanches, dorées... par delà la table autour de laquelle certains sont déjà assis, traversant les vitres, le regard survole le parc Monceau, plein d'enfants qui jouent dans des bacs à sable.

Et c'est dans un mouvement d'hésitation timide, avec des touches de précipitation où la joie se mêle à l'envie de pleurer que viennent se saluer les uns les autres la trentaine de participants, plus ou moins étrangers et se reconnaissant dans des flux de reconnaissance hétérogènes où distance et proximité sont intimement mêlées.

Ils étaient rue de Varenne, ils étaient à Gilly, ils étaient à Pommard. Ils étaient à Lanzarote, cette île noire, vitrifiée où des bus déjantés vous font faire « en quatrième vitesse » la tournée des volcans fumants avec à titre de commentaire la neuvième symphonie de Beethoven, expédiée plein pot, cette île où les jardins de cactus prennent la pose et où les architectes osent le blanc les couleurs vives et les lignes molles, pour trancher, mettre en valeur le noir qui un jour abolit la vie et l'écrin bleu d'une mer au bord de laquelle on a réussi à réimplanter quelques palmiers.

Jean Laplanche n'est plus là, ni Nadine, ni Jean Louis Brenot, ni Luis Maya...

Désarmés, surpris, nous sommes autour de la table, les textes préparés, qui vont être présentés et travaillés, posés devant nous.

Tout est calme.

Théorie de la séduction généralisée...

C'est bien ça le sujet ?

Entre séduction et inspiration...

Tout ce que nous avons appris avec Jean Laplanche nous remonte, enfin clair, d'une clarté aveuglante retraduit par la voix des uns et des autres qui prononce (nt) leurs conférences, et ne balbutie(ent) pas cependant qu'on a l'impression que Jean, le visage dans un cadre doré du mur soulève une paupière.

Et les débats ont lieu, intéressés, attentifs, respectueux.

L'acide avec le lait mêlé... écrivait Saint-John Perse.

Et c'est sans doute cela, la douleur qui nous tint pendant tous les séminaires auxquels nous avons participé quand les textes auraient plutôt suscité une excitation joyeuse, enthousiaste, la douleur que nous retrouvons ici.

« Et si le crime était toujours sexuel ? »

On parla cinéma.

On revit Peter Lore, si impressionnant dans *M. le maudit*... le cinéma, un art fantomatique, étrangement inquiétant.

Au cinéma on sait qu'il y a eu du déplacement, que c'est une fabrication humaine, groupale, qu'il y a de la convention... pour l'apprécier il faut de la complaisance, du consentement...

De corps et d'écrit, l'œuvre de Jean Laplanche... lire entre les vignes... titrait un ami peintre...

L'art traite de la survie des personnes disparues... parce qu'il parle à chacun du plus intime de soi (de lui) il est parfaitement égoïste, comme le rêve...

L'œuvre... voie(x) de survie des personnes disparues... manière pour elles de nous permettre de continuer le dialogue qu'un jour nous eûmes avec elles...

Et pour qu'une œuvre vive il y faut une pensée et des vivants qui la mettent au travail, qui actualisent une présence et une possibilité de parler de ce qui un jour s'absenta.

Jean Laplanche, avec sa fondation, La planche de salut aimait il à dire, avec l'injonction à continuer de traduire, abolit la douleur et la crainte de sa perte, la catastrophe a déjà eu lieu a dit un jour Winnicott.

Jean Laplanche, de par l'expérience qu'il nous a permis de vivre pendant ces trois jours, a fait la démonstration d'une puissance de vie accrochée par la constance d'un cadre.

Il nous a donné l'impression de retrouver comme si nous ne l'avions jamais perdu, ce don permettant à chacun détraduction-retraduction-débat dans l'espoir d'un chemin vers une vérité toujours insaisissable, d'une mise en mouvement de soi que permet la psychanalyse. C'est au long de ce chemin qu'on peut trouver quelques narratifs rétablissant de soi qui en constituent la dimension psychothérapeutique.

Voilà, je voulais faire un conte rendu, rendre un conte(mpte) et je me tiens à ce point de moi même où tout se défait, ce point exact où j'ai rencontré Jean Laplanche, ce point de folie aveugle et douloureux qui, inlassablement, cherche sa traduction, cherche la parole.

« *détraduire, traduire, dit elle* ».

Tout ceci me ramène à l'expérience vécue avec Joël Pommerat au cours de la représentation récente de *Ma chambre froide*.

Quand le processus est enclenché il ira jusqu'au bout dit Freud quelque part, à la façon d'une grossesse... jusqu'au bout, c'est à dire jusqu'au meurtre ?

Et quelque facétieux moraliste : « Un homme ça se retient »

Alors jusqu'à la représentation ?

Complète ? Pas condamnée à la répétition ? Chaque jour différente, certes...

L'autre jour la Comédie française racontait son histoire au Palais royal. Traversant la scène des petits chats de carton y faisaient un manège infernal.

On purge bébé, ne vous en faites pas...

Mais revenons à nos trois jours d'action de grâce...

Ces journées internationales...

Un des participants cita une association de pensée de Jean Laplanche et de Guy Rosolato...

Ces journées n'ont-elles pas prouvé noir sur blanc la puissance démoniaque du transfert, toujours en quête d'auteurs à quoi s'accrocher, questionnant la portée du désir ?

Accepter la tragédie qu'il faille « accompagner l'amitié dans l'oubli » selon la belle expression de Maurice Blanchot, n'est-ce pas chez nous la racine de notre choix éthique de la psychanalyse... une psychanalyse laplanchienne, pour un renouvellement de l'écoute ?

Ecrire parce qu'on n'a pas assez dit merci... notre croix, notre destin...

Dessein des pulsions ?

À contre-courant

Laurence Aupetit

La perspective s'annonçait sombre. Un sentiment d'être consignée dans un espace d'immobilité psychique. Certes, un des avatars identifiés de l'expérience clinique, mais quand même !

Une clinique institutionnelle nouvelle. Clinique désignée de nos jours, dans le mouvement contemporain d'expansion qui la caractérise, sous le terme de périnatale. Lorsque la théorie foisonne et qu'elle remplit le champ de ses ramifications tentaculaires, la panne sèche n'en est que plus douloureuse. Et se profile une menace : aplanissement, érosion, usure...¹

Livrée à ces abysses, je décidai de m'accrocher au fil de l'énigme de la clinique. Une parole. D'abord d'une mère, puis d'autres ; ayant accouché prématurément et pour qui cet événement résonnait encore comme un actuel, des années après qu'il ait eu lieu. Un fil donc, qui devait me conduire sur d'autres voies... Une séduction au sens premier du terme. Le mot aurait plus que jamais sa place ici. Car il devait me conduire à re-découvrir la pensée de Jean Laplanche, dans un mouvement de contre-courant dont il a d'ailleurs souligné la fécondité.² Tenter de rendre compte d'opérations mutatives est au cœur de la communication entre analystes. François Gantheret a souligné à quel point la mission relevait de l'impossible, « *sauf à retrouver dans l'écriture, nécessairement de fiction, ce mouvement qui saura interpeller le lecteur.* »³ Mission impossible donc...

Ces quelques mots, forcément décevants, sont la trace de cette quête.

Le discours des mères que je rencontrai était marqué du sceau d'une actualité qui évoque ce que la psychanalyse nomme « traumatisme psychique ». « *C'est encore là, ça peut pas passer* » répétaient-elles. Leur vie n'était plus la même depuis l'événement ; « *rien ne va plus* ». Ce

qui me frappait dans cette parole, c'était la dimension d'excès tel qu'il est attaché à la conception freudienne d'origine du traumatisme. Un excès qui détonnait dans l'univers du champ périnatal, dominé par la carence, le manque, la perte. Et j'avais du mal à me saisir des théories pourtant vivaces qui y étaient attachées pour penser. Immobilisée donc.

Je ne pourrais pas dire exactement ce qui m'a remise en mouvement ; en l'occurrence ce qui m'a poussée à me rendre 18, rue de Varenne.⁴ J'avais eu la vague idée d'un besoin de changer d'air. La séduction généralisée en guise de vacances de la périnatalité ! Une certaine forme de légèreté donc.

Pourtant Laplanche est plutôt réputé pour penser lourd. Aurais-je entrevu une possibilité d'étayage ? Toujours est-il que j'y ai trouvé tout autre chose.

D'abord cette réponse manuscrite.⁵ Simple et chaleureuse. « *Merci de votre mot. Bien sûr vous êtes la bienvenue* ». Puis d'emblée cette extraordinaire faculté de Laplanche de mettre au travail. En lieu et place d'une rencontre conventionnelle avec une pensée puissante, que je craignais d'ailleurs d'avoir du mal à digérer si tard le soir à l'issue d'une journée de travail bien remplie,⁶ je devais retrouver ma capacité de penser...

Un mot me vient. Aux antipodes de ceux associés le plus souvent à l'œuvre et à l'homme. Fraîcheur. Un souvenir surgit.

Un soir, avec une gravité non feinte, il nous fit part de cette question qui le taraudait depuis longtemps déjà, devait-il reconnaître un peu penaud. Il se demandait souvent si son chien rêvait... Et il éclata de rire.

4 C'est à cette adresse que s'est tenu, entre 2005 et 2007, le séminaire de l'APF animé par Jean Laplanche et Christophe Dejours, et auquel j'ai participé, sur les thèmes de *L'objet* puis *Le rêve*.

5 Il fallait écrire à Jean Laplanche pour participer à ce séminaire. J'avais intégré récemment l'Institut de formation et je pensais que sans doute il était complet.

6 Le séminaire avait lieu le mardi soir, de 19 à 21 heures.

1 W. Granoff (1975) *Filiations*, « La doctrine, c'est l'ossature du mythe qui dit la difficulté du destin. La théorie sera l'effort pour la résoudre. Mais aussi l'aplanir, l'éroder, l'user ».

2 J. Laplanche (2001) "Contre courant".

3 F. Gantheret (2002), « Un sujet palpitant ».

Pour parler de Jean Laplanche

Maya Evrard

Pour parler véritablement de Jean Laplanche, de lui - et en lui rendant hommage - cela nécessiterait que l'on évoque chaque point de ses recherches, chaque direction, chaque aboutissement dont certains majeurs. Cet homme n'a-t-il pas consacré toute sa vie à la psychanalyse ?

Alors que je reviens d'un séjour aux États-Unis auprès d'amis psychanalystes américains, j'ai pu constater combien Laplanche, de par sa réputation internationale et ses nombreux écrits, faisait rayonner la psychanalyse freudienne - (et non lacanienne, ce qui est une bonne surprise aux États-Unis). Une de mes amies psychanalystes, certes chevronnée et encore très active à son bureau de New-York, dont j'ignorais l'intérêt pour Laplanche, a voulu discuter avec moi de certaines recherches de Laplanche. Puisque celui-ci a toujours soutenu « que la sexualité infantile n'est pas innée et qu'elle surgit comme le fantasme au sein d'un dialogue, d'un échange adulte/enfant », j'ai eu envie de mesurer les éventuelles résistances de nos amis américains au travail sur la sexualité infantile et c'est de cela que nous avons parlé. « L'objet de la psychanalyse c'est l'inconscient et l'inconscient c'est avant tout au sens précis freudien, le sexuel pulsionnel, infantile ... »¹ écrit Laplanche.

Je dois dire qu'il m'a semblé à cette occasion, que l'on revenait vraiment là-bas, aux fondements de la psychanalyse, au « sexual² » comme dirait Laplanche. Est-ce la percée quasi pulsionnelle du cognitivisme qui pousse à refonder proprement le psychisme humain ? je ne saurais le dire précisément mais il est possible qu'il y ait un lien. La récente présidence française à l'IPA, n'y est certainement pas étrangère non plus.

1 Laplanche Jean : *Sexual, la sexualité élargie au sens freudien 2000-2006*, PUF, février 2007, p. 25.

2 « Le sexual est multiple polymorphe. Découverte fondamentale de Freud, il trouve son fondement dans le refoulement, l'inconscient, le fantasme. » *Libres Cahiers pour la Psychanalyse*, n°8, *Études sur la théorie de la séduction*, Paris. In press, 2003, p. 69-103.

La clinique au service de la métapsychologie, et la recherche, la recherche. C'est toute la vie de Laplanche. Une très longue supervision avec lui, une participation très active au séminaire APF dirigé par lui à Paris, et puis les « journées internationales » qui lui étaient et lui sont consacrées, m'ont beaucoup appris même si bien souvent, je suis restée dans une compréhension incertaine avant de reprendre un fil.

Mais toujours, la clinique, la clinique en amont, pour étayer les avancées théoriques. Il me semble que les « Journées Laplanche » sont complètement construites avec cet esprit.

J'imagine que c'est aussi comme cela que Jean Laplanche a approché « la situation anthropologique fondamentale (S.A.F.) » : Un individu qui s'adresse à un enfant, le fait avec son propre conscient et inconscient, ce qui complique beaucoup le message adressé à cet enfant ; que ce message puisse avoir une teneur sexuelle, est évident, mais encore fallait-il le préciser en rappelant que l'inconscient de cet adulte est constitué de son propre sexuel infantile.

La S.A.F. ne va pas sans l'hypothèse traductive, celle qui mène tout droit au refoulement : l'enfant qui reçoit le message essaie tout naturellement de le traduire, laissant de côté les éléments pour lui intraduisibles à ce moment-là, construisant de fait son propre inconscient et permettant de bien comprendre la notion freudienne d'après-coup et l'aspect actif de ces « restes à traduire ». Il est sûr que la découverte que la sexualité chez le tout petit n'est pas un état biologique de base mais bel et bien « implanté » par l'adulte, est fondamental. (Ce qui laisse imaginer la violence que peuvent revêtir les interventions de l'adulte dans certaines circonstances. Laplanche parle à ce moment-là d'intromission).

Cette façon de progresser pas à pas, m'a vraiment fait personnellement, avancer, dans la compréhension de l'œuvre freudienne. Faire travailler Freud, un autre

enseignement permanent de Laplanche.

En fait la modestie de cet homme faisait que nous avions l'impression malgré tout d'être presque à l'origine de certaines découvertes, d'être partie agissante dans la recherche et l'élaboration de cette recherche, ce qui ne signifie pas que nous avons pu « fouiller » autant que Jean Laplanche l'aurait souhaité.

Un des articles auxquels il tenait beaucoup en 2005, « Trois acceptions du mot inconscient dans le cadre de la théorie de la séduction généralisée » proposait par exemple, une ouverture métapsychologique simple, maniable s'articulant entre les positions de l'appareil psychique du névrotique et celle du psychotique, à côté des fondements freudiens sur le clivage du moi et le positionnement côte à côte chez l'homme de deux mécanismes de défense : le refoulement et le déni, tous deux présents chez l'homme³.

Ce qui était frappant et répété sans cesse ici, en les murs de notre Institution, mais aussi sur la scène internationale, du fait du rayonnement justement international de Jean Laplanche, était précisément le refus d'une déssexualisation galopante de la métapsychanalyse actuelle au point de remettre au travail certains grands « mythes », comme le mythe œdipien... fallait-il pour cela crier au scandale ? Dans une institution aussi éminente que la nôtre ? Brasser des idées ne devrait jamais faire peur à quiconque, bien au contraire.

Il me semble que, contrairement à ce que Laplanche pensait, les collègues psychanalystes ont eux aussi

commencé à battre en brèche cette notion chez Freud de « mémoire collective », ouvrant la voie de la phylogénétique, ce qui ne veut pas dire que « les codes et schémas narratifs » sont dénués de sens.

Pourquoi certains individus nous parlent plus que d'autres ?

C'est sans doute, tout à fait autocentré et en référence à un temps du vécu, et puis aussi il peut y avoir une certaine réciprocité lorsque les deux se laissent approcher et partagent quelque chose de l'ordre de l'empathie.

Dans son intérêt vers la psychanalyse, je dirais qu'il y avait de la passion chez Laplanche qui pouvait même lui permettre de la détermination, voire de la colère, jusqu'au bout.

La notion de déconstruction en spirale, continue de m'habiter quotidiennement dans ma pratique clinique, comme m'habite toujours la sensibilité de beaucoup de nos formateurs. En disant cela, je repense aussi à Gantheret disant en pleine conférence : « vous n'imaginez pas tout ce que je peux me dire pendant que l'analysant me parle... ». Parfois ce « quant à soi », doit rester... en soi. Je ne peux terminer cet article sans dire combien j'ai été sensible à la compassion de cet homme, sa gentillesse, sa modestie, ce caractère bien trempé et l'amitié qui circulait et circule toujours entre ses élèves. J'ai bien aimé sa colère aussi. Celle qui le faisait s'excuser avec là aussi, une grande modestie.

Cette vie consacrée à la psychanalyse mérite tout notre respect et notre reconnaissance.

³ Jean Laplanche, *Sexual, la sexualité élargie au sens freudien 2000-2006*, chapitre X, PUF, février 2007.

Survivances

Chantal Lafaurie

Pendant l'été 2003, je demande à participer au séminaire de formation qu'animent le Professeur Jean Laplanche et le Docteur Christophe Dejours, pour l'Association psychanalytique de France. J'adresse ma demande, à Paris, au Professeur Jean Laplanche. Une réponse favorable, brève et manuscrite, me parvient peu après. Jusqu'à la fin du séminaire, cinq années plus tard, de début novembre à fin juin, les premier et troisième mardis du mois, un peu avant vingt et une heures, je sors du métro Rue du Bac. La librairie Gallimard, quelques antiquaires, et magasins de meubles contemporains, éclairent, de loin en loin, les façades sombres des immeubles haussmaniens du boulevard Saint-Germain.

Rue de Varenne, nous travaillons dans une étroite salle louée. La pièce s'étire entre une glace sans tain et la fenêtre sur cour. Le premier arrivé, transforme le mobilier de classe, en table de réunion.

Au centre de celle-ci, côte à côte, Christophe Dejours et Jean Laplanche font face à la porte, tandis que nous nous installons autour d'eux.

Ils ont défini la ligne directrice du séminaire de l'année, évoquent les lectures à venir.

Vient le temps de la présentation d'un texte, la leur, ou celle d'un participant.

Le groupe réunit des participants « permanents », et des participants « de l'année ». Il est rythmé par le passage de collègues venus de l'étranger, et par des invitations¹. Mon arrivée coïncide avec la présentation du texte de Jean Laplanche : « Trois acceptions du mot inconscient, dans le cadre de la théorie de la séduction généralisée ». Il s'agit d'en discuter le contenu, avant de l'adresser à la société psychanalytique de Porto Allegre.

Jean Laplanche insiste sur l'état de désaide du petit humain lors de sa venue au monde, et sur son immédiate et inévitable confrontation aux effets de l'inconscient

sexuel de l'adulte qui lui prodigue des soins vitaux, sur la dissymétrie incontournable de cette situation anthropologique fondamentale, comme sur celle de la situation analytique.

La visée de l'élaboration de la théorie de la séduction généralisée est pragmatique ; il s'agit d'une proposition théorique, qui permet de penser aussi bien des fonctionnements psychiques névrotiques que psychotiques. C'est un « point de départ ». Il espère que nous en élaborerons les étapes ultérieures.

Pendant les années suivantes, nous confrontons la théorie de la séduction généralisée à l'inconscient freudien, et aux propositions post-freudiennes².

Le climat du groupe est un climat de travail et de recherche. Chacun, à tour de rôle, selon ses intérêts, propose sa lecture d'un auteur.

Jean Laplanche s'attache préférentiellement à certains textes de Freud, ne cachant pas sa moindre passion pour d'autres.

« Qu'en pensez-vous ? » est souvent sa première intervention.

Au décours du mouvement associatif du groupe, il propose sa traduction de la pensée de l'auteur étudié. Il reste curieux de la possibilité d'autres mises en sens, associations d'idées ou compréhensions que nous pourrions formuler.

Ses argumentations empruntent à tous les champs de l'expérience humaine, ainsi qu'à des champs épistémologiques variés : de la clinique analytique au biologique, au philosophique et à l'anthropologique, sans oublier littérature, anecdotes, chansons et... humour.

Ses interventions sont concises et claires. Qu'il évoque

¹ Maurice Godelier, Teresa de Lauretis, Michel de M'Uzan.

² Nous lisons, entre les textes freudiens, des auteurs aussi divers que Sandor Ferenczi, Suzan Isaacs, Jacques Lacan, D. W. Winnicott, W. R. Bion, J.-B. Pontalis, Jeanine Lanouzière, Danielle Margueritat, Dominique Scarfone, Michel Fain et Christian David, Daniel N. Stern, Martin Dornes, Jean-Marc Dupeu, Michel Jouvet, Lucile Garma, Marcel Mauss, Maurice Godelier, Michel Foucault, Léo Bersani, Robert Jesse Stoller, Michel De M'uzan.

le refoulement, le travail de rêve, la symbolisation, le clivage, aucun concept ne semble d'évidence absolue, ou pouvoir se dispenser d'un questionnement renouvelé. L'œuvre Freudienne est au cœur de sa pensée. Ses exemples cliniques puisent leur matériel dans les analyses de patients, présentées par Freud. Ce sont des histoires qui nous sont familières. Un soir, à propos d'un passage de l'interprétation du rêve, Christophe Dejours lui demande « combien de fois avez-vous lu ce texte de Freud ? » En riant, il répond : « plus de cinquante fois, peut-être ».

Jean Laplanche a le souci de la transmission de la psychanalyse, et il reste attentif à sa diffusion. Les conférences des uns et des autres, et la soutenance de thèse de doctorat d'une participante du groupe le réjouissent.

Depuis de nombreuses années, il anime, à Beaune, un autre séminaire amical.

Il évoque parfois les réunions bi-hebdomadaires de traduction des *Œuvres Complètes de Freud*. Entre 2003 et 2008, trois des volumes sont édités. Curieux, il nous demande « Vous servez-vous de cette nouvelle traduction, pour travailler ? ».

Un week-end d'automne, accompagné par Nadine Laplanche, son épouse, il vient à Lyon, faire travailler les analystes en formation de l'Association psychanalytique de France.

Invité, en Europe, il donne des conférences, publiées dans les trois volumes : *Problématiques VI et VII, et Sexual*. Tous les deux ans, ont lieu *Les Journées Jean Laplanche*, initiées aux Baléares par des analystes espagnols. Les psychanalystes y viennent essentiellement d'Europe et des deux continents américains.

Ainsi que dans notre groupe parisien, on y trouve un

climat de travail assidu et amical. Les avancées s'y font dans et par la confrontation des points de vue. La somme de petits changements que constituent, par exemple, l'énonciation spécifique de chaque orateur, joue le rôle indispensable d'inspiration. La pensée, dans cette recherche, comme dans la psychanalyse avance de façon associative, selon « une spirale qui change de point de vue à chaque tour de spire », dans sa « tentative de saisir cet objet de l'analyse qu'est l'inconscient » (cette métaphore est développée par Jean Laplanche dans chaque introduction des *Problématiques*).

Au sud de Beaune, le sommet des collines est crayeux. Entre les pins, c'est un paysage de lande.

La vigne commence au début du dévers de la colline. Elle s'achève quelques centaines de mètres plus bas, peu après la route, avec la vallée de la Saône.

La vigne occupe une seule bande de terre, l'avant de la colline. Du sommet à la vallée, elle fait face au levant. De la lande, on aperçoit, en bas à droite, le village, ramassé dans la vallée de l'Heume, ses toits bruns emboîtés autour de ruelles étroites. Le château est de l'autre côté de la route. À l'entrée du village, au bout d'une allée claire, une maison se cache dans un bosquet d'arbres centenaires. Près du portail, une plaque de cuivre porte l'inscription « Maison de Nadine et Jean Laplanche ». À flanc de colline, sous le soleil d'hiver, la terre est rousse et blanche. Les sarments bruns foncés, alignés, en dessinent les contours. Quelques silhouettes éparées sur le vignoble, courbées, soignent le cépage. À mi-hauteur de la pente, là où la vigne donne le vin le meilleur, dans un lacet du chemin, un banc caché par quelques arbustes permet de prendre du repos et de profiter du paysage. Le regard se perd dans l'immense plaine de bocage de la vallée de la Saône qui s'efface, au loin, dans la brume.

Hommage à Jean Laplanche :

Du fourvoisement de la sexualité infantile à l'homme

Arlette Robo

Premier temps de notre rencontre : sur les bancs de l'université

Fin des années 80, un trio dans ma pensée : Didier Anzieu, Guy Rosolato, Jean Laplanche.

Un concept en héritage : le Signifiant.

Tous trois marqués malgré eux de la réverbération d'un maître : Jacques Lacan et tous trois partageant le désir de s'en défaire à la manière d'un autre frère d'armes : Daniel Widlöcher.

Désir qui donnera lieu à des concepts tels que : « Signifiant Formel », « Signifiant de Démarcation », « Signifiant Énigmatique » et « Co-pensée ».

Chez Jean Laplanche, le signifiant s'articule avec l'énigmatique de la communication adulte-enfant, et le fourvoisement donnant lieu à la Théorie de la Séduction Généralisée.

Deuxième temps : Rencontre avec le psychanalyste

Quelque temps après mon entrée à l'APF, j'adressai à J. Laplanche ma demande de participation à son séminaire du mardi, qui avait lieu deux fois par mois à Paris, rue de Varenne. Moment de mise en travail et de mise à l'épreuve de la pensée de divers auteurs appartenant au champ des sciences humaines entre autres : éthologie, anthropologie, ethnologie sans oublier la psychanalyse. Une des devises de J. Laplanche étant de faire travailler la pensée d'un auteur jusqu'à lui faire rendre l'âme. - C'est là une de ses positions épistémologiques qui me fit participer à ses séminaires jusqu'en juillet 2008 (date de fin de ses séminaires parisiens.) - Même quand il commença à s'absenter pour des raisons de santé, nous avons gardé son principe de travail.

Il me revient le souvenir de l'étude d'un texte de Godelier¹... Ce texte engagea toute notre attention pendant plusieurs rencontres et toujours l'objectif semblait être de faire un pas de côté par rapport à la pensée de son auteur.

¹ Godelier M., « Meurtre du père ou sacrifice de la sexualité », *Conjecture sur les fondements du lien social*, Éditions Arcane.

À ces occasions J. Laplanche mettait le texte en discussion phrase après phrase. Par association, l'écrit de Godelier, nous amena à la revisite de celui de Cai Hua intitulé, *Une société sans père ni mari. Les Na de Chine*. Il me semble que la mise à l'épreuve de ces textes a participé pour une bonne part à l'émergence du concept de « sexual » de même qu'à la discussion que J. Laplanche a engagé à propos du genre.

Lors de nos séminaires, certaines fois, J. Laplanche pouvait sembler très centré sur sa propre pensée, défendant son point de vue. Il pouvait étonnement plusieurs séances de travail plus tard ré-aborder un point de vue qu'il n'avait pas partagé antérieurement et nous soumettre la nouvelle orientation de sa propre pensée. Traduction, dé-traduction, J. Laplanche, n'illustrait jamais ses propos par un recours à sa propre clinique. Il préférerait mettre au travail celle proposée par le père de la psychanalyse, S. Freud, avec la rigueur signalée précédemment. La question qui peut venir à l'esprit du lecteur, pourrait se formuler comme suit : « n'y a-t-il qu'un texte à traduire ? » La question reste ouverte, d'autant qu'il se rapporte à l'homme J. Laplanche. Dans sa façon de mener le séminaire, il nous donnait une idée de sa praxis : choix du primat de l'énigme ; façon de faire travailler l'énigme de tout un chacun ? !!

Troisième temps : Rencontre avec l'homme

Ma participation aux séminaires du mardi débuta par une demande écrite, c'est aussi par une lettre que commence notre amitié. En juillet 2010, à l'occasion des « Journées J. Laplanche », l'homme souffrant que je perçus me toucha, autant que je fus touchée par sa démarche épistémologique - celle qu'il recommandait - ; quelques mois auparavant, il avait perdu sa femme. Une fois rentrée à mon domicile, je lui adressai un courriel qui inaugura une amitié courte et sincère.

L'être souffrant ne fit que confirmer la sympathie que m'inspirait le psychanalyste. Dans un premier temps, la

poésie nous permet de soulever délicatement un coin du voile de sa souffrance d'endeuillé et de l'aborder discrètement. Ainsi, dans un de nos premiers échanges, il m'écrivait : « il est un peu discret de demander, mais je le fais pourtant (...) j'accepterai sans vergogne ce cadeau. » Jean me faisait part de son désir de relire certains poèmes de Victor Hugo qui figurent dans *Les Contemplations*, en particulier celui intitulé : « Elle avait pris ce pli ». Poème qui parle de la perte d'un être cher et qui par cette voie tente de traiter la douleur psychique incommensurable qui peut l'accompagner. Quelques vers d'un autre poète, ceux de G. Apollinaire, accompagnèrent aussi nos échanges : « Ô, blanc ruisseau de Canaan... nageurs mort, suivons nous d'ahan ton cours, vers d'autres nébuleuses... »² Mon accueil dans sa « Thébàïde de Pommard »³ fut tout aussi poétique. Première visite : Le taxi franchit l'entrée de la propriété, il suit l'allée puis s'arrête. Jean apparaît sur le perron, un autre accueillant le précède et vient à ma rencontre, c'est « Vivant » - son chien - grand, impressionnant et affectueux. Tout en aboyant, il tourne autour de moi, exécutant une sorte de danse, Jean l'interpelle, lui demandant de se calmer, tandis qu'entre ce chien et moi, un lien se créait et demeurera chaleureux jusqu'à la fin.

Nos rencontres s'organisaient en trois temps, c'est moi qui instaurai spontanément ce rythme, soucieuse que j'étais de ne pas fatiguer Jean. Dans un premier temps souvent après avoir pris réciproquement des nouvelles l'un de l'autre, nous discutons nos points de vue autour de la

théorie. Dès que sa santé le permettait, Jean avait à cœur de poursuivre son élaboration, animé qu'il était de faire travailler la pensée du père de la psychanalyse et celles d'autres auteurs plus contemporains, il m'encourageait aussi fortement à publier ma thèse. C'était un homme généreux. Après ce temps d'échange, je faisais une promenade dans le parc, c'est lui qui m'y avait invité lors de ma première visite. Puis suivait le troisième temps, souvent plus intime que le premier, moment d'effleurement ou de plongée dans ses sentiments, ses souvenirs en fonction de sa forme physique et ses désirs.

Quelques mots pour finir :

Après les obsèques de Jean ;

Sur le quai de la Gare de Dijon,

La rencontre-séparation avec un de ses amis de jeunesse et compagnon de ses premiers pas dans la psychanalyse : Jean-Bertrand Pontalis, attristé, courbaturé (par une lombalgie). Nous avons parlé de notre ami commun, celui que nous venions d'accompagner à sa dernière demeure.

Le train pour Paris arrive,

Séparation et dernière rencontre avec J.-B. P.

Une année plus tard, je dirai que l'œuvre de Jean Laplanche, sans être avant-gardiste est contemporaine. Elle aurait parmi ses effets celui de déranger, de faire penser, de ne pas favoriser à une béate séduction, et, celui de se déporter peut-être.

Adieu Jean, tes derniers mois me firent penser à la traversée de Dante...

2 Vers de G. Apollinaire, cités de mémoire par J. Laplanche. Dans le poème, nous lisons : « Voici lactée ô sœur lumineuse, des blancs ruisseaux de Chanaan, Et des corps blancs des amoureuses, Nageurs morts suivrons-nous d'ahan, Ton cours vers d'autres nébuleuses... », *Œuvres poétiques*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, p. 48.

3 C'est ainsi qu'il nommait sa demeure.

À propos des Nouveaux fondements pour la psychanalyse : entretien de Jean Laplanche avec Laurence Kahn.

L'entretien ici reproduit a été initialement publié en 1989 dans le numéro 9 des Cahiers de l'IPPC (Institut de psycho-pathologie clinique de l'Université de Paris VII). La séduction en psychothérapie, titre de ce volume, avait été le thème d'un colloque qui s'était tenu le 18 novembre 1988 – colloque organisé par Ophélie Avron, également responsable des Cahiers.

Les Nouveaux fondements pour la psychanalyse étaient parus depuis peu, et Jean Laplanche eut l'amabilité de consacrer du temps non seulement à la discussion que nous eûmes à peu près à cette date, mais également à la relecture et à la correction du texte que j'avais élaboré à partir des bandes enregistrées. Un entretien vieux de bientôt vingt-cinq ans, donc, qui pêche par l'absence de recul sur la lecture que je faisais alors de ce livre, mais qui néanmoins permit de soulever quelques points dont j'espère qu'ils témoigneront à leur manière de la densité de la pensée de Jean Laplanche et de la précision de ses réponses.

Laurence Kahn : Votre livre, Nouveaux fondements pour la psychanalyse, est constitué de deux parties. La seconde concerne votre théorie de la séduction et de la première vous dites à la fois qu'il s'agit d'une cathartique et d'un déminage. « Catharsis », pourquoi ? Déminage ferait davantage référence à un champ de bataille. Ces prolégomènes sont-ils là pour éviter tout malentendu concernant une lecture interactive de votre théorie de la séduction ?

Jean Laplanche : J'ai appelé cette partie cathartique pas du tout dans le sens de Breuer et Freud, mais dans le sens de nettoyer, épurer le champ de ce qui me paraissait faire obstacle à des nouveaux fondements. Déminage est un terme plus guerrier. Il m'a semblé en effet que depuis que la psychanalyse existe, on essayait de la fonder sur autre chose qu'elle-même, et qu'il fallait très soigneusement examiner ces types de fondement, notamment biologique et linguistique. Je ne fais pas que détruire ou déminer, j'interprète ce

fondement. Je lui redonne sa place. On ne peut en effet se contenter de réfuter. J'essaye par exemple de donner une interprétation du fondement biologique.

Laurence Kahn : Effectivement, tant la question du fondement que votre interrogation sur l'originaire passent par le statut que vous allez accorder au biologique. Lorsque vous écrivez que le biologique est à penser comme un modèle réel, comme ce qui se fait représenter dans le psychisme, qu'entendez-vous par le réel ?

Jean Laplanche : D'une part, il a à se faire représenter dans le psychisme, à se faire vicarier. Nous sommes des êtres vivants, et l'être psychanalytique, si l'on peut dire, vit avec ses raisons de vivre. J'ai employé le terme de vicarier pour indiquer que, si les motifs de vivre chez l'être humain étaient parfois défailants sur le simple plan biologique, ils étaient repris, relayés par des motifs qui justement sont sexuels. Outre cet aspect « vicariance », il y a un autre aspect, celui de modèle. Le modèle biologique en tant que tel structure une partie de l'appareil psychique. Le moi fonctionne sur le modèle d'un organisme. En ce sens, je parle d'un modèle réel. Peu importe qu'il s'agisse d'une vraie ou d'une fausse biologie. Je tiens beaucoup à cette idée que Freud a fonctionné à partir d'une fausse science, d'une certaine façon. Je pense que la psychanalyse naît, en cette fin du XIX^e siècle, à un moment où il existe encore toute une série de fausses conceptions de la science, notamment le mécanisme en biologie. C'est une heureuse conjoncture qui fait que la psychanalyse soit née sur la base d'une certaine fausse biologie.

Mais, en même temps, le « biologicisme » de l'être humain et du psychisme est quelque chose de fondamental. Fonder la pulsion dans le biologique est un mouvement qui renaît sans cesse. Je ne pense pas que cette cathartique soit faite une fois pour toutes. Par exemple, l'anthropocentrisme est quelque chose qui est fondé. On ne peut une fois pour toutes exorciser les démons et enfin fonder la science. La psychanalyse a à faire sans cesse ce travail d'interprétation sur ses propres

fondements et sur le fait que ses propres fondements ont à reprendre autre chose qui est existant, mais qui est insuffisant. D'où la notion de vicariance.

Le dessin, qui est en couverture de mon livre et qui est dû à mon ami Michel Tourlière, montre ce changement de fondements. Le même édifice se trouve étayé de façons différentes. C'est ici le modèle de ce que fait l'être humain : son être biologique, adaptatif s'écroulant sans cesse, il a besoin de le reprendre par le dessous, en quelque sorte. C'est une espèce d'étayage inversé.

Laurence Kahn : Ce que vous ne pensez pas dans les termes d'une théorie de la mémoire inconsciente. Mais, pourtant, il y a une problématique du temps, voire même de la chronologie, puisqu'il y a surgissement en un point zéro + l'infiniment petit.

Jean Laplanche : Effectivement, il y a zéro + l'infiniment petit, c'est un peu comme le big bang.

Laurence Kahn : Diriez-vous que, par rapport à l'autoconservatif, c'est le sexuel qui surgit ?

Jean Laplanche : Je ne pense pas tout à fait en termes d'émergence ; la pensée en terme d'émergence, de création *ex nihilo*, c'est, à mon avis, la pensée de l'étayage, à laquelle j'attache de fait beaucoup d'importance et que nous avons, Pontalis et moi, découverte chez Freud. Mais elle se heurte justement à cette objection de la création *ex nihilo* : comment vient *ex nihilo* la sexualité ? J'ai écrit plusieurs fois, dans ce livre et également dans la *Sublimation*, que la seule vérité de l'étayage, c'est la séduction. Le temps originare est donc le temps de l'intrusion des signifiants énigmatiques adultes dans l'enfant, et le surgissement vient à partir de cela ; ce qui n'est donc pas un surgissement *ex nihilo*. En ce sens, ce n'est pas une pensée de l'émergence.

Laurence Kahn : Non, c'est une pensée de la genèse.

Jean Laplanche : Effectivement. Et, de ce point de vue, je suis amené à critiquer le structuralisme parce que je pense que nous avons à situer les choses dans une certaine genèse, qui n'est pas toujours repérable au moment où elle se produit, du fait même que toute la genèse est à penser avec la notion d'après-coup. Or, la notion d'après-coup suppose qu'on ne peut pas cerner le temps T puisque le temps est fait de deux temps. Mais l'après-coup est cependant, en tant que tel, un processus temporel cernable.

Laurence Kahn : À ce propos, vous parlez de genèse réelle. Pourquoi ne parlez-vous pas de construction,

alors que vous réfléchissez longuement sur la notion de vérité historique à propos de ce bébé, cet enfant édifié par la psychanalyse ?

Jean Laplanche : La première raison est que je suis opposé à une pensée constructiviste en analyse. Je préfère des termes comme symbolisation ou même théorisation. L'idée de construction ne se réfère pas seulement à la notion de construction historique telle que Freud l'a énoncée. Elle se réfère également à la construction de l'appareil psychique, et du coup on risque très vite de se trouver confronté à cette position de l'analyse comme démiurge, remettant les choses à leur bonne place, historiquement, mais aussi consolidant les instances dans leurs bonnes fonctions, donnant au moi sa solidité. Je suis très méfiant à l'égard de cette notion qui, de la construction du passé, risque de nous amener très vite à la construction du patient lui-même.

Laurence Kahn : Le terme de méfiance est également celui que vous employez à l'égard du mythe. Vous parlez de la chasse-trape de la fiction mythologique.

Jean Laplanche : Je suis stupéfait de la façon dont la pensée psychanalytique qui se centre sur le mythe n'essaye pas de faire la jonction entre la prétendue construction du mythe par la psychanalyse, d'une part, et, d'autre part, l'analyse des mythes qu'a promue la psychanalyse ; analyse qui, d'ailleurs, est une déconstruction radicale si l'on considère, par exemple, ce qui reste du mythe de Prométhée à la fin de « La conquête du feu ».

Par ailleurs, l'idée de « mythes psychanalytiques » me paraît être une conception un peu légère, parce que les mythes ne se créent pas comme ça : ce sont des créations collectives entrées dans l'histoire, et il ne suffit pas que Freud ait parlé de la horde pour que l'on puisse dire que le mythe de la horde a pris la même consistance que les mythes amérindiens, par exemple.

Tout un plan de la pensée psychanalytique fonctionne actuellement sur cette idée de mythe : *se non è vero, è ben trovato* ! Voilà la horde, l'Œdipe qui fonctionnent comme organisateurs utiles, même structurants ! Ce n'est pas du tout ma position.

Laurence Kahn : Je souhaiterais revenir sur la question de l'excitation. Freud, d'un bout à l'autre de son œuvre, fait référence à l'excitation comme soubassement de l'édifice, comme matière de la fondation avec son caractère physique bien qu'inobservable. Est-ce que le

signifiant énigmatique ne serait pas une façon de tenter d'articuler l'excitation et le mouvement dans le langage, en en finissant avec la métaphysique de l'excitation ? Que devient alors le point de vue économique, c'est-à-dire le statut du quantitatif dans ce contexte théorique ?

Jean Laplanche : Tout d'abord, il faut bien faire la distinction entre le *Reiz* et l'*Erregung*. Le *Reiz* est l'excitation venant de l'extérieur, quel que soit cet extérieur ; et l'*Erregung* est ce qui circule dans un système. L'économique fonctionne sur l'*Erregung*. Mais l'extérieur n'est pas seulement l'extérieur du corps. Le corps lui-même est un extérieur pour le psychique. Donc la pulsion est un *Reiz* pour le psychique. Nous avons essayé de systématiser cela dans la traduction en disant « stimulus », d'une part, et « excitation », d'autre part (pour *Erregung*). Le statut du signifiant énigmatique, je le situerais du côté du *Reiz*, comme étant le stimulus auquel l'*infans* a à faire. D'abord, l'*infans*, puis l'enfant, puis ensuite tout un chacun d'entre nous. J'essaie d'établir là une distinction importante entre objet-source et signifiant énigmatique. Je ne pense pas que l'excitation, l'excitant ou la source pour le psychique soit le signifiant énigmatique. *Mutatis mutandis*, pour reprendre l'opposition freudienne, je dirais que le signifiant énigmatique se situe du côté du *Reiz* tandis que l'objet-source se situe du côté de l'*Erregung*. L'objet-source est encore plus étrange que le signifiant énigmatique puisque c'est le plus énigmatique du signifiant énigmatique, c'est-à-dire ce qui, du signifiant énigmatique, n'a pas pu être métabolisé. Je pense concrètement que l'on peut dire que les objets-sources s'implantent véritablement aux endroits des zones érogènes, lesquelles fonctionnent à partir de là comme sources d'excitation.

Que devient le point de vue économique ? Il me semble que, dans le point de vue économique, il y a deux aspects. D'abord, l'aspect quantitatif, dont on n'a jamais pu faire autre chose que d'en parler en terme d'*X*, de forces des pulsions, de l'évoquer sous la forme : « La victoire revient toujours au plus fort bataillon ». Donc, quelque chose qui est évoqué lorsque l'on rencontre une force qu'il est en quelque sorte impossible de soulever. Je ne suis pas sûr que ceci fasse avancer la théorie. L'autre aspect qui me paraît beaucoup plus important, c'est le régime de fonctionnement, qui fait appel à la notion d'énergie, certes, mais qui se réfère principalement à la notion d'un fonctionnement « libre » ou « lié ». Liaison

et déliaison me paraissent des concepts économiques beaucoup plus utilisables que les concepts quantitatifs. L'économique est une manière de tenir compte du régime de circulation des représentations, de l'affect, de l'affect à travers les représentations.

Laurence Kahn : Ce qui reste de la notion de quantité dans le concept de frayage ?

Jean Laplanche : C'est ça : frayage et liaison.

Laurence Kahn : Pourquoi, à propos de signifiant énigmatique, employez-vous le terme de signifiant, plutôt que celui de signe ? Pourquoi n'avez-vous pas opté pour l'opposition signe-signification (par exemple, signe en attente de signification) d'autant que vous développez une théorie traductive où la problématique de la signification est très présente, et où vous évoquez une excitation sexuelle non maîtrisée par la compréhension (ce qui suppose là aussi que la signification est extrêmement présente) ?

Jean Laplanche : On peut répondre dans plusieurs plans. Si on se réfère à Saussure, on rencontre l'opposition signifiant-signifié. Ce qui est apporté par l'adulte dans les messages que j'ai appelés énigmatiques, ce sont des signifiants dont le signifié est absent, parce que justement il est inconscient. L'adulte lui-même ne sait pas ce qu'il véhicule lorsqu'il véhicule des messages à l'enfant.

Par ailleurs, je ne me situe pas uniquement sur le plan verbal : les geste, les attitudes, les sourires sont tout autant pris dans un système de signifiante. Freud dit cela lorsqu'il parle du langage, et peut-être même Lacan qui n'utilise pas toujours signifiant au sens de signifiant verbal. Même si la formule du signe et du signifiant de Lacan est discutable, elle comprend l'idée que le signifiant est davantage lié au fait de « signifier à » : par exemple, la notion que le signifiant soit tout autant « ce qui représente » l'adulte que le véhicule d'une signification cernable, me paraît une formule intéressante.

Donc, du côté du locuteur, du « signifieur », j'emploie signifiant parce que ce sont des messages à eux-mêmes ignorés. Et du côté du récepteur, ce qui est important, c'est qu'une partie va être à nouveau refoulée et désignifiée. Je tiens beaucoup à l'idée de *Sachvorstellung*, de représentation-chose : quand cette représentation prend son statut inconscient, elle est désignifiée. Elle devient chose.

Je me situe donc par rapport à Lacan qui reste une de mes références. Lacan parle de « primat du signifiant » : je pense qu'on fait, dans ce cas, une métaphysique que je n'accepte pas. Il y a un primat du signe. Mais l'essentiel de ces signes, dans la mesure où le sujet a un inconscient, ce sont des signes désignifiés. Le primat du signifiant est, paradoxalement, un *primat acquis*. Dans la relation de séduction en particulier, il y a ce mouvement de désignification du signifiant. Je ne suis pas un lacanien mais ma pensée tient compte explicitement et implicitement de l'apport de Lacan.

Laurence Kahn : Pourquoi employez-vous le terme d'énigmatique, étant donné que peu ou prou, énigme en matière de psychanalyse renvoie à l'énigme (entièrement située dans le langage) de la Sphinge, et alors que vous prenez tellement en compte l'infra-verbal ? Est-ce pour évoquer le fait que la solution de l'énigme est absolument inaccessible ?

Jean Laplanche : Tout d'abord, à propos de Lacan, je me rends compte qu'il y a une espèce de paramnésie chez moi dans cette alliance de mots : au moins une fois chez Lacan, il y a le terme de signifiant énigmatique. Par ailleurs, certes, l'énigme du Sphinx est effectivement une énigme au sens du *Rätsel* (qui se rapproche presque de la devinette). Mais il n'y a pas que ça : quand Freud parle de l'énigme de la féminité par exemple, ce n'est pas une énigme verbale ; lorsqu'il parle également de la grande énigme du deuil, dans *Passagèreté*, ce n'est pas non plus verbal.

J'ai tendance à opposer, à référer énigme à d'autres termes voisins : par exemple, à celui de mystère (ce serait les confins religieux) et aussi à celui de puzzle. Il y a, chez Freud, à certains moments de sa pensée, et peut-être même tout le temps, un aspect Sherlock Holmes. Quand nous aurons trouvé le dernier morceau, mon cher Watson, tout sera en place. Le puzzle m'apparaît comme une sorte d'idéal tout à fait extraordinaire qu'a Freud : sa ténacité à penser que, quand on aura toutes les pièces, tout cela se mettra en place sans reste. J'emploie énigme un peu en « contre-puzzle » : de l'énigme, il restera toujours un reste. D'ailleurs, l'énigme du Sphinx est aussi insondable : répondre que c'est l'homme, c'est un peu court ! Il y a nécessairement un reste ! Mais, j'aime bien la situation du Sphinx et d'Œdipe parce que c'est une espèce de modèle, parmi d'autres, de la situation adulte-enfant. À ceci près que Œdipe, justement, trouve la solution, et là

la comparaison est fautive : dans la mesure où l'énigme est une devinette à réponse univoque, il n'y a plus rien à dire, le Sphinx n'a plus qu'à se précipiter. Et s'ensuit le destin d'Œdipe : à certains égards, il n'y a plus rien à dire, *pour lui aussi*.

Laurence Kahn : Mais qu'est-ce que n'est pas une énigme ? Le monde entier pour le nourrisson est une énigme : les bruits, les odeurs, les grattements... Qu'est-ce qui va différencier l'énigme du sexuel dans la mère, de toutes les autres formes d'excitation qui deviennent des énigmes à interpréter ?

Jean Laplanche : Je pense que, pour le petit enfant, il y a une différence fondamentale entre ce qui provient de l'autre humain – ou ce qu'il peut attribuer comme provenant de l'autre humain –, et ce qui fait partie de l'environnement non-humain. Ce qui fait énigme, par exemple un son, sera un son dont la question est de savoir s'il peut être référé à quelqu'un qui, à travers cela, lui signifie quelque chose. Je ne pense pas qu'il y ait d'exploration, de curiosité gratuite, scientifique, du monde de non-humain chez l'enfant : c'est toujours une exploration mise en mouvement par un « Qu'est-ce que ça veut me dire ? ». Une lumière qui s'allume, c'est une lumière allumée par l'autre, c'est cela que l'enfant a à interpréter. La curiosité devient hypothétiquement gratuite chez l'adulte.

Laurence Kahn : Dans le bombardement constant de stimulations, quelle place accordez-vous au pare-excitation, c'est-à-dire à cette espèce de filtre que développe la mère autour de l'enfant, et qui est peut-être justement ce grâce à quoi un signifiant va pouvoir s'inscrire comme premier indice de perception ?

Jean Laplanche : La notion de pare-excitation est une notion assez ambiguë et qui a servi un peu de passe-partout. Là, le problème du rapport du biologique et du psychique se pose : Freud prend le modèle du pare-excitation biologique, mais ce qui l'intéresse finalement, c'est le pare-excitation psychique. Le pare-excitation biologique, qui est le pare-excitation « peau » et enveloppes corporelles, se développe chez l'être humain. Par exemple, on sait que le petit être humain ne maintient pas spontanément sa température interne : sa limite entre l'intérieur et l'extérieur est mal établie. On peut donner cela comme exemple de l'insuffisance du pare-excitation du petit enfant.

Ce n'est pas à ce pare-excitation que je me réfère. Ce

qui m'intéresse, c'est ce qui, à l'occasion de ces soins – qui aident effectivement l'organisme à s'établir comme lieu séparé du monde extérieur et donc à conforter ce pare-excitation –, est véhiculé de messages imprégnés de significations inconscientes et sexuelles. Et dire là qu'il y a un pare-excitation n'est pas évident.

Laurence Kahn : Alors comment surgit un premier indice de perception ?

Jean Laplanche : Ça, c'est de la psychologie ! Je ne suis pas contre du tout, il faut en prendre les moyens, il faut se référer éventuellement à une expérimentation. Mais, personnellement, je pense que le problème de l'indice de perception ne se pose pas, et que l'être humain est d'emblée ouvert à un extérieur, au monde. Certes, il a à établir cette barrière du pare-excitation et donc à mieux se différencier du monde. Mais je ne pense pas que l'on puisse partir de quelque chose d'interne qui serait projeté à l'extérieur. L'indice de perception, c'est un peu comme l'argument du troisième homme chez Aristote : quel sera l'indice de perception de l'indice de perception ? Quel sera l'indice de réalité de l'indice de perception ? Si un être vivant n'est pas ouvert sur l'extérieur, il ne le sera jamais.

Laurence Kahn : Je vais essayer de poursuivre ma question dans le sens de la psychologie, en tombant probablement sous le coup de la même critique ! Quand certains psychanalystes développent une théorie de l'illusion anticipatrice de la mère, ils développent une théorie des messages enfant-parents (et non parents-enfant comme dans la théorie de la séduction). Ne pensez-vous pas que la mère, qui a en permanence à interpréter les signes émis par son enfant, est, dans cette activité d'interprétation, confrontée à des signes justement très chargés du point de vue des représentations sexuelles, à la fois objets de refoulement pour elle et, du coup, de levées de refoulement ? Vous écrivez : « Que me veut ce sein qui s'excite en m'allaitant ? », et j'aurai envie de renverser l'énoncé en demandant : « Que me veut cet enfant sans vergogne, sans limite, cannibale, homosexuel, incestueux ? » Laissez-vous une place à cette illusion anticipatrice comme un moment de retour de l'énigme sur la mère ? Ou bien pensez-vous qu'il s'agit de psychologie ?

Jean Laplanche : Je laisserais volontiers une place à cela. Que déjà, à l'occasion de la grossesse et ensuite à l'occasion des soins maternels, l'enfant soit un formidable

facteur au moins de réactivation de l'inconscient, pas forcément avec des levées de refoulement, fait aussi que les gestes maternels ou parentaux seront beaucoup plus imprégnés de significations inconscientes que nos gestes quotidiens. Mais je pense qu'il y a là une part considérable de projection et de référence à sa propre enfance. Je ne pense pas que le nourrisson soit d'une richesse réelle si grande. Je pense qu'il est certainement l'occasion de susciter la richesse de l'inconscient adulte. De ce fait, le potentiel de la charge des gestes sera beaucoup plus élevé. Mais on ne trouve pas énormément de contenus dans les premières réactions du nourrisson : la souffrance etc... La mère les transforme en énigmes, mais ce ne sont pas des énigmes émises par l'enfant. C'est l'inconscient de la mère qui est ici à l'œuvre. L'inconscient de l'enfant lui se construit à la suite des refoulements.

Laurence Kahn : Une dernière question à propos des impératifs catégoriques, dont vous écrivez que ce sont des messages non seulement injustifiés mais injustifiables, énigmatiques mais non métabolisables et insymbolisables. Mais ces impératifs ne sont-ils pas en même temps des axes qui conduisent sur la voie de la symbolisation (« Tu ne tueras point », l'organisation de la parenté, l'interdit de l'inceste) ? Comment articulez-vous ces deux aspects ?

Jean Laplanche : Je n'ai pas de réponse là-dessus. C'est un questionnement. Si on veut définir quelque chose comme une généalogie de la morale et de l'impératif, c'est du côté de non-métabolisable du message qu'il faut essayer de la situer. Ce que j'essaie de reprendre cette année, à partir du tabou, à propos de ce que Freud écrit du tabou des morts. Par exemple, le non-métabolisable dans le tabou des morts, c'est le nom, en ce sens que les populations ne peuvent pas « faire avec » le nom des morts : ils sont obligés de le changer. Mais ceci n'est pas une réponse, c'est une voie de recherche qui s'ouvre.

« Entretien de Jean Laplanche avec Laurence Kahn à propos de son livre : *Nouveaux fondements pour la psychanalyse. La séduction originale*, Paris, PUF, 1987 »

Cahiers de l'IPPC, n° 9, 1989, *La séduction en psychothérapie*, pp. 139-148 .

Entretien avec Jean Laplanche
Propos recueillis par Alberto Luchetti
(Membre de l'Italian Psychoanalytic Society – SPI)

Alberto Luchetti¹: Ce sont plus de cent volcans qui constituent cette belle île de Lanzarote et qui l'ont fait émerger il y a longtemps. Et il me semble qu'est aussi « explosif » l'argument de ces journées de Lanzarote, après trois ans, à propos de la scientificité de votre théorie mais aussi de la psychanalyse. Et donc la première question sera à propos de la scientificité : pourquoi votre insistance ces dernières années surtout - mais pas seulement ces dernières années, parce que c'est un souci de longtemps pour vous - sur la scientificité de la psychanalyse, sachant que beaucoup de gens préfèrent une vision plus « souple » de la psychanalyse.

JL : Oui, c'est certainement une préoccupation ancienne pour moi, mais qui ne fait qu'augmenter devant la « mollesse », en somme pourrait-on dire, de la pensée psychanalytique en général, sa mollesse et sa divagation. C'est-à-dire qu'on dit à peu près n'importe quoi, dans n'importe quelle langue, on se soucie peu d'être compris et nous sommes très critiqués par les milieux intellectuels en général et les milieux scientifiques en particulier, qui pensent qu'il n'y a pas de dialogue possible avec les psychanalystes. Or je pense qu'il faut rétablir cette possibilité de dialogue, et que celle-ci n'est possible que sur la base de ce que j'appelle la scientificité, c'est-à-dire un accord minimum sur ce qui est rationnel et ce qui ne l'est pas, ce qui est admissible et ce qui ne l'est pas, ce qui est réfutable et ce qui ne l'est pas.

AL : Mais le problème de la scientificité entraîne celui de la vérité possible, de pouvoir saisir la vérité des théories, des hypothèses, des modèles aussi de la psychanalyse.

JL : Je crois que l'idée de vérité est toujours restée pour tout le monde en dehors des prises directes de l'intellect ; la vérité n'est qu'un idéal et les plus grands épistémologistes

le pensent : c'est-à-dire ils pensent que nous n'avons qu'une approximation, mais il n'empêche pas que la vérité reste là comme un idéal. Nous n'avons pas du tout à penser que nous détenons la vérité comme une chose, nous ne la détenons nullement : nous proposons des modèles qui essaient de s'approcher le plus possible de la vérité, mais ces modèles sont éminemment caduques, sont éminemment réfutables, c'est-à-dire qu'un jour ou l'autre il est certain que ces modèles seront remplacés par d'autres, plus adéquats.

AL : Vous faites souvent référence aux travaux de Popper qui, au contraire, semblait poser la psychanalyse dans un coin, au dehors de la science.

JL : Oui. Il y a deux Popper, de ce point de vue-là. Il y a le Popper qui a critiqué la psychanalyse, et je crois que malheureusement il ignorait à peu près tout ce qu'était la psychanalyse, il en connaissait seulement certains aspects les plus divagants, qui étaient par exemple les aspects de Adler ou les plus métaphysiques. Et lorsqu'il a critiqué Adler c'était toujours sur le même exemple, celui du complexe d'infériorité, en disant que quelqu'un qui se noie ou quelqu'un qui se sauve c'est toujours par complexe d'infériorité. Il est évident que ce genre d'explication est une explication purement formelle et n'est pas l'explication des psychanalystes. Donc Popper ignorait toute la psychanalyse freudienne, il connaissait la psychanalyse par sa branche adlérienne essentiellement et il n'a jamais discuté Freud véritablement sur ses concepts.

AL : Et l'autre Popper ?

JL : En revanche l'autre Popper, tout à fait passionnant et génial, c'est celui qui a dit finalement - je reprends cette formule, je ne sais pas si c'est de lui, je la connais depuis fort longtemps - « La nature ne dit jamais oui, elle dit toujours non ». C'est-à-dire la nature n'affirme jamais une vérité, elle est toujours à notre disposition pour réfuter une assertion fautive. C'est évidemment quelque chose qui a l'air purement négatif mais qui

¹ Cet entretien s'est déroulé à l'issue des *Journées Internationales Jean Laplanche* qui se sont tenues à Lanzarote en juillet 2006 et a été publié dans *Il manifesto* du 26 septembre 2006. Il a été traduit par Vincent Magos, révisé par le même Jean Laplanche et publié sur le site www.squiggle.be.

est en réalité très positif, car cela ouvre la possibilité à toute une imagination créative de modèles. L'homme est créateur de modèles, évidemment des modèles qui essaient de s'adapter le plus possible à la réalité qu'il étudie, mais ces modèles ensuite sont soumis à réfutation. Ils ne sont pas du tout soumis à vérification, au sens où on ne cherche pas à montrer que x fois cela sera réussi, mais on cherche le point où cela pourrait être faux et évidemment, c'est ce point où ça peut être faux qui fiche tout en l'air, qui met tous les défis à bas. Il est évident que le poppérisme que je décris là est un peu radical. Le poppérisme depuis Popper s'est beaucoup adouci, beaucoup amendé. Popper ne dirait plus de nos jours, et les poppériens ne diront plus que tout un système de pensée va s'effondrer sur la foi d'une seule expérience négative. Il y a des expériences qui touchent une partie périphérique du système et finalement sans grande importance pour le centre du système et un centre du système qui est beaucoup plus dur, qui est beaucoup plus difficile à atteindre et qui, lui, résiste assez bien aux expériences négatives.

AL : Et vous pensez que Freud lui-même était poppérien *ante litteram*, vous avez dit.

JL : Oui, je pense que souvent Freud était poppérien avant la lettre. Par exemple il écrit un article qui s'appelle : « Une conception de la paranoïa contredisant l'opinion psychanalytique de cette maladie ». Eh bien cette description d'un cas négatif est typiquement poppérienne. D'ailleurs, cette description d'un cas négatif aboutit au fait que ce cas n'est pas aussi négatif que cela, et si Freud certainement n'aimait pas beaucoup trouver des cas vraiment négatifs, il n'empêche qu'il a exploré un cas pour montrer que ce cas n'est pas aussi négatif qu'il apparaissait au premier abord. La question était celle du fondement homosexuel de la paranoïa.

AL : Toutefois, si Freud adopte et choisit la vision du monde de la science, vous disiez aussi qu'il ne réfute pas les autres conceptions du monde. Est-ce donc qu'il y a place pour les autres conceptions ?

JL : Je pense qu'il n'y a guère place pour les autres conceptions. Freud n'était pas aussi tolérant que vous le décrivez, il était très négatif vis-à-vis de la vision religieuse notamment, qu'il a critiquée de façon extrêmement vive. Je pense que Freud était un scientiste relativement dur. Nous serions certainement beaucoup plus tolérants

que lui, de nos jours.

AL : C'était la même chose pour la philosophie, pour la vision du monde de la philosophie ?

JL : Oui, tout à fait. De même la vision du monde de la philosophie, pour lui, était une vision qui finalement pose des vrais problèmes mais avec des solutions plus ou moins imaginatives.

AL : Et donc à propos de la scientificité de la psychanalyse, vous pensez que votre « théorie de la séduction généralisée » peut, comment dire, diriger la psychanalyse vers sa vocation scientifique ?

JL : Je suis resté très rationaliste et très freudien, même si, peut-être, plus tolérant que lui par rapport aux autres visions du monde ; mais certainement ma vision du monde est une vision scientifique, une vision selon laquelle tout simplement les assertions au cours d'un débat, au cours d'un dialogue avec d'autres, peuvent être réfutées. Je pense que toute assertion qui n'est pas susceptible d'être réfutée dans un débat n'a pas de valeur. Ceci implique aussi le débat entre personnes, pas seulement le débat entre idées.

AL : Et donc, dans ce sens, la théorie de la séduction généralisée peut soumettre des propositions à ce travail de falsification, de mise à l'épreuve ?

JL : Oui, il faut être très prudents parce que beaucoup des éléments de la théorie de la séduction généralisée sont difficiles à falsifier, parce qu'ils ne sont pas des éléments *expérimentaux*. Ils ne sont pas même des éléments *d'observation* au sens classique du terme, mais ils se retrouvent au cours de la cure psychanalytique, ce qui est quand même quelque chose de très spécial par rapport à la situation d'observation dans le monde des objets externes.

AL : Et, à ce propos, vous avez indiqué ces jours-ci trois concepts qui sont à la base de la théorie de la séduction généralisée mais aussi de la psychanalyse, c'est-à-dire la conception de la sexualité infantile pulsionnelle, de l'inconscient qui est sexuel et aussi du refoulement. C'est ça le noyau de la psychanalyse, de l'objet et aussi de la méthode pour y parvenir ?

JL : Je dirais que ces sont les thèses principales de la théorie de la séduction généralisée. En fait, pour moi, elles sont un peu différentes et se retrouvent dans ce que j'appelle la Situation anthropologique fondamentale, c'est-à-dire la confrontation d'un adulte et d'un *infans*, c'est-à-dire un tout petit enfant qui n'a pas encore

d'inconscient, avec un adulte qui, lui, a un inconscient sexuel incluant la sexualité infantile. Il n'empêche que, entre les deux, sont présents d'emblée les trois éléments de cette situation, au cours d'un dialogue qui d'abord ne se passe pas sur le plan de la sexualité (parce que d'un côté il n'y pas de sexualité), mais sur le plan de ce qu'on appelle l'attachement. Ce dialogue de l'attachement se trouve très vite compromis, c'est-à-dire infiltré par des éléments sexuels venant de la part de l'adulte. C'est cela qui déclenche un processus, d'abord chez l'adulte et ensuite chez l'enfant, qui se trouve en somme désorienté par des messages qu'il ne comprend plus comme il les comprenait, parce qu'ils étaient purement et simplement des messages d'amour et d'attachement.

À ce moment-là, il se produit un déficit de traduction, un déficit de compréhension qui amène ces messages à être stockés, disons, conservés un certain temps avant que le sujet n'essaie de les traduire à sa façon, lorsqu'il commence à en avoir les moyens. Et à ce moment-là, évidemment, il faut qu'il en ait les moyens et une grande partie de ceux-ci lui sont fournis notamment par l'environnement extérieur, c'est-à-dire par tout ce que l'univers extérieur lui véhicule d'idées, de mythes, de schémas de compréhension les plus divers.

AL : Les narrations aussi, les histoires qui sont culturelles mais aussi familières, évidemment... Vous avez écrit une définition de l'inconscient qui à ce propos me semble très prégnante, c'est-à-dire : « l'inconscient nous rappelle pour toujours que nous ne gravitons pas autour de nous-mêmes ni autour d'un ça pulsionnel de nature biologique ». Vous combattez l'idée que l'inconscient vient simplement d'une émergence de l'organisation biologique au sens de l'organisme.

JL : Oui, tout à fait. Ce n'est pas pour autant que je nie l'importance du biologique, et d'autres plans qui sont des plans que j'appelle des plans instinctuels et qu'il faut distinguer du plan pulsionnel. Et par instinctuel c'est évidemment le plan de l'autoconservation, qui est un plan instinctuel, avec des montages biologiques. Également on peut dire que la sexualité adulte, qui a à faire sa place à côté de la sexualité infantile au moment de la puberté, que la sexualité adulte a également un fondement instinctuel et pas seulement pulsionnel.

AL : Vous parlez ainsi à propos de la Situation anthropologique fondamentale, comme vous disiez : on peut dire que c'est le site explosif de la confrontation

entre l'adulte et l'enfant qui met l'enfant dans la situation d'avoir quelque chose à traduire mais aussi l'adulte en proie à sa propre sexualité infantile.

JL : Oui, bien sûr. L'adulte lui-même est ignorant de la sexualité infantile qu'il véhicule. Tout au moins dans les cas mineurs, dans les cas normaux, ou névrotiques, je ne parle pas des cas psychotiques, pervers, où la sexualité infantile fait explosion dans le comportement d'un adulte pervers, qui est tout à fait un autre cas.

AL : À ce propos il y a un autre souci de ces années qui trouve place dans vos écrits : c'est-à-dire le problème du crime sexuel et aussi de l'inceste. Il me semble qu'il relève d'une part de votre théorisation. Vous avez dit : dès le moment où l'on soutient que la sexualité infantile n'est pas innée, mais qu'elle surgit comme le fantasme, au sein d'un dialogue, d'un échange adulte-enfant, mais dans lequel l'initiative sexuelle vient de part de l'adulte, on est amené complètement à revoir la perspective du crime sexuel.

JL : On est amené tout d'abord à renverser tout simplement la perspective du complexe d'Œdipe, parce que du complexe d'Œdipe on est amené à considérer que sa racine... l'origine de l'action sexuelle dans le complexe d'Œdipe n'est pas l'enfant, comme le prétend Freud, mais est bel et bien le parent qui séduit l'enfant. Et donc le complexe d'Œdipe tel que Freud le décrit n'est qu'un retournement, défensif pourrait-on dire, un retournement auto-accusatif, une espèce d'identification avec l'agresseur, pour reprendre le terme de Ferenczi, c'est-à-dire que l'enfant s'identifie avec l'agresseur sexuel en disant « c'est moi qui suis l'auteur du crime sexuel », dans le complexe d'Œdipe freudien.

AL : Mais ce n'est pas seulement à partir de votre théorie mais aussi à partir d'un diagnostic que vous faites de la situation actuelle culturelle et sociale, à propos par exemple de l'évolution de la famille et de la sexualité et aussi des techniques de reproduction.

JL : Bien sûr. Il y a là quelque chose qui est en train de se modifier profondément. Il y avait un cadrage strict au moins pendant une période historique relativement limitée, ce cadrage historique est devenu de plus en plus obsolète et il est quand même question de savoir comment la sexualité infantile sera de nouveau cadrée. Parce que la sexualité infantile ne peut pas rester anarchiquement fonctionnante, faute de quoi elle conduit tout simplement à la mort de l'individu. C'est ce

que j'appelle la pulsion de mort, c'est-à-dire la pulsion infantile fonctionnant d'une façon purement anarchique.

AL : Donc, à propos de l'Œdipe vous disiez que c'était une narration pour encadrer cette sexualité pulsionnelle qui a des effets déliants constitutivement. L'Œdipe, maintenant, c'est une narration qui est toujours plus faible et toujours plus défaillante.

JL : Oui, mais il ne faut pas exagérer, parce que l'Œdipe a encore une prégnance formidable, il est encore l'essentiel de la plupart des séances psychanalytiques et il faut donc être très modeste dans ce qui est prospectif. C'est certainement à long terme que l'Œdipe deviendra une structure de plus en plus inefficace.

AL : Mais toutefois vous dites que, aujourd'hui, c'est à mesure que la « loi » du complexe d'Œdipe se délite ou se raidit qu'elle laisse échapper le crime sexuel. Est-ce que vous pensez qu'il y a une augmentation de ces crimes ou il y a quelque chose dans leur qualité qui est plus déliant... ?

JL : Il est difficile de porter un jugement quantitatif sur un phénomène qui n'a pas été quantifié autrefois. Il y a cent ans, on ne quantifiait pas le crime sexuel, on était incapable de dire dans quelle proportion il se produisait. Il est donc tout à fait difficile voire impossible de dire que le crime sexuel a augmenté. Il n'empêche qu'il est passé au premier plan de la scène depuis quelques années. Le crime sexuel a effectivement pris une potentialité différente et une toxicité bien sûr différente. Je pense qu'il est essentiellement commis par l'adulte sur l'enfant. Mais, j'élargis l'idée de crime sexuel en disant qu'on peut se poser la question de savoir si tout crime n'a pas en son fond un élément sexuel. C'est une question métapsychologique plus profonde, mais qui est importante. C'est-à-dire de savoir si tout criminel, disons même le voleur le plus banal ou l'assassin bien sûr, il n'y a pas quelque chose de sexuel dans son acte, quelque chose de profondément inconscient, qui néanmoins est là présent.

AL : Et vous pensez la même chose pour les crimes qui ne sont pas seulement individuels mais de groupe, d'Etat etc. C'est-à-dire vous avez mentionné, il y a quelques années, par exemple les crimes en Yougoslavie, au Cambodge...

JL : Il est certain que les crimes des camps de concentration, qu'ils soient de droite ou de gauche, sont marqués d'une forte connotation sexuelle. Ça a

été un argument caché, mais dans le fond c'est évident. Maintenant pour le crime collectif, disons le crime mafieux ou le crime organisé en col blanc, comme on dit, l'aspect sexuel est beaucoup plus caché, mais à mon avis il y a un aspect homosexuel très important qui serait à mettre en évidence.

AL : Et donc sur lequel la psychanalyse a quelque chose à dire...

JL : ...sur lequel la psychanalyse a quelque chose à dire...

AL : ...à partir d'une conception très rigoureuse de son objet, parce que c'est votre préoccupation d'une théorie et d'une précision dans la définition des concepts, des termes et des rapports entre eux.

JL : Un objet qui est essentiellement la sexualité.

AL : Vous disiez aussi, à propos du crime sexuel, que, s'il y a plus de crimes sexuels, toutefois ça va parallèlement avec un évanouissement de l'inceste et de sa signification. Qu'entendez-vous par là ?

JL : L'inceste perd sa signification déjà du fait que les catégories familiales perdent leur signification et que, dans le crime sexuel, nous voyons souvent que c'est le rapport adulte-enfant qui est au premier plan, au lieu que ce soit le rapport parent-enfant. Donc, déjà de ce point de vue là, l'inceste se défait en même temps que se défont les catégories parentales, elles s'amollissent jusqu'à devenir presque insoutenables : à partir du moment où les familles sont totalement « recomposées », où se situe l'inceste véritable ?

AL : À ce propos, vous parlez aussi de sociétés, par exemple, où il n'y a ni père ni mari - les Moso - en disant qu'on peut penser une organisation et aussi une façon de lier et encadrer le sexuel, sans nécessairement utiliser les mêmes catégories. Mais il y a beaucoup de gens qui parlent par exemple d'une sorte d'évanouissement du père ou de la fonction du père, que vous, du reste, mettez entre guillemets.

JL : Je pense que la fonction du père va forcément s'évanouir avec la dilution des catégories familiales traditionnelles. Le père devient un beau-père, au mieux, un père adoptif, ce qui n'est pas la même chose et le père biologique souvent est de plus en plus loin et absent. Donc je pense que la fonction du père dans la réalité même va diminuer. Ce qui n'empêche pas que nous ayons à trouver d'autres modes de structuration. L'être humain est dans l'obligation de trouver les moyens de mettre un frein et d'encadrer la sexualité infantile,

la sexualité infantile perverse. S'il ne le fait pas, il va à sa mort, aussi bien à sa mort collective qu'à sa mort individuelle.

AL : Toutefois je pense qu'il y a aussi un autre risque, mais peut-être est-ce le même dont nous parlions avant, c'est-à-dire qu'on peut avoir une sorte d'évanouissement aussi du désir. Par exemple vous avez souligné la fonction structurante de la renonciation pulsionnelle, parce que la pulsion est inconciliable en elle-même. Toutefois, en précisant que la renonciation n'est pas l'anéantissement de la pulsion, cela me semble toucher au risque aujourd'hui d'une sorte d'évanouissement du désir avec une multiplication des satisfactions, mais sans la possibilité de désirer.

JL : Je pense que le désir se retrouve quand même notamment dans les sublimations, et que nous avons actuellement beaucoup de sortes de sublimations dans la société actuelle et dans toute société. Et que le désir trouve là une de ses voies majeures d'accomplissement.

AL : Donc on ne peut pas, on ne doit pas être pessimiste ou s'alarmer à ce propos, parce que, par exemple, il y en a d'autres qui parlent beaucoup de la mort du désir dans une jouissance élargie.

JL : Oui, bien sûr. Je ne me retrouve pas tellement dans cette idée. Je pense que le désir est toujours présent tel que nous le trouvons dans la psychanalyse, extrêmement vif. Même sous ses formes décalées.

AL : Nous nous sommes retrouvés ici, après quelques années, à étudier autour de la psychanalyse et de votre théorie. Avec le recul quelle est votre impression de ces années : y a-t-il des choses qui vous rendent optimiste ?

JL : Quand on sort de telles journées, on est forcément optimiste. Bien sûr il s'agit d'un tout petit nombre, mais d'un tout petit nombre de gens extrêmement convaincus et extrêmement créatifs en même temps, ce qui est important. Ce ne sont pas des gens qui sont dogmatiques, ce sont des gens qui, à partir d'une certaine proposition, qui est la mienne, sont extrêmement créatifs. Dans cette mesure, il y a à espérer un essaimage de la théorie de la séduction dans des cercles plus vastes que ce cercle déjà fort, extrêmement concentré, que représente ce groupe de vingt-neuf personnes qui se sont réunies pendant quatre jours.

AL : Votre livre *Problématiques VI* sur l'après-coup vient de sortir. Il concerne une question métapsychologique, l'expérience subjective du temps et de son passage,

et la possibilité de donner de nouvelles significations, de revivifier le passé, pour le traiter et le féconder. C'est aussi votre impression que le temps fait tant, qu'on puisse découvrir de nouvelles choses, élargir le champ de votre théorie.

JL : Je suis persuadé que cette théorie se montrera féconde et que des champs immenses sont à explorer, et qu'il en reste encore d'autres. Notamment le champ des perversions, des psychoses et des états-limites, qui restent entièrement à explorer de façon clinique et théorique en même temps.

AL : Vous avez annoncé la création d'une fondation à ce propos.

JL : Un des buts de cette fondation serait certainement celui-là, l'expansion de la pensée, qui s'intitule : « Nouveaux fondements pour la psychanalyse », essayer de refonder la psychanalyse sur des nouvelles bases, à la fois plus simples finalement, parce qu'on a beaucoup insisté également sur le fait que cette théorie est beaucoup plus simple que les théories de la psychanalyse classique, y compris la freudienne, mais aussi la lacanienne, qui sont des théories qui s'emmêlent dans leur développement. Prenez des textes comme celui de Freud sur *Inhibition, symptôme et angoisse* ; vous vous rendez compte à quel point la pensée est embrouillée - eh bien chez Lacan c'est la même chose, chez Melanie Klein c'est la même chose aussi. Je crois qu'il y a un besoin de simplification et que déjà si la théorie de la séduction généralisée apportait une base de simplification, c'est-à-dire quelque chose d'intelligible pour chacun et en même temps capable de rendre compte des faits, ce serait déjà un grand point, un bon départ.

AL : C'est aussi la façon d'intégrer des contributions originelles qui viennent par exemple des auteurs que vous avez cités...

JL : Tout à fait...

AL : ...et d'autres, mais aussi des contributions qui viennent d'autres disciplines, par exemple vous avez beaucoup souligné que critiquer le biologisme de la psychanalyse de Freud, mais aussi des autres courants de la psychanalyse, ne signifie pas...

JL : ...critiquer la biologie ni le problème de la biologie. Le problème des neurosciences, c'est beaucoup plus complexe, on n'a pas encore trouvé véritablement la clé de l'approche, mais je pense qu'il y en a forcément une.

AL : Merci.

Une bibliographie raisonnée

Jean- H. Guégan

« Quels sont les liens sur lesquels porte le travail de déliement, qui sont détissés ? Freud a parlé des « souvenirs » et des « attentes » nous rattachant à l'autre. Ce dont il ne tient pas compte, mais ce qui est rarement absent, précisément dans le tissu, le con-texte de ces souvenirs et attentes c'est la place faite au message de l'autre. Pour l'endeuillé, ce message n'a jamais été suffisamment compris, jamais suffisamment entendu. Il n'est guère de deuil sans la question : Que dirait il ? qu'aurait il dit ? Sans le regret ou le remord de n'avoir suffisamment pu dialoguer, entendre ce que l'autre avait à dire. »

Jean Laplanche, «Le temps et l'Autre»

Choisir cette terminologie convenue pour éviter l'écueil qui apparaît vite devant toute tentative de colliger les travaux de Jean Laplanche ; certes, les ouvrages publiés en rassemblent une grande partie mais n'y a-t-il pas là une démarche qui reste à détiiser. La plupart des textes furent d'abord transmis oralement, des conférences, des colloques, des séminaires, des enseignements universitaires, des débats publics, des interventions dans la presse, donc comme des textes toujours adressés (à l'autre ou vers l'autre), puis dans un temps second publiés dans les revues les plus diverses parfois les plus étrangères à notre champ et enfin les reprises en après-coup sans modification apparente au fil des ouvrages et ceci répétitivement (pour en affirmer la pertinence de certaines questions a-t-il pu dire !) sans que la volonté de synthèse ne transparaisse toujours. Et quelle surprise dans les séminaires lorsqu'après une séance moins animée que d'habitude, où flottait une certaine gêne et où chacun essayait plus ou moins

habilement de dire un mot, apparaissait peu de temps après, sur la table, un texte remarquable tout prêt à prendre sa place dans la suite de l'œuvre.

Nous présentons ici les principaux ouvrages écrits par Jean Laplanche ainsi que les articles importants pour la compréhension de son parcours et dont la plupart se trouvent repris et resitués dans les ouvrages d'abord cités. Les œuvres publiées dans des langues étrangères sont soit des traductions, soit certains travaux originaux dont la publication n'a pas toujours été reprise en français. Les textes de *Psychanalyse à l'université* qui correspondent strictement à l'enseignement qui composent le corps des « problématiques » n'ont pas fait l'objet d'une nouvelle citation.

Des abréviations * sont utilisées pour référer les articles initiaux dans les ouvrages qui les rassemblent. Cette compilation ne tient pas compte d'une riche correspondance qui resterait à étudier.

Ouvrages

- 1961** : Jean Laplanche, *Hölderlin et la question du père*, Paris, PUF, 144 p.
réédit. coll. « Quadrige », Paris, PUF, 1983.
- 1964** : Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, *Fantasma originaire, fantasmes des origines*.
réédit. coll. « Textes du XX^e siècle », Paris, Hachette, 1985.
- 1967** : Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 520 p.
réédit. Paris, PUF, « Bibliothèque de la psychanalyse », 1997. et « Quadrige, dicos poche », Paris, PUF, 2007.
- 1970** : Jean Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 216 p.
réédit. in « Champs-Flammarion », 1989.
réédit. in « Quadrige » Paris, PUF, 2013 194 p.
***VM**
- 1980** : Jean Laplanche, *Problématiques I : L'angoisse*, Paris, PUF, 316 p.
réédit. in « Quadrige », Paris, PUF, 2006
(Enseignement : L'« Angst » dans la névrose 1970-1971
L'angoisse dans la topique 1971-1972
L'angoisse morale 1972-1973).
- 1980** : Jean Laplanche, *Problématiques II : Castrations, symbolisation*, Paris, PUF, 316 p.
réédit. in « Quadrige », Paris, PUF, 2009.
(Enseignement : La castration ses précurseurs et son destin 1973-1974 Symbolisations 1974-1975).
- 1980** : Jean Laplanche, *Problématiques III : La sublimation*, Paris, PUF, 316 p.
réédit. in « Quadrige », Paris, PUF, 2008.
(Enseignement : Pour situer la sublimation 1975-1976 Faire dériver la sublimation 1976-1977).
- 1981** : Jean Laplanche, *Problématiques IV : L'inconscient et le ça*, Paris, PUF, 328p.
réédit. in « Quadrige » Paris, PUF, 1998.
(Enseignement : La référence à l'inconscient 1977-1978 Problématique du ça 1978-1979).
- 1987** : Jean Laplanche, *Problématiques V : Le Baquet. Transcendance du transfert*, Paris, PUF, 316 p. réédit. in « Quadrige » Paris, PUF, 1998
(Enseignement : Le psychanalyste et son baquet 1979-1980. Le descriptif et le prescriptif 1980-1981
La transcendance du transfert 1983-1984).
- 1987** : Jean Laplanche, *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF.
réédit in « Quadrige » Paris, PUF, 1994 (avec index des Problématiques).
- 1989** : Jean Laplanche, *Vie et mort en psychanalyse, « suivi de » Dérivations des entités psychanalytiques, et autres articles inédits*, coll. « Champs », Paris, Flammarion.
***VM 2**
- 1989** : André Bourguignon, Pierre Cotet, Jean Laplanche, François Robert, *Traduire Freud*, Paris, PUF, 380 p.
- 1992** : Jean Laplanche, *La révolution copernicienne inachevée, travaux 1967-1992*, Paris Aubier 460 p., réédit « Quadrige », Paris, PUF, 2008, ***RCI**
- 1997** : Jean Laplanche, *Le primat de l'autre en psychanalyse, travaux 1967-1992*, Paris, Flammarion. (réédition 1997 de La révolution copernicienne inachevée) ***PA**
- 1999** : Jean Laplanche, *Entre séduction et inspiration : l'homme*, Paris, PUF, « Quadrige ». ***SI**

1999 : Jean Laplanche, *La sexualité humaine, biologisme et biologie*, Coll. « Les empêcheurs de penser en rond », Paris, Edit. Synthelabo, 141 p.

2006 : Jean Laplanche, *Problématiques VI, L'Après coup*, Paris, PUF, coll. « Quadrige ». Enseignement : L'Après-coup 1990-1991.

2006 : Jean Laplanche, *Problématiques VII, Le fourvoisement biologisant de la sexualité chez Freud, suivi de Biologisme et biologie*, Paris, PUF, coll. « Quadrige ». Enseignement : 1991-1992.

2007 : Jean Laplanche, *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien*, Paris PUF, coll. « Quadrige ». *SL

Ouvrage en langue anglaise,

(Le texte « notes sur l'après coup » a été traduit en français par Martin Stanton en 1999) :

1992 : Jean Laplanche, *Seduction, Translation, Drives*, edited by John Fletcher & Martin Stanton, London, Psychoanalytic forum, Institute of Contemporary Arts, 235 p.

Depuis 1989 Jean Laplanche est l'initiateur et le directeur scientifique de :

Sigmund Freud, *Œuvres complètes*, XXI volumes, Paris PUF.

Direction de collections :

- Bibliothèque de psychanalyse, PUF.
- Petite Bibliothèque de psychanalyse (avec Jacques André), PUF.
- Voix nouvelles en psychanalyse, PUF.

Traductions en langue anglaise : (avec des indications données par Jonathan House)

1974 : Jean Laplanche et J-B Pontalis, *The language of psychoanalysis*, London, W.W. Norton & Company, 528p. reprint London, Karnac Ltd, 1988. Disponible en version électronique (kindle).

1976 : *Life and death in psychoanalysis*, trad; Jeffrey Mehlman , Baltimore, Johns Hopkins University Press Edition, 1985.

1989 : *New foundations for pschoanalysis* ,transl. David Macey, London, Basil-Blackwell, 176 p.

1998 : *Essays on otherness*, Edit. John Fletcher, Warwick Studies In European Philosophy, Oxon, Routledge, 1999.

1999 : *The unconscious and the Id, Problématiques IV*, London, Karnac Books, 290 p.

2007 : *Holderlein and the question of the father*, Edit. Luke Carson, ELS monograph series, University of Victoria, dept of english.

2011 : *Freud and the sexual*, Editor and textual revisor : John Fletcher, Translators : John Fletcher, Jonathan House, Nicholas Ray, New-York, Unconscious in translation LLC, (UIT), 318 p.

Traductions « à paraître » :

2014 : *Problématiques VII*, transl. Donald Nicolson-Smith, New-York, UIT.

2014 : *Between seduction and inspiration* : Man , transl. Jeffrey Melman, New York , UIT.

2015 : *Problématiques VI, L'après-coup*, transl. Dorothee Bonnigal-Katz, New-York UIT.

La plupart des textes de Jean Laplanche ont été traduits en langue espagnole : editores Paidos Iberica et Armorratu et en langue allemande (traduction récente de «la révolution copernicienne inachevée» par Udo Hock) et des textes sont traduits en italien par Alberto Luchetti.

Publications

- 1961** : Jean Laplanche, Serge Leclaire : « L'inconscient une étude psychanalytique », *Les Temps Modernes*, n°183, Julliard, juillet 1961, pp. 81-129. réédit. in, *Problématique IV*, Paris, PUF, 1981, pp. 261-321. réédit. 1966 in *l'Inconscient, VI^o Colloque de Bonneval (1959)*, Paris, Desclée de Brouwer, 1966 et réédit. Paris, Bibliothèque des introuvables, 2004.
- 1967** : Jean Laplanche: « La défense et l'Interdit / dans la cure et la conception psychanalytique de l'homme », *La NEF*, n°3, 1967, in **PA et *RCI*, pp. 21-36.
- 1968** : Jean Laplanche: « La position originale du masochisme dans le champ de la pulsion sexuelle», *Bulletin de l'Association psychanalytique de France*, 1968, n°4, pp.35-53. (Entretiens de l'APF décembre 1967). in **PA et *RCI*, pp. 37-58.
- 1968** : Jean Laplanche : « Interpréter (avec) Freud», *L'ARC*, 1968, n°34, pp. 37-46. in **PA et RCI* , pp. 21-36.
- 1969** : Jean Laplanche : « Notes sur Marcuse et la psychanalyse », *La NEF*, 1969, p. 36. in **PA et*RCI*, pp. 59-88.
- 1969** : Jean Laplanche : « Les principes du fonctionnement psychique : tentative de mise au point », *RFP*, t. 33, n°2, PUF, pp. 185-200. (Conférence à Strasbourg décembre 1965 et Paris février 1966) in **PA et*RCI*, pp. 89-106.
- 1971** : Jean Laplanche : « Dérivation des entités psychanalytiques », *Hommage à Jean Hippolyte*, Paris, PUF, 1971 pp. 195-215 in **PA et *RCI*, pp.125-133.
- 1972** : Jean Laplanche : « Le traitement psychanalytique des états psychotiques », Colloque international, Paris février 1972, « Traitement au long cours des états psychotiques », Toulouse, Privat, 1974 (discussion de H. Rosenfeld). in **PA et* RCI*, pp. 125-129.
- 1972** : Jean Laplanche : « Le moi ou le soi ? », *Documents & débats*, APF, 1972, février, n°5. (Intervention au congrès de l'API Rome 1969), in **PA et *RCI*, pp.131-133.
- 1975** : Jean Laplanche : « Psychanalyse à l'université », *Psa. Univ.* t.1, n°1, pp.5-10.
- 1975** : Jean Laplanche : « Pulsion de vie - 1910 », (arguments), *Psa. Univ.* t.1 n°1. in **PA et *RCI*, pp.135-136.
- 1977** : Jean Laplanche : « Les voies de la déshumanité», *Le nouvel Observateur* 28 février 1977, n°642, pp.41-42 in **PA et *RCI*, pp.159-166.
- 1979** : Jean Laplanche : « À propos d'une enquête sur « l'enseignement de la psychanalyse » » *Psa. Univ.*, t. 4, n°14, pp. 349-352.
- 1979** : Jean Laplanche : « Une métapsychologie à l'épreuve de l'angoisse », *Psa. Univ.* t.4, n°16, pp.709-722. (Conférence en avril 1979 à l'Université de Californie, Berkeley), in **PA et *RCI*, pp.143-158 et **VM2*, pp. 215-232.
- 1979** : Jean Laplanche : « Préface » à l'ouvrage de Gisela Pankow : *L'homme et sa psychose*, Paris Aubier Montaigne 1979.
- 1979** : Jean Laplanche : « Le structuralisme devant la psychanalyse », *Psa. Univ.* 1979, n°4, 15. (Séminaire, Université de Californie, Berkeley 1979), in **PA et *RCI*, pp. 137-142.
- 1980** : Jean Laplanche : « Un doctorat en psychanalyse », (éditorial), *Psa. Univ.*, tome.6, n°21, p. 5-8.
- 1982** : Jean Laplanche : « Reconnaître la recherche Psychanalytique ? », (éditorial), *Psa. Univ.*, t.7, n° 27, 353-358.
- 1982** : François Gantheret, Jean Laplanche, Serge Leclaire : « Carrefour-débat. Biologie et psychanalyse », *Psa. Univ.* t.7, n°28, pp.533-560.

- 1983 :** Jean Laplanche : « Réparation et rétribution pénales : Une perspective psychanalytique », *Psa. Univ.* t.8, n°30, pp. 211-224.
in *VM2, pp. 233-250 et *PA et *RCI, pp. 167-183.
- 1983 :** Jean Laplanche : « Le sacrifice : un mystère éventé - à propos de : *Le bouc émissaire* de René Girard », *Psa. Univ.* t.8, n°30, pp. 315-320.
- 1983 :** Jean Laplanche : « Faut-il brûler Melanie Klein ? », *Psa. Univ.*, t.8, n°32, pp.559-570.
in *PA et *RCI, pp. 213-226.
- 1983 :** Jean Laplanche : « La psychanalyse, histoire ou archéologie ? » *Recueil des travaux du centre d'études et de recherches historiques de Beaune*, 1983, n°4, pp.1-24. in *PA et *RCI, pp.185-211.
- 1984 :** Jean Laplanche : « La pulsion et son objet-source ; son destin dans le transfert », *Débats - Documents - Recherches*, Edit. APF, pp. 9-24.
in *PA et *RCI, pp. 227-242, et *VM2, pp.251-268.
- 1984 :** Jean Laplanche : « Préface » de l'ouvrage d'Odile Lesourne : *Le grand fumeur et sa passion*, *Bibliothèque de psychanalyse*, Paris, PUF, 231 p.
- 1984 :** Jean Laplanche : « Clinique de la traduction freudienne », *L'écrit du temps*, n°7, pp.5-14.
in *PA et *RCI, pp.243-253.
- 1986 :** Jean Laplanche : « Traumatisme, traduction, transfert et autres trans(es) », *Psa. Univ.*, t. 11, n°41, pp.71-85.
(Conférence aux entretiens de Vaucresson APF décembre 1984), in *PA et *RCI, pp. 255-272.
- 1988 :** Jean Laplanche : « Le mur et l'arcade », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n°37, pp.85-110. (Entretiens de l'APF 1987), in *PA et *RCI pp. 287-306, et *VM2, pp. 289-309.
- 1988 :** Jean Laplanche : « Spécificité des problèmes terminologiques dans la traduction de Freud », *Psa. Univ.* t.13, n°51, pp. 405-412
(Intervention au Congrès de API, Montréal Juillet 1987), in *PA et RCI, pp. 307-315.
- 1988 :** Ruth Menahem, Jean Laplanche : « Wo FREUD war soll ICH werden : la traduction encore... », *RFP*, t 52, n°3, pp.744-754.
- 1989 :** « Entretien avec un auteur : Jean Laplanche (par Laurence Kahn) », *Nouveaux fondements pour la psychanalyse. La séduction originaire*, *Cahiers de l'IPPC*, Univ.Paris VII, n°9 avril 1989, pp.139-148.
- 1989 :** Jean Laplanche: « Temporalité et traduction. Pour une remise au travail de la philosophie du temps », *Psa. Univ.* t.14, n°53, pp. 17-37 et n°54, pp.70-74. in *PA et *RCI, pp. 317-335.
- 1989 :** Jean Laplanche : « Une révolution sans cesse occultée », *Revue Internationale d'histoire de la psychanalyse*, n°2, pp. 393-402.
- 1990 :** Jean Laplanche : « Implantation, intromission », *Psa. Univ.* t.15, n°60, pp.155-158.
in *PA et *RCI, pp. 355-358.
- 1991 :** Jean Laplanche : « L'interprétation entre déterminisme et herméneutique : une nouvelle position de la question », *RFP*, t.55, n°6, pp.1293-1317.
(Conférence SPP Paris en janvier 1991 et Zurich), in *PA et *RCI, pp. 385-415.
- 1991 :** Jean Laplanche : « À l'Université », (éditorial), *Psa. Univ.*, t.16, n°62, pp. 3-4.
- 1991 :** Jean Laplanche : « Le temps et l'autre », *Psa. Univ.*, t.16, n°61, pp.33-56.

- 1992 :** Jean Laplanche : « Du transfert: sa provocation par l'analyste », *Psa. Univ.*, t.17, n°65, pp.3-22. (Conférence « Le transfert : Ordinaire et extraordinaire », APF mai 1991), in *PA et RCI, pp. 417-437.
- 1992 :** Jean Laplanche : « Masochisme et théorie de la séduction généralisée », *Psa. Univ.*, t.17, n°67, pp. 3-18. (Conférence aux X^e Journées occitanes de psychanalyse, Nice novembre 1991), in *PA et *RCI, pp.440-456.
- 1993 :** Jean Laplanche : « Court traité de l'inconscient », *N.R.P.*, n° 48, pp. 69-96. in *SI, pp. 67-114.
- 1993 :** Jean Laplanche : « La didactique: une psychanalyse «sur commande», *Trans*, n°13, pp. 75- 84 (signalé par Dominique Scarfone dans la bibliographie de son ouvrage *Jean Laplanche*, Paris, PUF, 1997). in *SI, pp. 115-126.
- 1993 :** Jean Laplanche : « Séduction, perception, révélation », *Psa. Univ.*, t.18, n°64, pp. 3-34. (Conférence aux journées de l'APF de décembre 1992), in *SI pp.7-56.
- 1994 :** Jean Laplanche : « Les forces en jeu dans le conflit psychique », (2^{ème} Colloque international Jean Laplanche, Canterbury Juillet 1994), in *SI, pp.129-146.
- 1994 :** Jean Laplanche : « Responsabilité et réponse », *Cahier de l'école des sciences religieuses et philosophiques*, n° 16, Bruxelles. in *SI, pp.147-172.
- 1995 :** Jean Laplanche : « La psychanalyse dans la communauté scientifique », *Cliniques méditerranéennes*, n°45-46. (Colloque janvier 1994), in *SI, pp.173-188.
- 1995 :** Jean Laplanche : « La psychanalyse comme anti-herméneutique », *Revue des sciences humaines*, n°240, pp. 13-34.
- 1997 :** Jean Laplanche : « La soi-disant pulsion de mort: une pulsion sexuelle », *Adolescence*, n°15, 2, pp. 205-224. (Conférence à la S. Freud Stiftung, Francfurt) in *SI, pp.189-218.
- 1997 :** Jean Laplanche : « Buts du processus analytique », *RFP*, t. 61, n°4, pp. 1181-1194. (Conférence du 22 novembre à la DPV Wiesbaden). in * SI, pp.219-242.
- 1997 :** Jean Laplanche : « La psychanalyse: mythes et théorie» *Revue philosophique* 1997, 2 (Conférence au colloque «herméneutique, textes, sciences», Cerisy 1994). in *SI pp.243-261.
- 1998 :** Jean Laplanche : « Entretien avec Patrick Froté : « Sur l'état de la psychanalyse aujourd'hui et la psychanalyse est elle mortelle? », *Cent Ans Après*, coll. « Connaissance de l'inconscient », Paris Gallimard, pp.169-227.
- 1998 :** Jean Laplanche : « La psychanalyse : mythes et théorie », *RFP*, t. 62, n°3, pp.871-888. (Conférence APF 23 janvier1996), in *SI, pp. 263-292.
- 1998 :** Jean Laplanche : « Narrativité et herméneutique : quelques propositions », *RFP*, t. 62, n°3, pp.889-893. in *SI pp. 295-300.
- 1999 :** Jean Laplanche : « Sublimation et/ou inspiration », (conférence en janvier 1999 à l'Université d'Athènes et aux soirées de l'APF le 21 Janvier 1999). in *SI, pp 301-338.

- 2000** : Jean Laplanche : « Sexualité et attachement dans la métapsychologie », *Sexualité infantile et attachement*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », Jacques André et al., PUF, Paris, 234 pages.
in *SL, pp. 27-78.
- 2000** : Jean Laplanche : « Masochisme et sexualité », (entretien avec Jacques André), *L'énigme du masochisme*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, Paris, 234 pages.
- 2000** : Jean Laplanche : « Pulsions et instinct », *Adolescence*, n°18, 2, pp.649-668.
in *SL, pp.7-25.
- 2001** : Jean Laplanche : « Contre-courant », *RFP*, hors série *Courants de la psychanalyse contemporaine*, pp 299-309.
in *SL, pp.79-93.
- 2002** : Jean Laplanche : « Alain Braconnier, entretien avec Jean Laplanche », *Carnet Psy*, N°70, 3-2002, pp.26-33.
- 2002** : Jean Laplanche : « Préface » de l'ouvrage de Martin Dornes : *Psychanalyse et psychologie du premier âge*, « Bibliothèque de psychanalyse », PUF, Paris, 345pages.
- 2002** : Jean Laplanche : « À partir de la situation anthropologique fondamentale », *Penser les limites. Ecrits en l'honneur d'André Green, Champs psychanalytiques*, Delachaux et Niestlé, pp.280-287.
(Conférence à la SPP Paris, novembre 2001), in *SL, pp 95-108.
- 2002** : Jean Laplanche : « Les échecs de la traduction », *Les conférences Lamoignon : le langage-1*, Psy. Fr., V. 33.
(Conférence du 21 Janvier 2002, Paris), in *SL, pp.10-09-125.
- 2003** : Jean Laplanche : « Rêve et communication (faut-il réécrire le chapitre VII de die Traumdeutung) », in Anastasia Nakov et al. : *Le rêve dans la pratique psychanalytique*, coll. « Inconscient et culture », Dunod, Paris, 152 pages. in *SL, pp..51-78.
- 2003** : Jean Laplanche : « Déplacement et condensation chez Freud », Préface à l'ouvrage d'Alain Costes, *Lacan : Le fourvoisement linguistique*, PUF, Paris, 2003. in *SL, pp.127-131.
- 2003** : Jean Laplanche : « Le genre, le sexe, le sexual », *Libres cahiers pour la Psychanalyse*, n°8, *Études sur la théorie de la séduction*, In Press Editions. in *SL, pp.153-193.
- 2003** : Jean Laplanche : « Le crime sexuel », *Adolescence*, T. 21, n°1, Printemps 2003, pp.163-178. in *SL, pp.133-151.
- 2004** : Jean Laplanche : « Pour la psychanalyse à l'Université », *La recherche psychanalytique*, (Univ. Paris VII), n°1.
- 2004** : Jean Laplanche : « Sexuality and attachment in metapsychology », traduction anglaise dans l'ouvrage *Infantile sexuality and attachment*, éd. D. Widlöcher, London, Karnac Books, 176p., (traduction de l'ouvrage *Sexualité infantile et attachement*, PUF, 2000).
in *SL, pp.215-220.
- 2005** : Jean Laplanche : « Intervention dans un débat /entre Daniel Widlöcher et Jacques Alain Miller/ L'avenir de la psychanalyse », *Le carnet psy*, n°96. n *SL, pp.221-226.
- 2005** : Jean Laplanche : « Les Trois Essais et la théorie de la séduction », Conférence au congrès de la DPG Sarrebruck juin 2005, in *SL, pp.241-256.

- 2006** : Jean Laplanche : « Psychanalyse et psychothérapie », *Le Carnet Psy*, n° 108, mai 2006. in *SL, pp. 267-274.
- 2006** : Jean Laplanche : « Freud et la philosophie », intervention à France Culture février 2006. in *SL, pp.258.
- 2006** : Jean Laplanche : « Inceste et sexualité infantile », *Conférence pour le 150^e anniversaire de Freud*, sociétés psychanalytiques de Vienne mai 2006, in *SL, pp. 275-292.
- 2006** : Jean Laplanche : «Trois acceptions du mot « inconscient » dans le cadre de la théorie de la séduction généralisée », *Psy. Fr.*, V. 37, n°3 (conférence de Jean Laplanche et ses réponses et commentaires aux différents intervenants), novembre 2006, pp. 9-25. in *SL, pp. 195 -213 (conférence)..
- 2006** : Jean Laplanche : « Castration et œdipe comme code et schémas narratifs », in *SL, pp. 293-300. In SL pp. 293-300.
- 2007** : Jean Laplanche : « Niveaux de la preuve », *Psy. Fr.*, n°4, *Théorie de la séduction, validation, réfutation*, pp.134-144. 6^e Colloque APEP Paris in *SL, pp. 227-240.
- 2007** : Jean Laplanche : « L'objet entre pulsion et instinct », *Documents & débats*, n°69, APF, avril 2007, pp.22-28 et *APF/Annuel* 2008, PUF, Paris, pp.13-25.
- 2010** : Jean Laplanche : préface de l'ouvrage de Sylvia Bleichmar : *Paradoxes de la sexualité masculine*, « Bibliothèque de psychanalyse », Paris, PUF, Paris.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Patrick MEROT
Vice-Présidents Évelyne SECHAUD – Brigitte EOCHE-DUVAL
Secrétaire général Dominique SUCHET
Secrétaire scientifique Claude BARAZER
Trésorier Jocelyne MALOSTO
Président sortant Felipe VOTADORO

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Claude BARAZER
Gilberte GENSEL, Bernard de LA GORCE
Isée BERNATEAU, Anne HOMER KOFFI, Pascale TOTAIN EGHAIYAN

COMITÉ DE PUBLICATION DE L'ANNUEL

Placé sous la responsabilité de Laurence KAHN, il est composé de Dominique BLIN, Odile BOMBARDE Caroline GIROS ISRAËL, Bernard de LA GORCE, Jean-Michel LÉVY, Dominique SUCHET, Philippe VALON.

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est confiée à Brigitte EOCHE-DUVAL avec Martine BAUR, François HARTMANN, Hélène HINZE, Pierre NOAILLE.
Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Jocelyne MALOSTO avec Nelly GAILLARD JANIN, Antoine MACHTO, Frédéric de MONT-MARIN, Nicole NATAF.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanassios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Annie ANZIEU, Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER
Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON, Dominique CLERC
Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER, François GANTHERET
Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI,
Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN, Bernard de LA GORCE
Sylvie de LATTRE, Jean-Claude LAVIE, Jacques LE DEM, Josef LUDIN
Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT, Raoul MOURY, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET,
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER
Felipe VOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Felipe VOTADORO
Lucile DURRMEYER, Edmundo GÓMEZ MANGO, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Sylvie de LATTRE, Jacques LE DEM, Raoul MOURY, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Philippe VALON
Membres ex officio Patrick MEROT, Claude BARAZER
Membre représentant du Collège des titulaires Jacques LE DEM
Jean-Philippe DUBOIS,
Jean-H. GUÉGAN
Dominique BILLOT, Frédéric de MONT-MARIN, Valérie ROUMENGOUS

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Louis LANG - Jean LAPLANCHE - M. J.-B. PONTALIS - Guy ROSOLATO

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanassios ALEXANDRIDISKarneadou	38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin - 75006 Paris	01 45 43 87 69
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger- 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès - 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie - 75012 paris	01 44 78 68 05
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean - 14000 Caen	02 50 65 62 11
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	1, place Francisque Regaud - 69002 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	Rigistrass 8, 8006 Zurich, Suisse	0041 44 501 84 10
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres - 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone - 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	79, bd Vincent Auriol - 75013 Paris	06 70 31 86 02

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur - 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière - 69002 Lyon	04 78 42 46 10
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey - 54000 Nancy	03 83 32 01 04
Mme Cécile BLANCHARD JOSSO	5, avenue Joffre 57000 Metz	03 87 65 48 39
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	5, rue Menou - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils - 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus - 75006 Paris	01 42 22 10 16
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée - 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Maya EVRARD	82, rue Lauriston - 75116 Paris	01 47 27 24 06
Pr Pierre FERRARI	4, rue des Carmes - 75005 Paris	01 43 25 78 14
Mme Bernadette FERRERO	12, chemin du Verger - 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne - 75007 Paris	01 45 51 79 89
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau - 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre - 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré - 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames - 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Paule LURCEL	9, rue du Banquier - 75013 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar - 75012 Paris	01.43.44.58.74
Pr. Vladimir MARINOV	58, rue de Silly - 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz - 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Frédéric MISSENERD	3, rue de la Durance - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente - 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH - Londres - UK	00 44 20 7622 0226
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT-PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	9, rue du Joli Cœur - 54000 Nancy	03 83 98 58 48
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Dr Monique SELZ	72, Rue Olivier de Serres - 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Héléna TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde - 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs - 75018 Paris	01 42 57 03 24
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg - 75010 Paris	01 42 49 71 42

MEMBRES HONORAIRES

Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Françoise CAILLE-WINTER	10, av. Général M. Bizot 75012 Paris	01 46 28 43 53
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini 06000 Nice	04 93 82 12 69
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc 59000 Lille	03 20.52.75.69
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc 33200 Bordeaux	05 56 81 96 30
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
Dr Bernard JOLIVET	22, rue Soufflot 75005 Paris	01 43 31 94 34
Mme Monique LAWDAY	13, rue Gilles Bouvier 76300 Sotteville	02 35 72 14 70
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières 75013 Paris	01 43 31 94 34
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Henri NORMAND	18, rue Descartes - 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay - 69480 Morancé	04 78 43 64 53

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. : 01 43 29 85 11, fax. 09 70 61 36 95
courriel : lapf@wanadoo.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org